

LA GRÈCE DE LA DÉCADENCE

aux points de vue économique
et social

THÈSE POUR LE DOCTORAT

Présentée et soutenue le 13 Mars 1941, à 14 heures

PAR

Jean VALARCHÉ

DIPLÔMÉ DE L'ÉCOLE LIBRE DES SCIENCES POLITIQUES

JURY DE LA THÈSE :

Président : M. BAUDIN, Professeur

Suffragants : MM. NOYELLE, Professeur
PERROUX, Professeur

PARIS

MAURICE LAVERGNE, IMPRIMEUR

289, RUE SAINT-JACQUES, 289

1941

LA GRÈCE DE LA DÉCADENCE

aux points de vue économique
et social

THÈSE POUR LE DOCTORAT

Présentée et soutenue le 13 Mars 1941, à 14 heures

PAR

Jean VALARCHÉ

DIPLOMÉ DE L'ÉCOLE LIBRE DES SCIENCES POLITIQUES

JURY DE LA THÈSE :

Président : M. BAUDIN, Professeur

Suffragants : MM. NOYELLE, Professeur
PERROUX, Professeur

PARIS

MAURICE LAVERGNE, IMPRIMEUR

289, RUE SAINT-JACQUES, 289

1941

*La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation
aux opinions émises dans les thèses ; ces opinions doivent être consi-
dérées comme propres à leurs auteurs.*



P R É F A C E

« Le problème le plus élevé de l'Histoire est pour l'éternité celui de l'origine et de la décadence d'une nation. » (1).

J'étudierai ici la décadence de la Grèce antique. L'existence de la Grèce comme Nation indépendante fut aussi éclatante que brève. Ioniens et Doriens essaimèrent en Méditerranée, de la Lybie à la Scythie et de Chypre aux colonnes d'Hercule. Dans la politique mondiale d'alors, circonscrite à la Méditerranée, la Grèce a joué, à partir du ^{viii}^e siècle, un rôle prépondérant. L'alliance au ^v^e siècle de la plus grande puissance continentale — l'Empire Perse — et de la plus grande puissance maritime — Carthage — ne réussit pas à écraser le monde grec. « En 480, à Salamine et à Himère, l'hellénisme se dégage de l'étreinte » (2). Mais 150 ans plus tard la Grèce subit la loi du vainqueur.

J'ai choisi, pour délimiter mon étude, les dates de 338, la conquête macédonienne, et de 146, la conquête romaine. Il ne s'agit pas ici d'exposer le déroulement des troubles, des révolutions et des guerres qui désolèrent la Grèce de Chéronée à Leucopetra, mais plutôt d'esquisser un tableau de la vie économique et sociale au ^{iv}^e siècle et d'en tracer l'évolution, jusqu'au milieu du ⁱⁱ^e, puis de rechercher les raisons pour lesquelles la Grèce, riche et vivante encore au début de la période considérée, est en complète décrépitude 200 ans plus tard, et les remèdes qu'elle essaya avant de s'effondrer.

(1) Barbăgallo. Le déclin d'une civilisation.

(2) Reinach. L'hellénisation du Monde antique.

J'envisagerai principalement la Grèce de la péninsule balkanique. A titre de comparaison surtout j'examinerai le régime économique et social de l'Occident grec et des royaumes nés de l'empire d'Alexandre. On ne peut comprendre la décadence grecque sans connaître la prospérité hellénistique puisque « la décrépitude politique de la péninsule c'est en quelque sorte la rançon dont se paye la splendeur des monarchies hellénistiques » (3).

(3) Cohen. La Grèce et l'hellénisation du Monde antique.

INTRODUCTION

RAPPEL DES FAITS ESSENTIELS DE L'HISTOIRE GRECQUE DE 338 A 146 AVANT J.-C.

A Chéronée, la Grèce « thalassocratie compartimentée et jalouse » succombe devant la Macédoine, puissance terrienne. Pour la première fois et définitivement, elle dépend de l'étranger. Pour la première fois aussi elle est unifiée — malgré elle. Athènes, Sparte et Thèbes se disputaient l'hégémonie depuis 100 ans. Toutes les cités grecques entrent maintenant dans la ligue de Corinthe dont le roi de Macédoine est le chef. Jusqu'à présent les guerres civiles n'ont arrêté ni l'accroissement de la population, ni l'essor économique, ni les progrès de la civilisation grecque hors de Grèce. Athènes, relevée après sa défaite par Eubule et par Lycurgue, garde sa renommée, sa richesse et sa puissance commerciale et maritime. L'unité grecque s'ébauche : le dialecte attique est devenu la langue commune, les orateurs exaltent la civilisation grecque et prêchent l'union de tous pour la guerre aux Barbares. En Sicile, le Corinthien Timoléon a groupé les villes grecques sous l'hégémonie de Syracuse et repoussé les Carthaginois à l'extrémité occidentale de l'île.

En Italie seulement l'hellénisme recule devant les indigènes, Lucaniens et Samnites,

Vivante encore, la Grèce supporte mal la domination étrangère. Elle célèbre l'avènement d'Alexandre par un soulèvement (335), et Sparte continua la guerre jusqu'en 330. Alexandre cependant ouvre l'Asie jusqu'à l'Indus à la civilisation grecque avec une armée principalement macédonienne. Darius eut plus de soldats grecs que lui et ce

furent ses meilleurs défenseurs. Les barrières qui séparaient l'Europe de l'Asie tombent, « l'hellénisation de l'Orient » commence, — surprenante alliance de mots : le génie grec fait de lumière et de mesure, conquérant l'Orient, l'étrange, le massif, le monstrueux. Alexandre mort, ses lieutenants se battent et la Grèce entreprend une nouvelle guerre de délivrance (322). Vaincue, elle subit les guerres des diadoques et à la conclusion de la paix, en tant qu'annexe naturelle de la Macédoine, elle tombe dans le lot des Antigonides (280). Trois royaumes naissent alors des débris de l'empire d'Alexandre. Le III^e siècle remplace l'éparpillement des cités au bord de la Méditerranée par cinq grands états, le gouvernement direct à la grecque par un pouvoir absolu, oligarchique ou monarchique. Les successeurs d'Alexandre fondent des monarchies héréditaires. Infidèles à la pensée de leur maître, ils gouvernent en s'appuyant sur l'armée, appellent les Grecs aux postes de commandement et empêchent la fusion des immigrants et des indigènes. Tous d'ailleurs, les Séleucides qui règnent sur 3 millions de km², 23 millions de sujets, 20 nations se suivant de l'Egée à l'Indus, les Ptolémées qui possèdent les plus riches terres du monde, ne pensent qu'à la Grèce. Pendant 60 ans, les Lagides la disputeront aux Antigonides.

Cependant l'hellénisme est en danger à l'Occident. Les Romains ont battu leurs rivaux de l'Italie centrale et avancent le long de l'Adriatique et de la Tyrrhénienne, encerclant les villes grecques du Sud. Le génie de Pyrrhus ne suffit pas à écarter la menace. Les Carthaginois occupent un tiers de la Sicile. Après la mort de Hiéron, Syracuse lia son sort au leur et sera vaincue avec eux.

Bientôt, l'empire d'Alexandre échappe à ses successeurs. Le royaume des Seleucides, trop vaste, appuyé à la fois sur la Méditerranée et sur l'Orient, privé de la Macédoine, source de soldats, est toujours près de la dislocation. Le fellah méprise l'étranger qui le pressure. La Macédoine a été envahie par les Gaulois et lutte sans trêve pour protéger sa frontière du nord. En Grèce, elle se heurte à l'influence des Lagides.

Elle a de sérieux atouts en mains : elle occupe la Thessalie jusqu'aux Thermopyles, elle tient des garnisons en

Locride, en Doride, en Phocide et aux trois points stratégiques de la péninsule, Chalcis, Démétrias et Corinthe. Le reste de la Grèce est groupé en ligues — c'est alors la formule politique dominante — les principales sont l'étolienne et l'achéenne. Comme les Macédoniens, les Etoliens sont pour les Grecs des demi-barbares, au surplus les seuls bons soldats de la péninsule.

Une première fois, vers 266, Ptolémée II entraîne à la guerre contre la Macédoine, où règne alors Antigone Gonatas, Sparte, Athènes et la plus grande partie du Péloponèse. Il échoue et provoque une coalition d'Antigone, Antiochos II de Syrie et Rhodes. Ptolémée est vaincu mais la coalition se disloque bientôt.

Grâce à l'habileté d'un de ses stratèges, la ligue achéenne devient une puissance dans le Péloponèse. A la faveur de troubles dynastiques en Macédoine, Aratos prend Corinthe et fait reconnaître Ptolémée Evergète comme généralissime de la ligue achéenne. Antigone Gonatas s'allie alors aux Etoliens et la guerre commence. Survient un changement de règne. Aratos, aidé par l'or égyptien, réconcilie les deux ligues sur le dos de Démétrius II. La Grèce est presque unie. Athènes se débarrasse de la garnison macédonienne du Pirée. Mais un nouvel Antigonide, Doson, renonce à la politique envahissante de Gonatas et exploite habilement la rivalité fatale des deux ligues. Il apaise les Etoliens. Cléomène de Sparte, émargeant lui aussi des fonds égyptiens, vient à point occuper les Achéens. Quand il menace de devenir trop fort, une armée macédonienne l'écrase à Sellasie (222). Les Ptolémées abandonnent la partie. Antigone Doson reconstitue la ligue hellénique fondée par Philippe. A sa mort, les Etoliens deviennent arrogants. Aratos entraîne contre eux les Achéens et les autres membres de la ligue dont le roi de Macédoine. Battus, les Etoliens introduisent en Grèce les Romains.

Une méfiance commune de la Macédoine et une action commune contre les pirates illyriens appelés par elle contre eux avaient mis les Etoliens en contact avec les Romains. Ceux-ci protégeaient les villes grecques d'Apollonia, d'Epidaumne et de Corcyre contre les Illyriens et en 228 ils occupèrent les défilés de l'Aoos entre la Macédoine et la Haute-

Epire, point stratégique capital. Gêné par eux et avide de gloire, le nouveau roi de Macédoine, Philippe V conclut alliance avec Hannibal. Les Romains et les Etoliens s'allièrent à leur tour. La guerre recommença ; Philippe, aidé par les Achéens et la majorité des Grecs, obligea les Etoliens à céder et Rome consentit une paix blanche (205 Phoinikê). Mais une fois le cauchemar d'Hannibal écarté, elle revint à la charge et à Cynoscéphales (196) les éléphants de Flamininus écrasèrent la phalange. L'influence macédonienne en Grèce prend fin. Vainqueurs désintéressés, les Romains firent proclamer solennellement la liberté des villes grecques et se rembarquèrent. Les Etoliens médiocrement payés de leur alliance firent volte face et appelèrent le roi de Syrie Antiochos III contre Rome. Leur vaillance ne les sauva pas de la servitude. La ligue étolienne disparaît en 189.

Les Achéens ont conclu avec Rome une alliance sur le pied d'une parfaite égalité mais ne sauvent même pas les apparences. Tandis que les uns, tels que Philipoemen font passer les décrets de la ligue avant le bon plaisir de Rome, les autres réclament le protectorat romain et accusent leurs concitoyens devant le Sénat.

Cependant la Macédoine relevée tente un nouvel effort, et les fautes des Romains prolongent la guerre. Enfin Persée est vaincue à Pydna (168) la Macédoine disparaît et les Achéens paient de la déportation, en Italie, d'un millier d'entre eux leur hésitation à soutenir leurs alliés. Les partis romains tyrannisent les cités pendant 20 ans. Un soulèvement éclate en Macédoine, que des contingents achéens aident à réprimer. Une vague d'orgueil et d'impatience soulève la ligue achéenne contre ses maîtres. A Leucopetra tombent les derniers défenseurs de la liberté grecque (146).

Depuis longtemps déjà l'hellénisme a succombé en Occident. Tarente, le joyau de la Grande Grèce s'est soumise en 272. Après 80 ans de guerre en Sicile, Syracuse, au IV^e siècle la plus grande ville du monde grec, s'est rendue aux Romains en 212.

Mais par la faute de Rome, le sort de l'hellénisme est également compromis en Orient. Le royaume séleucide s'est disloqué définitivement depuis la défaite d'Antiochos III. La partie orientale est aux mains des Barbares et les Parthes

avanceront bientôt jusqu'à l'Euphrate. Dans la partie occidentale elle-même le Seleucide est tenu en échec par le petit peuple juif « épisode typique de la réaction de l'Orient contre l'hellénisme » (Piganiol). Rhodes qui tint au III^e siècle dans le commerce maritime la place d'Athènes au V^e est humiliée pour avoir proposé sa médiation entre Rome et Persée. Ses navires ne font plus la police de la mer Egée et la piraterie s'y développe. La Macédoine affaiblie ne peut plus résister aux attaques des Barbares sur sa frontière du Nord. Le fellah, armé par les Ptolémées pour garder la Syrie à l'Egypte, prend conscience de sa force et se révolte contre ses vainqueurs.

Ainsi se présente politiquement le monde grec au milieu du III^e siècle avant J. C. Nous pouvons présumer quelle était à ce moment la situation de la Grèce en énumérant les guerres dont elle a été le théâtre depuis deux siècles :

- 333-330 guerre de Sparte contre la Macédoine.
- 323-322 guerre lamiaque — les trois quarts de la Grèce ligués contre la Macédoine.
- 320-280 guerres des diadoques — en grande partie sur le sol grec.
- 266-262 guerre de l'Egypte contre la Macédoine — en Grèce.
- 250 sécession d'Alexandre Gouverneur de l'Eubée, neveu de Gonatas et guerre des Macédoniens-Etoliens contre les Egyptiens Achéens.
- 235-225 guerre des Achéens-Etoliens contre les Macédoniens.
- 227-222 guerre de Sparte contre les Achéens et Macédoniens.
- 220-217 guerre des Macédoniens-Achéens contre les Etoliens.
- 212-205 première guerre de Macédoine — Macédoniens-Achéens contre Romains-Etoliens.
- 200-197 deuxième guerre de Macédoine — Etoliens-Romains contre Macédoniens.

- 192-183 guerre Etoliens-Syriens contre Romains.
- 188-183 guerres des Achéens contre Sparte et Messène.
- 172-168 troisième guerre de Macédoine.
- 146 soulèvement de la ligue achéenne contre Rome —
sac de Corinthe.

L'histoire grecque est finie. Maintenant « les pierres et les débris des monuments sont seuls à rappeler à ceux qui ont survécu la splendeur et la grandeur perdues ».

PREMIÈRE PARTIE

TABLEAU DE LA VIE ÉCONOMIQUE ET SOCIALE DANS LE MONDE HELLÉNISTIQUE

CHAPITRE PREMIER

GÉNÉRALITÉS SUR L'ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE DE L'ÉPOQUE CLASSIQUE ET DE L'ÉPOQUE HELLÉNISTIQUE

L'économie grecque classique avait pour cadre la Grèce de la péninsule balkanique et les îles — en tout 55.000 km² — fragmentées en centaines de cités qui formaient autant d'états minuscules. D'Homère à Alexandre, l'agriculture n'a pas changé. L'industrie, faute de capitaux et de matières premières abondantes, est restée au stade de l'atelier. Les commerçants ont augmenté le volume de leurs transactions, sans étendre notablement leur rayon d'action — dès le début considérable — et sans accroître la vitesse des communications. La famille est restée le support de la vie économique. Les femmes et les esclaves savent cuire le pain, abattre le bétail, filer, tisser, faire les chaussures. Marchés et débouchés sont restreints : l'empire commercial d'Athènes qui s'étend sous Périclès à 15 millions d'individus, est une brillante et fragile exception. L'agriculture est extensive, l'industrie de qualité non de masse. On vante les tapis de Milet, les poteries d'Athènes, les armes d'Argos, mais aucune ville ne réunit les conditions indispensables à la créa-

tion d'une grande métropole économique. Athènes est le centre du monde : à égale distance de Syracuse et de Byzance, de Rhodes et de Tarente, mais lors de sa plus grande prospérité, elle dépassa à peine, avec le Pirée, 100.000 habitants.

A la fin du iv^e siècle, la fondation des nouvelles monarchies bouleverse les conditions économiques. Les diadoques, obscurs généraux d'un royaume à demi-barbare, se trouvent souverains absolus d'empires énormes. Leur tâche est ardue et multiple. Au point de vue politique, il s'agit de gouverner avec une poignée d'Européens des millions d'indigènes. Alexandre égalait les Perses aux Macédoniens et donnait des femmes perses à ses généraux. A sa mort éclata la réaction macédonienne : tous, sauf Seleucus, répudièrent leurs femmes ; les Grecs eux-mêmes furent momentanément écartés. Les rois sont avant tout macédoniens, ils s'appuient sur une caste militaire, ils ne parlent pas la langue de leurs sujets et ils n'en connaissent pas les coutumes.

Au point de vue économique, les diadoques continuèrent l'œuvre d'Alexandre qui se résumait en quelques mots : explorer — coloniser — exploiter.

Explorer d'abord : Alexandre s'est enfoncé dans la masse continentale de l'Asie peu ou point connue jusqu'alors, il a parcouru en quelques années un territoire immense. La sécurité militaire, l'intérêt économique, le goût de l'aventure et la curiosité scientifique sont également intéressés à ce qu'il soit reconnu de plus près. Il s'agit d'en préciser les limites, d'en dénombrer les ressources et de pousser le plus loin possible dans les directions qu'Alexandre a indiquées : la vallée du Nil, la Caucasic, le Touran, l'Inde.

Coloniser ensuite : Alexandre a fondé plus de 70 villes disséminées du Nil à l'Indus. La Grèce est pleine d'aventuriers, d'exilés et de mendiants qui ne demandent qu'à « faire trafic » et à reformer leurs cités de Grèce en Asie. Sur les bords du Tigre ou de la Mer Rouge, des villes s'élèvent. Grâce à leur initiative seront exploitées les richesses qui dormaient dans les empires de l'Orient.

Alexandre a donné le branle à l'activité économique. Il s'est occupé des ports, des routes, de l'irrigation, de la na-



vigation fluviale. Il a jeté dans la circulation les trésors entassés dans les palais de Suse et de Persépolis. Le gonflement de la circulation monétaire, faible jusque-là et grossie d'un coup de plus de 100.000 talents (1 talent = 6.000 francs-or), correspondit à une augmentation analogue de la production. Les aptitudes naturelles des pays conquis sont infinies. L'Orient donne à profusion le blé, le vin, l'huile, les textiles, le sel, le cuivre, l'or, l'argent et tous les produits de luxe indispensables aux parvenus des nouveaux royaumes et si appréciés des Européens « l'encens, la casse, le séné, les résines, la myrrhe, l'aloès, le cinnamome, le poivre, l'œillet, le sucre, le riz, l'écaille, les diamants, les saphirs, les émeraudes, les améthystes, les opales, les topazes, les rubis, les jacinthes, les perles, les toiles, les effilés de coton et de laine, l'ivoire, l'indigo, l'anis, les mousselines, l'ébène, le bois de teck, le marbre, le nard, la pourpre, le verre, le cristal, les étoffes teintées, les soies, les demi-soies, tous les trésors de l'Inde, toutes les raretés de la Chine » (1).

Grâce aux Grecs, l'Orient sortit donc de sa léthargie économique. La stricte discipline étatique des nouveaux royaumes en coordonnant les efforts individuels en obtint un rendement maximum. L'absolutisme est justifié politiquement : les royaumes sont fondés sur la conquête macédonienne, le vainqueur a un droit éminent sur les biens et sur les personnes. Il en était ainsi en Grèce, mais il s'agissait de la domination plus ou moins brève d'une cité sur une ou quelques autres. Ce qui était là bas hégémonie devient ici impérialisme, succédant au despotisme sacré des Achéménides et des Pharaons. Les nouveaux maîtres eurent peu à faire, car si les dynasties changèrent, l'administration resta, armature de la population travaillant pour l'Etat en Perse et en Egypte, efficace instrument de domination pour les conquérants.

La volonté de puissance, exaltée par ces divers facteurs favorables, s'empara des esprits. Les nouveaux souverains dans leur orgueil de parvenus rêvèrent d'empire universel. C'est l'époque des villes-champignons, remplaçant en Asie

(1) Barbagallo. Le déclin d'une civilisation, p. 241.

l'éparpillement des nomades, serrées en certains endroits les unes contres les autres (40 villes en Haute-Syrie entre le Taurus, le Liban et l'Euphrate).

Grâce aux progrès de la technique et à l'entrée des masses continentales dans la vie économique du monde, certaines villes, bénéficiant à la fois d'un commerce extérieur de grande envergure et d'une production industrielle abondante, devinrent des métropoles économiques. La civilisation s'épanouit dans la grande ville et non plus dans la cité grecque. Le centre de la vie économique n'est plus l'Egée, mais le bassin oriental de la Méditerranée. Les Séleucides, en abandonnant la ligne des anciennes capitales, Ectabane — Suse — Persépolis, pour une ligne nouvelle Séleucie-Antioche proche de la mer, les Lagides en délaissant Memphis et Saïs pour Alexandrie permettent le grand essor du commerce méditerranéen. Bientôt les grandes routes commerciales conduiront d'Egypte et de Syrie en Italie ; Délos ou Rhodes seront de simples relais ; d'Athènes, de Mégare, de Chalcis il ne sera plus question.

A l'époque hellénistique, « les intérêts matériels deviennent pour la première fois une puissance » (2). L'économie a le pas sur la politique. Pour être toujours plus riche, donc toujours plus puissant, on disputera au voisin les routes commerciales, les débouchés sur la mer. La croissance des périls suit l'augmentation des ressources. Pour y parer il faut une armée toujours plus forte (Ptolémée II fit campagne avec 57.000 fantassins, 23.300 cavaliers, 2.000 chars — il laissa à sa mort une armée de 120.000 fantassins, 40.000 cavaliers avec 300 éléphants) donc des ressources toujours plus considérables, ce que donneront une organisation perfectionnée et une fiscalité oppressive.

Nous allons maintenant traiter des grandes branches de l'activité économique, en distinguant dans chaque chapitre l'étude de la société grecque « formée par la nature » et celle de la Société hellénistique « déterminée moins par ce qui est donné que par ce qu'on cherche » (3).

(2) Droysen. Histoire de l'hellénisme, Tome III, p. 606.

(3) Droysen. Histoire de l'hellénisme, Tome III, p. 605.

CHAPITRE II

L'AGRICULTURE

SECTION I. — *L'Agriculture en Grèce*

I. — *Les Ressources naturelles de la Grèce.*

Etant donné les conditions techniques de la production agricole dans l'antiquité, la superficie de la Grèce était médiocre relativement à sa population : 55.000 km² pour près de 3 millions et demi d'habitants sous Alexandre, soit 63 habitants au km². Le sol est en général fragmenté et montagneux, donc plus propre aux bois et aux pâturages qu'aux cultures. Ce n'est que par la colonisation que les Grecs acquièrent des terres riches, telles que la Sicile, les bords du Golfe de Tarente et du plateau de Cyrénaïque, les vallées de la côte occidentale de l'Asie Mineure. Mais quelles ressources offre la Grèce elle-même ?

En descendant du Nord au Sud, nous trouvons d'abord la Thessalie, le plus grand pays grec. C'est une plaine limoneuse, encadrée de montagnes, séparée par l'Oeta du reste de la Grèce et coupée de la mer par l'Olympe et l'Ossa, célèbre pour ses chevaux et productrice de céréales, de légumes, de vigne et d'arbres fruitiers. Au delà de l'Oeta, au sud et à l'ouest, la Phocide, la Doride, l'Etolie et l'Acarmanie sont hérissées de montagnes et traversées d'étroites vallées. La forêt et les pâturages y dominent. Au sud et à l'est de l'Oeta, la Béotie est une riche plaine couverte de céréales.

A sa suite, l'Attique, qui fend l'Egée comme une proue de navire, est réputée pour ses moutons, son vin et son huile.

Le Péloponèse est fragmenté et découpé comme le reste de la Grèce. L'Argolide porte des citronniers et des orangers. Les vallées de l'Eurotas en Laconie, du Pamisos en Messénie et de l'Alphée en Elide produisent des céréales, des vignes et des arbres fruitiers. L'Arcadie est surtout montagneuse, elle élève des ânes et des mulets. Dans les îles et sur les côtes de l'Asie Mineure, les vignobles et les oliveraies tiennent plus de place que les céréales. La Sicile, la Cyrénaïque et une partie de l'Italie méridionale sont à la fois pays de cultures riches et d'élevage. Malgré le déboisement incessant depuis le ^{vi}^e siècle, le domaine forestier reste considérable. Il fournit du gibier en abondance et du bois pour les habitations et les navires. La pêche est extrêmement pratiquée et le poisson tient une grande place dans l'alimentation des Grecs.

En résumé, la Grèce, qui produit beaucoup de vin, d'huile, de fruits et de légumes, et nourrit une grande quantité de bétail, de chevaux, de moutons, de chèvres et d'animaux de basse-cour, n'a pas, malgré la sobriété de ses habitants, l'indépendance alimentaire à cause de son insuffisance de céréales. L'importation du blé est une question vitale pour elle, surtout pour les grandes villes comme Athènes.

II. — *Outillage et technique agricole.*

Aucune technique ne se modifie plus lentement que la technique agricole. En Grèce, elle ne changea pas des temps homériques aux temps alexandrins. Les contemporains de Polybe, comme ceux d'Hésiode, emploient la charrue entièrement en bois, attelée de deux bœufs, pour les labours avant et après les semailles, le hoyau pour recouvrir les grains que la charrue laissait à la surface du sol, le maillet pour écraser les grosses mottes, la faucille pour moissonner le blé ou l'orge, la hache, la scie et le coin pour l'exploitation des arbres. Ils font piétiner les gerbes par des bœufs et des mulets pour séparer le grain de l'épi ou ils battent au fléau. La farine est obtenue à l'aide du mortier, du pilon ou de la meule à main. La culture de la vigne

comprend plusieurs opérations : la taille, le binage et la vendange : le raisin est cueilli, exposé à l'air (au soleil puis à l'ombre), foulé et mis en cuve, ensuite versé dans les jarres.

La pratique apprit aux Grecs à distinguer les différentes terres : grasses ou maigres, sablonneuses ou argileuses et à reconnaître les cultures appropriées. Ils firent la culture en terrasses pour parer aux pentes trop rapides : innovation importante dans leur pays accidenté. Ils savaient épierrier, drainer, irriguer, mélanger des terres pour améliorer la qualité du sol : ils connaissaient les opérations que nous appelons le marnage, le chaulage, le plâtrage. Les engrais furent toujours employés. On cherche quel genre du fumier convenait le mieux à chaque plante, on remarque que la cendre de bois redonnait de la fertilité à une terre fatiguée. Les Grecs connaissaient peut-être les engrais minéraux, au moins le nitre. Pour combattre l'épuisement du sol on eut recours à la jachère, puis à la rotation des cultures : alternance de légumes et de céréales.

Certains progrès, dus à la pratique journalière, à l'observation empirique, sont donc incontestables, mais aucune trace de science agronomique n'apparut chez les Grecs.

Aussi le rendement restait-il très faible, M. Barbagallo donne pour la production du blé et de l'orge à la fin du iv^e siècle, les chiffres suivants :

	FROMENT	ORGE
	(hectolitres à l'hectare)	
Attique	2,5 — 3,5	5,5 — 6,5
Salamine	4	8
Scyros	3,5 — 4	6,5 — 8
Lemnos	12 — 18	24 — 25
Imbros	7,5	8,5

alors que la production moyenne de la Grèce actuelle est de 6 à 10 pour le froment, 10,5 à 11,5 pour l'orge et que celle de la France en froment est de 18.

III. — *Les modes d'exploitation rurale.*

La terre était exploitée par son propriétaire, soit directement, soit indirectement.

Les paysans propriétaires furent sans doute assez nombreux du moins dans le territoire des cités à constitution démocratique, ou plus généralement dans les régions d'émiettement de la propriété tels que certains points d'Asie Mineure, les îles... Ils cultivaient eux-mêmes avec l'aide de leur famille et parfois d'un ou de deux esclaves. Les cléreux athéniens, par exemple, devaient exploiter eux-mêmes les lots de terre qui leur étaient impartis. Il en fut ainsi à l'époque classique, mais à partir de la fin du iv^e siècle, la hausse des prix et la crise économique, suites de la concurrence des pays neufs, firent disparaître les petits possédants.

Un certain nombre de plus grands propriétaires, gardiens des traditions homériques, étaient sans doute capables de mettre la main à la charrue. Mais le plus grand nombre se reposait sur une main-d'œuvre servile ou libre du soin de cultiver la terre. Depuis le iv^e siècle, tyrans et philosophes s'efforcèrent de convaincre leurs concitoyens de travailler de leurs propres mains, preuve qu'ils ne le faisaient plus. Les propriétaires ruraux préféraient habiter la ville et s'occuper des affaires publiques.

La moyenne et la petite propriété employaient généralement des esclaves. En Attique où prédominait la petite propriété foncière — la majorité des fonds couvraient moins de 6 ha., la plupart des autres avaient de 6 à 50 ha., quelques-uns seulement étaient de grands domaines atteignant 300 ha., — ils étaient fort nombreux. Quand les Spartiates pénétrèrent dans l'Attique, pendant la guerre du Péloponèse, 20.000 s'enfuirent. « Chaque propriété, grande ou petite, avait des esclaves ». « En Grèce, existait une masse énorme d'esclaves, employés dans l'agriculture » (4).

La main-d'œuvre agricole comprenait également des journaliers libres en assez grand nombre jusqu'au iv^e siè-

(4) Thucydide. Guiraud. *La propriété foncière*, p. 452.

ele, mais sans cesse refoulés par la concurrence servile. C'était pour la plupart des métèques et des affranchis, liés en général par un contrat à l'année, on les trouvait, par exemple, dans la banlieue d'Athènes, où ils s'occupaient de cultures maraîchères.

La grande propriété prédominait en Thessalie, en Elide, en Grande-Grèce et, à partir du iv^e siècle, en Laconie. Elle employait des esclaves, mais plus généralement des serfs de la glèbe. Il s'agit de populations autochtones, vaincues par les envahisseurs du début de la période historique et maintenues sur le sol qu'elles exploitaient dans un régime de demi-servitude. Tel est le cas des Hilotes de Laconie, des Messéniens, des Pénestes de Thessalie, des Mariandyniens d'Héraclée Pontique, des Aphamiotes de Crète. Parmi eux on comptait peut-être aussi des petits propriétaires ruinés qui avaient vendu leur champ sous réserve de pouvoir continuer à le cultiver ; ou peut-être des possesseurs d'esclaves appauvris avaient-ils fait de leurs sujets des demi-libres. Les serfs jouissaient théoriquement d'un statut légal que leurs maîtres ne pouvaient modifier à leur gré, ils doivent cultiver le sol au profit du vainqueur. Ils ont le droit de rester sur leur terre : leur maître ne peut ni les vendre au dehors, ni les mettre à mort. Ils n'ont pas le droit de disposer de leur terre. Ils doivent fournir chaque année une part de la récolte : les Messéniens en donnaient la moitié, les Mariandyniens, semble-t-il, devaient fournir tout ce que les besoins, le caprice ou la tyrannie de leurs maîtres avaient demandé. Pratiquement les serfs étaient donc traités différemment. Le péneste était mieux traité que l'hilote, qui était en dehors de toute garantie juridique et pouvait être impunément tué par les Spartiates.

Jusqu'à présent nous avons traité des cas d'exploitation directe de la propriété rurale. Les Grecs ont connu également les modes d'exploitation indirecte : le métayage et le fermage. Un bon exemple du métayage nous est donné par les « pelatai ektémoroi » d'Attique, antérieurs à Solon : ils versaient les 5/6 de la récolte à leurs maîtres. Mais le métayage disparut tôt.

Le fermage était très usité, mais appliqué surtout aux propriétés publiques ou sacrées. Le paysan grec préférait

une personne morale à un propriétaire matériel et le grand propriétaire un régisseur esclave à un homme libre. Il donnait lieu à la confection d'un véritable contrat de bail. La terre est allouée pour 10 ans en général, parfois 20 ou 40, parfois pour une durée illimitée, c'est qu'il porte le plus souvent sur des terrains vagues à défricher. « A l'époque classique c'est le fermage à longue durée qui permet à l'agriculture de continuer l'œuvre des siècles précédents : la conquête des terrains improductifs. » (5). Le prix est versé en drachmes ou en mesures de grains. Souvent le bailleur impose au fermier des obligations économiques, planter tant de pieds de vigne, tant d'oliviers, remplacer ceux qui mourraient de vieillesse — interdiction de couper aucun arbre, avec sanctions prévues. Le preneur fournit des cautions. Toujours apparaît la préoccupation de sauvegarder la valeur du fonds.

IV. — *Le régime juridique de la propriété foncière.*

Au début de l'histoire grecque, la terre fut sans doute considérée comme la propriété collective des générations qui se succèdent, mais au iv^e siècle, la propriété foncière est incontestablement et purement individuelle. Toutes les législations, même celle de Sparte depuis le iv^e siècle, admirent la pleine liberté testamentaire et le partage des héritages ; dans quelques républiques on obligea les citoyens à jurer qu'ils respecteraient la propriété privée. (Le communisme qui régnait, au dire des philosophes, pendant l'âge d'or, est un mythe comme cet âge d'or lui-même.)

On a cru pourtant pouvoir présumer un certain collectivisme originel en Grèce d'après l'existence à l'époque classique de quelques institutions d'un caractère indéterminé. L'existence de biens communaux dénote-t-elle une communauté de la propriété ? « A l'époque homérique, dit M. Guiraud (*La propriété foncière en Grèce*, p. 66-80), chacun avait le droit d'envoyer ses troupeaux sur les pacages

(5) Glotz. *Le travail dans la Grèce ancienne.*

publics qui couvraient de grands espaces. » « Les cités crétoises (Laurent. Essais sur la politique sociale. I. La Grèce antique, p. 122) avaient un communal très étendu, cultivé par une classe spéciale de serfs, dont les produits pourvoient exclusivement aux repas publics et servaient en outre à nourrir les familles des citoyens. A Tarente on accordait aux pauvres l'usage commun des propriétés. » Mais il ne s'agit pas ici d'une institution communiste. Ces biens communs affectés à l'usage de tous sont nécessaires pour les humbles dans les sociétés rurales et ont toujours existé, car leur disparition réduirait la classe des paysans non-propriétaires à une misère sans remède. A Sparte on pouvait utiliser l'esclave, le chien, le cheval et les vivres des autres en cas de besoin. Mais on ne saurait parler ici de communisme, car c'est de l'égalité dans l'utilisation des richesses, la vie quotidienne, non de l'égalité des richesses dont il est question.

Les Grecs connaissaient des repas publics ou syssities, institution officielle et obligatoire dont parle déjà l'Illiade.

« A Sparte, dit Plutarque, il n'était permis à personne de manger chez soi d'avance et d'arriver rassasié aux repas communs. On observait attentivement celui qui s'abstenait de boire et de manger avec les autres et on lui reprochait publiquement son intempérance et sa délicatesse à l'endroit des mets que tous devaient partager. » (cité par Laurent, p. 124).

Ces syssities étaient-elles une institution communiste ? Nullement, car pour citer l'exemple le plus célèbre : celui des repas publics de Sparte, nous remarquons d'abord que ni les femmes, ni les enfants n'y assistent, ensuite qu'un seul repas par jour était commun, celui du soir (les autres donc étaient pris chez soi) surtout que chacun apporte sa quote-part, 5/4 kilogs de farine, 26 litres de vin, une somme pour la viande, 5 mines de fromage, 2 mines et demi de figes par mois, donc une partie de ses revenus, ce qui implique la propriété privée. Ce n'est pas l'Etat qui paye. D'autre part, les pauvres n'y participent pas : l'institution est fort peu démocratique. Les repas ont lieu par petites réunions séparées « on se réunissait au nombre de 15, un peu plus ou un peu moins » (Plutarque). Chacun choisit

sa place et les autres doivent l'agréer. Les syssities étaient donc à Sparte, bien plutôt un moyen de discipline militaire et d'observation des règles de la tempérance, qu'une institution communiste.

Les syssities crétoises imposaient aux riches l'obligation de nourrir les pauvres. Athènes distribuait du blé, offrait des repas publics à l'occasion des sacrifices, payait des citoyens pour l'exercice de leurs fonctions civiques, répartissait même entre eux les excédents budgétaires, notamment les revenus des Mines du Laurium. Toutes ces mesures recherchent non une mise en commun de la propriété, mais un soulagement de la misère ; remède d'ailleurs inefficace : Athènes dévora la richesse publique et privée jusqu'à la ruine totale.

V. — *La répartition de la propriété foncière.*

La question de la répartition de la propriété foncière est d'une importance capitale en Grèce. En effet, la terre est la source principale de la richesse, sauf dans quelques villes comme Athènes, Corinthe, Milet — raison économique — et, raison politique « pour les Grecs il y a corrélation entre la qualité de propriétaire foncier et la jouissance des droits politiques ».

La possession du sol était donc ardemment convoitée, « on s'efforçait d'acquérir la terre autant par ambition politique que par amour du bien-être » (6). Le législateur Grec, pour maintenir dans le peuple le goût de l'agriculture, pour empêcher la formation de trop vastes domaines et, par contre-coup, d'une plèbe détachée du sol et pour prévenir ainsi les luttes sociales, se préoccupe de maintenir le partage primitif par toutes sortes d'interdictions : interdiction de vendre des lots primitifs, interdiction de tester aux Athéniens avant Solon, limitation par Solon des achats de terres. D'ailleurs, pratiquement, pour s'occuper des affaires publiques, il faut des loisirs, donc des rentes, donc dans l'antiquité

(6) Guiraud. La propriété foncière en Grèce.

des terres étant donné la rareté du capital mobilier. Ces considérations expliquent l'âpreté des luttes qui se déroulèrent en Grèce quand le temps eut détruit l'effet des mesures législatives.

Dès les VII^e et VI^e siècles, les tyrans faisaient la guerre aux riches, Pisistrate à Athènes, Telys à Sybaris ; la foule réclamait le cas échéant un tyran pour s'emparer des propriétés des riches et les lui distribuer. Dans l'Attique, les réformes de Solon et de Pisistrate au VI^e siècle revinrent sur la concentration déjà accentuée de la richesse agricole et restaurèrent la petite propriété rurale. A la fin du V^e siècle, la moyenne et la petite propriété y prédominaient : 15.000 citoyens sur 20.000 — les trois quarts — possédaient le sol ; le possesseur de 30 hectares était un grand propriétaire, donc presque aucun Athénien ne dépendait d'autrui et « sa dignité de citoyen prenait sa source dans l'orgueil naturel à l'homme qui se sent maître sur un coin de terre » (7). C'est là que les luttes sociales eurent le moins de violence, car les capitaux mobiliers, nés du commerce et de l'industrie, équilibrèrent le capital immobilier et les mœurs plus encore que la loi imposaient aux riches de lourds sacrifices d'argent. La nature du terrain et la politique antiploutocratique dans les cités à gouvernement démocratique s'opposaient souvent à la concentration de la propriété en Grèce, dans les îles et sur les côtes de l'Asie Mineure. Mais ailleurs la constitution d'immenses domaines fut rapide. Un propriétaire d'Agrigente tirait de ses terres 12.000 hectolitres de vin. Le territoire de Syracuse était dominé par un millier de grands propriétaires. Certains Thessaliens occupaient plus de 200 à 300 serfs. A Sparte, les lots primitifs des 9.000 « Egaux » gravitaient autour de 8-9 hectares, augmentés après la conquête de la Messénie d'une portion de territoire sans doute inférieure. Mais la réputation de son armée et ses conquêtes pendant la guerre du Péloponèse y firent affluer les richesses. Dès le milieu du V^e siècle, Agis possède 500 talents et les accusations de corruption ne se comptent plus. Au début du

(7) Guiraud, *Etudes économiques sur l'antiquité*.

iv^e siècle, il reste de 1.000 à 1.500 Spartiastes munis de droits civiques et de biens fonciers, chacun jouissant d'une propriété d'environ 500 hectares. La crise économique et la dépopulation précipitèrent la concentration : à la fin du iv^e siècle, une centaine de propriétaires possèdent les 300.000 hectares de la Laconie. Le nombre des évincés grandit sans cesse. Les grands propriétaires sont impitoyables. C'est que depuis l'introduction de l'économie monétaire et l'extension du trafic, les conditions économiques et sociales ont été sans cesse bouleversées : une première grande crise se déroula pendant les vii^e et vi^e siècles, une seconde à partir du iv^e siècle. La monnaie a remplacé l'antique valeur d'usage des marchandises par une valeur commerciale. Le grand propriétaire, pour garder son rang dans une société transformée, a besoin de toujours plus d'argent, et la valeur des produits du sol baisse constamment, soit parce que l'importation agit sur les prix, soit parce que les nouvelles sources de gain ouvertes par l'industrie et le commerce donnent un profit bien supérieur, et ainsi la vie devient de plus en plus chère, la valeur de l'argent baisse sans arrêt. Alors une partie des propriétaires abandonne la terre et s'adresse au commerce, les autres restent et arrondissent leurs domaines régulièrement ou non. La concentration de la propriété foncière et l'abandon de la terre se développèrent parallèlement depuis le iv^e siècle. La culture ne paie plus. Là où la campagne n'est pas dévastée par les guerres incessantes, l'élevage remplace les cultures riches et le pays est vide.

SECTION II. — *L'agriculture dans les nouveaux royaumes*

I. — *Les richesses agricoles de l'Orient.*

Les pays exploités par les Grecs jusqu'à la fin du iv^e siècle présentaient une certaine uniformité de climat, de paysage et de ressources naturelles : à Cyrène, à Syracuse, à Milet comme à Athènes, règne une végétation d'arbustes, d'arbres fruitiers, de légumes et de fleurs, partout les céréa-

les cédaient le pas à la vigne et à l'olivier de plus grand rapport et plus appropriés à la nature du sol.

L'Orient ouvert à la colonisation grecque au iv^e siècle, comporte tous les climats, toutes les végétations, toutes les ressources. A côté de l'Égypte, de la Syrie et d'une partie de l'Asie Mineure, imprégnées de l'atmosphère méditerranéenne, l'Arménie, la Perse, la Babylonie, l'intérieur de l'Égypte subissent un climat excessif ou tropical. A l'Arménie glacée et déserte succède la riche Mésopotamie, en Égypte le désert côtoie la vallée la plus fertile du monde. Le domaine des Séleucides comporte le désert arabe, les steppes sans fin du Touran, mais aussi la Babylonie « une véritable oasis » (Toutain, p. 133), les côtes surpeuplées de Syrie, de Cilicie et de Troade, les vallées prospères de l'Oronte, du Jourdain, du Cyrus et de l'Araxe.

Les Lagides sont les mieux partagés. L'Égypte fournit en abondance « le blé, l'orge, le dourah, l'oignon, l'ail, la fève, les pois, les concombres, le melon, le poivre, le papyrus, le lotus, l'huile de sésame et de cici, le vin, les figues, le perse, le corsium, le palmier, le sycomore, le lin, le coton, les lentilles, le laurier, le myrte, les roses, les violettes, le miel » (Lumbroso, Recherches sur l'économie politique en Égypte sous les Lagides, p. 95). Ses bœufs, ses chèvres et ses oies sont célèbres. Le gibier est abondant : canards sauvages, lièvres, gazelles, bouquetins, antilopes, bœufs sauvages, hyènes, lions, sans parler des crocodiles et des hippopotames. Les Égyptiens connaissent la pêche au harpon, à la ligne, à l'épuisette, à la nasse, à la senne.

Les Lagides ne changèrent pas le mode d'exploitation rurale. Les conditions spéciales du pays ne permettaient pas de renouveler, de faire des expériences, mais seulement de poursuivre et si possible d'améliorer dans le même sens la politique des Pharaons. Ils s'entendirent avec les princes éthiopiens pour empêcher une déviation du Nil. Ils luttèrent contre les sables envahisseurs. Ils réglèrent l'entrée et la sortie de l'excédent d'eau conservé dans le lac Mœris. Ils eurent des nilomètres pour prévoir l'étendue de l'inondation.

L'Asie Mineure, relativement moins florissante que l'Égypte, est découpée de vallées extrêmement fertiles. La Mysie et la Troade produisent du blé, du vin, du bois, de la poix, élèvent des chevaux et des moutons. Sur les bords du Pont Euxin croissent la vigne et l'olivier, de même qu'en Pamphylie, en Cilicie, à Chypre. Le centre de la péninsule, Chypre, la Pisidie, fournissent des céréales, de l'orge, surtout en Pisidie. Jusqu'aux confins de l'Arménie, poussent à profusion les arbres fruitiers, la vigne et l'olivier. Les forêts du Pont de la Pamphylie, de la Cilicie et de Chypre alimentent les ateliers de constructions navales. Partout, l'élevage des chevaux, des bœufs, des moutons et des chèvres est prospère.

La Syrie, la Palestine, la Mésopotamie ont aussi l'atmosphère et les ressources méditerranéennes : orge et froment, vigne et olivier, légumes et fruits. Mais la Mésopotamie, la Babylonie et la Susiane sont surtout de grandes plaines à céréales. « Il n'y a pas de contrée sur la terre qui produise autant d'orge que la Babylonie, on assure en effet que le rendement d'un champ d'orge y est de 300 pour un » (Strabon, cité par Toutain, p. 130). Les Macédoniens ont acclimaté la vigne jusqu'en Perse et elle y réussit merveilleusement. La fertilité des vallées du Tigre et de l'Euphrate présente d'ailleurs un caractère précaire du fait qu'elle est subordonnée à l'irrigation. Le climat est en effet désertique et la terre ne peut donc être féconde que là où l'eau est distribuée régulièrement et abondamment. Alexandre et ses successeurs surent remettre en état les canaux d'irrigation et de dérivation du Tigre et de l'Euphrate inférieurs, obstrués ou envasés. Le seul arbre est le palmier qui fournit, d'après Strabon, « le pain, le vin, le vinaigre, le miel et la farine ».

Le riz se récolte en Bactriane, en Susiane et en Babylonie ; les plantes aromatiques, telles que le balsamier, surtout en Judée. L'élevage du cheval très pratiqué déjà par les Achéménides, fut poursuivi activement par les Séleucides. Les haras royaux d'Apamée de l'Oronte comptaient plus de 30.000 juments ; à Apamée également étaient installés 500 éléphants.

II. — *L'organisation de la propriété.*

En Orient, les Grecs n'apprirent pas seulement à pratiquer de nouvelles cultures, ils connurent aussi de nouvelles formes d'organisation de la propriété foncière.

En Égypte le Pharaon était propriétaire du sol. La terre d'Égypte s'appelait « le champ du Pharaon ». Elle était divisée par les soins du premier ministre et de ses agents en portions allouées à des familles de paysans et partagées entre leurs membres. La culture se faisait sous la direction du chef de famille ou d'un membre dit « inspecteur » qui en était responsable. De temps en temps un nouvel inventaire et les déclarations des paysans déterminaient un nouveau partage des portions entre les nouveaux membres sous la direction d'un nouvel inspecteur. Les Lagides succédèrent aux Pharaons. Le principe du droit éminent de propriété du souverain sur l'ensemble du royaume se maintint. La répartition des terres fut simplement plus compliquée du fait de la colonisation.

La « *terre royale* » est le domaine spécialement réservé à la couronne. Il est exploité par les « cultivateurs du roi » ; ce sont des fermiers. Ils concluent avec le roi un bail qui se ressent de l'inégalité des contractants. C'est en fait une entente lésionnaire et unilatérale, le fermier étant seul engagé. Sans être exactement des serfs, les paysans ne peuvent refuser de travailler au service du roi. Ils n'ont pas le libre choix des cultures : les $\frac{2}{3}$ du terrain doivent être semés en céréales, blé, orge ou dourah, ils doivent observer les règles de rotation et le contrôle des intendants s'exerce à toutes les étapes de leur travail. Grâce à la richesse du pays, le fermier fut satisfait d'abord, puis le fise accrut ses exigences et sa liberté disparut. Pour avoir une avance de semences, il fallut que les paysans s'engagent à travailler la terre jusqu'à ce qu'ils aient payé leur rente — donc au moins une campagne. A la fin du 11^e siècle, les fermiers s'enfuient à la première occasion. Faute de preneur au prix fixé par l'Administration, on afferma sur estimation avec rabais sur la mise à prix officielle. Si le paysan ne soumis-

sionnait pas, l'Administration désignait le fermier et fixait la redevance. Le fermier n'avait pas le droit d'abandonner son village et pouvait être évincé en cours de bail.

La « *terre en concession* » comprend les biens du clergé et d'importantes portions du domaine passées à des particuliers pour le défrichement par exemple. Les concédants subissent un contrôle administratif et paient un loyer annuel.

La « *terre sacrée* » est abandonnée en jouissance à la divinité et affermée en fait comme le domaine.

La « *terre en donation* » est composée de grandes propriétés octroyées — rarement — par le roi à ses dignitaires. Elle jouit de l'immunité, compte tenu de la souveraineté royale bien entendu.

La « *terre clérouchique* » est économiquement la plus intéressante. Elle est attribuée à la colonisation intérieure. « Il s'agissait pour la dynastie nouvelle de fixer en Egypte le plus grand nombre possible de soldats et de fonctionnaires dévoués, tout en donnant une vigoureuse impulsion à la politique agraire » (8). Grâce à la distribution de cléroï, le Fayoum fut conquis à l'agriculture. La concession était essentiellement révocable et strictement contrôlée. Au II^e siècle, la transmission héréditaire devint la coutume. Au I^{er} siècle seulement le concédant reçut le droit de tester en faveur d'un consanguin quelconque : la terre clérouchique devenait vraiment propriété privée.

Il y eut toujours en marge de la règle des *terres de possession privée* peu considérables. Ce sont de petites exploitations comptées théoriquement dans les terres en concession dont le tenancier pouvait disposer après entente avec l'autorité publique.

Le régime absolutiste fut bienfaisant d'abord. Le désert recula. Les cultures s'améliorèrent. L'Administration fixa des règles précises de rotation. L'Etat se chargea de la conservation et de la vente des denrées. Puis la réglementa-

(8) Glotz, Le travail dans la Grèce ancienne, p. 410.

tion devint excessive, la fiscalité écrasa l'activité économique. Dès le ⁱⁱ^e siècle, la décadence commence.

Les Séleucides eux aussi sont maîtres de la personne et des biens de leurs sujets. Mais ils n'ont pas comme les Lagides une seule nation, et docile, à gouverner. Ils se contentèrent donc en fait d'une suzeraineté plus ou moins lâche. L'empire est uniformément divisé en satrapies, mais chacune renferme plusieurs régimes de propriété.

Le domaine royal ou la « basilikê kôra », est immense. Une fois prélevées dans l'empire achéménide, les parcelles réservées à la fondation de cités, de villages ou de colonies, soit de vétérans, soit de soldats encore mobilisables, le reste, réparti en lots soigneusement recensés et inscrits au cadastre, fut laissé aux anciens propriétaires. Le domaine est cultivé par des serfs, les « laoi basilikoi », attachés au sol, vendus avec lui, ils n'ont pas le droit de quitter leur village. Certains lots fort étendus donneront naissance à de petits états féodaux.

Bon nombre de nobles locaux règnent en maîtres, du haut de leurs burgs d'Arménie ou de Phrygie, sur un monde d'esclaves et de serfs. Ceux-là reconnaissent la suzeraineté du roi, mais n'obéissent que nominalelement aux satrapes.

Ailleurs, des peuplades entières sont organisées suivant leurs coutumes et les satrapes ne peuvent avoir prise sur eux — en Asie Centrale, en Lycaonie, en Lycie.

Les temples possèdent d'immenses domaines, gouvernés par des prêtres-seigneurs qui jouissent souverainement de leurs revenus et n'obéissent qu'au roi. Ce sont parfois de véritables principautés religieuses « avec tout un peuple d'hiérodules, de dévots, de possédés, de courtisanes sacrées » (Jouguet. L'impérialisme macédonien).

Le temple de Comana en Cataonie possédait 6.000 hiérodules « celui de Zeus à Venasa 3.000, celui de Comana dans le Pont 6.000, celui de Mên Arkaios près d'Antioche, de Pisidie une multitude... » (9)

Tout cela fait théoriquement partie du domaine royal.

(9) Toutain. L'économie antique, p. 148.

A la « basilikè kôra » s'oppose la « summachia », terre libre régie par l'économie de cité ou l'économie privée, occupée par les Macédoniens ou les Grecs, non pas sujets mais alliés du souverain. Pratiquement du reste le traitement des cités grecques est différent : privilégiées si leur situation stratégique, économique ou culturelle dispose en leur faveur le roi, elles sont en règle générale soumises à son arbitraire. Dans un empire sans finances et sans justice unitaires, les villes multipliées autant que possible doivent permettre l'unification grâce à u rayonnement de l'hellénisme sur les contrées environnantes. Elles ont donc un traitement de faveur mais paient un tribut, doivent le service militaire, entretiennent leurs temples, acquittent de lourdes prestations : elles sont censées détachées du domaine royal et ces charges rappellent le droit théorique du roi sur elles. Seule Alexandrie d'Egypte jouit de l'immunité totale.

Malgré les appellations communes de domaine royal — terre sacrée — terre clérouchique, le régime de la propriété foncière fut donc différent en Egypte et en Syrie. L'emprise de l'Etat fut absolue en Egypte et l'étatisme ne fut interrompu que par l'anarchie. Les conditions naturelles (immensité et diversité) renversèrent très rapidement l'édifice des Seleucides : le réseau des satrapies qui enserrait théoriquement tout l'empire fut bientôt déchiré par les grandes seigneuries laïques ou religieuses qui s'élevèrent un peu partout autour des résidences fortifiées et on eut, d'une part, les cités grecques, libres, brillantes, commerçantes, d'autre part les fiefs autonomes dépendant nominativement d'un suzerain éloigné, les unes avec des esclaves, les autres avec des serfs. Le fonctionnaire règne chez les Lagides ; chez les Séleucides, le seigneur féodal et le marchand grec.

CHAPITRE III

L'INDUSTRIE

SECTION I. — *L'industrie en Grèce*

I. — *Importance de l'industrie dans la vie grecque*

L'industrie répondit primitivement à des besoins domestiques ou locaux. Chacun savait fabriquer ce dont il avait besoin et tout ce qui était nécessaire à la vie quotidienne se faisait à la maison. Les premiers artisans sont ceux qui travaillent le métal ou la terre glaise.

Les Grecs placent un forgeron dans l'Olympe, Héphaïstos. La métallurgie acquiert aussitôt une importance capitale, attestée par les nombreuses descriptions d'armes et de coupes des poèmes homériques. Puis le commerce se développe, la population s'accrut, les Grecs importèrent des denrées alimentaires et eurent besoin d'une contre-partie que l'industrie seule pouvait fournir. L'élimination des Phéniciens de la mer Egée donna des débouchés et des clientèles à l'industrie grecque. De nombreuses villes furent bientôt célèbres pour leurs armes, leurs vases ou leurs vêtements. Athènes domina depuis le v^e siècle : l'abondance de sa main-d'œuvre et la richesse de son sous-sol assuraient la production ; son prestige et sa marine garantissaient la vente, elle trouvait dans son empire les produits qui lui manquaient. La Grèce manquait en effet totalement ou en partie de certaines matières premières indispensables à l'industrie. Elle produit en abondance les matériaux de construction (argile, porphyre vert de Laconie, marbres du Pentelique, de Paros, de l'Hymette, du cap Ténare, de Naxos, de la Propontide, d'Ephèse), des bois, de la laine (surtout en Attique et en

Arcadie, mais elle doit en importer d'Asie Mineure) certains métaux comme l'argent (venant principalement des mines du Laurium en Attique), le plomb (en Chalcidique, à Rhodes, en Chypre), le cuivre (en Eubée). Elle n'a pas assez d'or ni de fer pour son industrie. Elle n'a pas du tout de plantes textiles, sauf un peu de lin en Elide. Le chanvre vient de Scythie, le lin d'Asie Mineure ou d'Égypte. L'usage des vêtements de toile reste limité aux classes riches. L'étain est embarqué à Marseille sur des navires grecs, l'ambre aux embouchures du Pô, l'ivoire vient d'Éthiopie ou de Mauritanie.

Au ^v^e siècle, Athènes était la ville la plus industrielle du monde grec, célèbre surtout par sa métallurgie, sa céramique, ses constructions navales. Ses poteries surtout firent sa réputation du ^{vi}^e au ⁱⁱⁱ^e siècle, les ateliers sont peu nombreux, mais le lythe blanc, un des produits les plus originaux, se retrouve à Rhodes, en Sicile, en Campanie, en Asie Mineure. Il n'y eut aucune industrie notable en Thessalie, en Épire, en Étolie, en Locride, en Phocide, ni en Trace. À côté d'Athènes on peut citer comme centres industriels, Égine, Corinthe et Megare. Corinthe était renommée pour sa métallurgie — le bronze de Corinthe jouit d'une grande réputation jusqu'à l'époque romaine — ses poteries artistiques, la confection de vêtements et de tapis. Égine pour les denrées de luxe et les onguents, Chalcis, Sicyone, Argos, Samos pour leurs armes et leurs bijoux. Chaque ville avait sa spécialité pour le travail du métal : Athènes faisait des cuirasses, Argos des boucliers ; les casques venaient de Béotie, les arcs de Crète, les javelots d'Étolie, les haches de Thrace, Rhodes faisait des coupes d'argent, la Laconie des serrures et des ouvrages d'acier.

L'industrie poursuivit son essor au ^{iv}^e siècle jusqu'à la conquête macédonienne. La perte de la puissance politique de la Grèce fut bientôt suivie par celle de la puissance industrielle. Les constructions navales furent abandonnées, même au Pirée. En 307, Athènes dut envoyer une délégation à Antigone pour lui demander des matériaux destinés à construire des vaisseaux. La céramique seule continue à prospérer : à l'époque hellénistique apparaissent

les figurines de Tanagra en Béotie, de Myrina en Eolide, de Tarse en Cilicie.

Mais la prospérité industrielle est finie. La décadence a d'ailleurs été provoquée originellement par la désaffection des masses à l'égard du travail industriel. « A l'époque où chaque famille formait un organisme complet, le travail était pratiqué par tous pour eux-mêmes ou pour le public. » (Guiraud. *La main-d'œuvre industrielle dans l'ancienne Grèce*). Puis la famille se dissocia, l'aristocratie négligea les métiers manuels et il se forma des artisans de profession. Les patrons travaillèrent au début avec les ouvriers, ensuite ils se désintéressèrent de la surveillance de leur personnel, se firent suppléer par des hommes de confiance et s'engagèrent dans la politique. Ils ne firent plus rien, les femmes seules continuèrent les traditions et s'occupèrent du travail domestique. Dans les démocraties les plus humbles des citoyens furent détournés de la même façon du travail manuel, ils sacrifièrent leur métier pour jouir pleinement de leurs droits civiques. Il y eut « déplacement » de la main-d'œuvre : le métèque, l'esclave, l'affranchi remplacèrent l'homme libre et le travail industriel fut l'objet du mépris général. »

La situation de l'industrie en Grèce devint désastreuse. A partir du III^e siècle elle souffrit à la fois du manque de matières premières (épuisement des mines) d'une crise de la main-d'œuvre, provoquée par la misère résultant du décalage des prix et des salaires, par l'émigration, par le dégoût du travail manuel, et de conflits du travail multiples et graves. Des grèves éclataient. L'Etat impose alors l'intervention spontanée de ses représentants entre employeurs et employés. « D'après des contrats de Lébadée et de Tégée, des commissaires de surveillance avaient qualité pour frapper d'amende ou pour expulser des chantiers, les ouvriers maladroits ou désobéissants. Un décret de Paros honore un agronome qui avait su empêcher les salariés et les entrepreneurs de se faire tort réciproquement en obligeant, conformément aux lois et aux conventions, les uns à ne pas faire grève et à exécuter leurs tâches, les autres à payer aux ouvriers leurs salaires sans procès ». (Glotz. *Le travail dans la Grèce ancienne*).

L'industrie finit par retomber à la phase domestique du début ; sans débouchés et sans avenir, elle se contenta de suffire aux besoins locaux,

II. — Organisation du travail

La Grèce ne connut ni l'usine, ni le régime capitaliste, ni la production de masse, ni la classe ouvrière. Elle connut l'atelier, le petit patron, l'art industriel, l'artisan esclave ou libre : simple conséquence du fait que c'est l'outil et non la machine qui régnait dans l'Antiquité.

Le travail domestique garda toujours une certaine importance. On continua dans beaucoup de maisons de faire cuire le pain, de filer la laine, de tisser les étoffes. De même les cités grecques suffisaient en général pour les produits communs ; les seuls produits exportables étaient ceux qui possédaient une certaine valeur, vu les frais de transport. Ce fut donc l'industrie de luxe qui se développa. Au temps de la prospérité industrielle, les ateliers avaient en moyenne 10 ouvriers. « Le plus important des ateliers connus à Athènes, celui du père de l'orateur Lysias, ne réunissait que 120 ouvriers. » (1). Les deux fabriques du père de Démosthène furent considérées comme des exceptions : elles groupaient l'une 20, l'autre 32 ouvriers et employaient d'assez gros capitaux. L'artisan resta toujours l'agent essentiel de la vie industrielle. Le morcellement des lots dans les adjudications de travaux publics par exemple, atteste la prédominance de la petite industrie. Les Sociétés industrielles furent extrêmement rares en Grèce. Le pays ne se prêtait pas d'ailleurs au développement de la grande industrie, car les fortunes individuelles étaient médiocres et instables.

L'industrie grecque atteignit mais ne dépassa pas la spécialisation des métiers. Elle appliqua une certaine division du travail du moins dans les cités industriellement les plus évoluées. Xénophon nous dit : « dans les petites

(1) Toutain. *L'économie antique*, p. 74.

villes, le même ouvrier fabrique un lit, une porte, une charrue, une table, bâtit une maison. Dans les grandes villes, où une foule de gens ont le même besoin, un seul métier nourrit son homme, *quelquefois même il n'exerce pas tout son métier, l'un fait des chaussures d'hommes, l'autre de femmes, l'un taille les tuniques, l'autre ne fait qu'assembler les parties* » (2). Les philosophes recommandaient la spécialisation. D'après Platon, « on fait plus de choses, on les fait mieux et plus aisément lorsqu'on s'enferme dans sa tâche particulière » (3). Dans l'industrie du tissage, par exemple, la laine passe successivement entre les mains des nettoyeurs de laine, des cardeurs, des fileuses, des tisserands — une fois étoffe, du foulon et du teinturier. Parmi les potiers, suivant la nature des vases qu'ils font, on distingue le cadopoios, le côtônopoiôs, le Chytreus, le lènutopoios, l'ecpômatopoios. Pour construire le temple d'Epidaure, concoururent des tailleurs de pierre, des maçons, des ravaleurs, des tuiliers, des couvreurs, des charpentiers, des menuisiers, des ornementalistes, des doreurs, des orfèvres, des sculpteurs » (4). On sait donc que la division du travail était grande, mais on ignore jusqu'à quel point elle était poussée.

La spécialisation des métiers entraîna la spécialisation des produits dans l'industrie céramique, par exemple, plusieurs villes avaient des formes caractéristiques qui leur sont toujours restées propres. Les Grecs ne connaissaient pas le brevet d'invention pour la protection de l'inventeur, mais « Phylarque raconte qu'à Sybaris, lorsqu'un cuisinier avait imaginé un mets délicat, il avait seul le privilège de le confectionner pendant un an » (5).

La liberté du travail était absolue — pour les ouvriers libres. L'hérédité des métiers était très répandue mais gé-

(2) Francotte, L'industrie dans la Grèce ancienne, p. 293.

(3) Guiraud, La main-d'œuvre industrielle dans l'ancienne Grèce, p. 57.

(4) Guiraud. La main-d'œuvre industrielle dans l'ancienne Grèce, p. 57.

(5) Guiraud. La main-d'œuvre industrielle dans l'ancienne Grèce, p. 63.

néralement facultative. Diverses associations rapprochaient les ouvriers entre eux, mais elles n'avaient aucun caractère professionnel et ne mettaient pas en danger la liberté des travailleurs ; ces groupements, appelés thiasés, éranes ou orgeons, ont soi-disant pour objet le culte d'une divinité et servent en réalité de prétexte à des réunions de plaisir.

L'intervention de l'Etat dans l'industrie grecque fut toujours restreinte. L'Etat ne surveillait ni le recrutement du personnel, ni les procédés de fabrication. Sauf exception, les accaparements de denrées étaient licites. Athènes se préoccupait d'assurer du travail à ses ouvriers en entreprenant des travaux d'utilité publique. C'est presque du socialisme d'état que fit Périclès. « J'ai réalisé *dans l'intérêt du peuple* ces projets de construction destinés à occuper longtemps les industries les plus variées. Partout où se rencontraient les matières premières, pierre, cuivre ou ivoire, ébène, cyprès, nous les avons fait mettre en œuvre par de nombreux artisans, charpentiers, mouleurs, forgerons, tailleurs de pierres, tourneurs en ivoire, peintres, mosaïstes, ciseleurs. Pour le transport de ces objets, il a fallu des armateurs, des matelots, des pilotes, des charrons, des maquignons, des charretiers, des cordiers, des corroyeurs, des paveurs, des mineurs. *Par là le service général se répand et distribue en quelque sorte l'aisance parmi tous les âges et toutes les conditions.* » (Guiraud, op. cité).

D'autre part, il existe toujours un certain lien entre la production et la politique extérieure. Les Athéniens se faisaient accorder des franchises d'exportation et des monopoles de vente par leurs colonies. Les cités de Kios leur accordèrent l'autorisation d'exporter de l'île en franchise, le vermillon indispensable à leurs meubles et à leur céramique. L'Etat décrétrait de temps en temps des prohibitions complètes comme mesure de guerre économique. En 432, par exemple, tous les marchés de l'empire athénien furent fermés aux produits de Mégare.

L'Etat employait pour l'exécution de ses travaux publics, soit le système de la régie, soit le système de l'adjudication. « A Ephèse lorsqu'un architecte se chargeait de

diriger un ouvrage public, il s'engageait à ne pas dépenser une certaine somme. Le devis était remis aux magistrats et les biens de l'architecte étaient hypothéqués. Quand les travaux étaient achevés, si la dépense répondait exactement aux prévisions, il était comble de décrets honorifiques. Si les prévisions étaient dépassées d'un quart, l'excédent était fourni par le trésor et aucune peine n'atteignait l'architecte. Mais si l'excédent était supérieur au quart, tout le surplus était imputé sur ses biens ».

Le système de l'adjudication était extrêmement répandu et pour les objets les plus variés : construction d'édifices, exécution de peintures, perception des impôts, police des villes. Plusieurs cités ont des règlements administratifs sur les adjudications d'état. On désignait pour surveiller les travaux des commissaires spéciaux qui pouvaient intervenir à tout moment pour vérifier l'exécution du contrat : ils appréciaient et condamnaient les fraudes et les fautes, résiliaient les marchés, etc...

Parmi les ouvriers, les uns travaillaient pour leur propre compte, les autres dans des ateliers. Ils étaient libres, affranchis, esclaves ou métèques. Les ateliers d'esclaves prédominaient : les entrepreneurs louaient des esclaves par ateliers complets. L'ouvrier libre se louait pour un temps plus ou moins long, même pour une période indéfinie, même pour toute sa vie (sauf quand la législation considère que c'est renoncer à sa qualité d'homme libre, comme à Athènes). Une fois embauché, l'ouvrier n'a plus le droit de refuser son travail. La prépondérance des esclaves influe fâcheusement sur la condition des ouvriers : pas de coalitions ni de grèves possibles, l'entrepreneur trouvant toujours des esclaves à embaucher ; faiblesse des salaires, 1 drachme au v^e siècle, 2 au iv^e — bonne époque, mais la valeur de l'argent commence à diminuer ; au ii^e siècle elle est tombée des trois quarts et le prix des denrées de première nécessité a quintuplé. L'Etat n'intervint jamais dans la fixation des salaires, il n'intervint pas non plus pour la durée du travail ou l'introduction de règles d'hygiène. Les entrepreneurs préféraient sans doute employer des esclaves que des hommes libres qui négligeaient volontiers leur travail pour la participation au gouvernement de la cité.

Les jours fériés étaient nombreux — une soixantaine à Athènes, c'est pourquoi le salaire journalier d'un drachme ou de 2 drachmes suffisant en principe aux besoins de l'ouvrier travaillant d'un bout de l'année à l'autre, devait pratiquement être complété par les distributions d'argent et de vivres de l'Etat. Du moins l'horizon de l'ouvrier n'était-il pas borné aux murs de son atelier. La tâche professionnelle de l'ouvrier grec pesait moins lourdement sur lui que dans les sociétés modernes,

SECTION II. — *L'industrie dans les nouveaux royaumes*

I. — *Matières premières et centres de fabrication*

Nous avons énuméré déjà les richesses agricoles de l'Orient. Les matières premières minérales n'étaient pas moins abondantes. Le sel est fourni par des salines naturelles, telles que le lac Tatta dans l'Anatolie, le lac Mantiané aux confins de l'Arménie, ou par des mines de sel gemme dans le Pont, la Carmanie, l'Egypte, sur les bords du Golfe Persique.

Le nitre se trouve en Lydie, en Arménie et en Egypte, l'asphalte en Judée (la Mer Morte est appelée aussi lac Asphaltite), le naphte en Assyrie, en Babylonie et en Susiane, le fer dans le Pont, le cuivre en Chypre, le minium en Cappadoce et en Carmanie, l'or en colchide et en Arménie, l'argent en Carmanie, l'étain en Drangiane. L'Egypte fournit de l'albâtre, du porphyre, du basalte et du granit. Paros, Thasos, Lesbos et l'Egypte fournissent du marbre. Rapbois les ateliers de constructions navales ; Cyrène donne le thuia, espèce de cèdre, le plus cher et le plus recherché des bois de l'antiquité, l'Ethiopie l'ébène et Chypre les pins. Des plantes aromatiques telles que le balsamier de Judée, le safran de Cilicie, le styrax et le lys de Syrie, permettent l'industrie des parfums.

Ces ressources indéfinies furent exploitées avec le maximum de rendement, surtout en Egypte, grâce aux progrès techniques réalisés pendant la période hellénistique. On perfectionna les machines à traîner les fardeaux, on inventa diverses espèces d'horloges hydrauliques, un tourniquet mû par l'échappement de la vapeur, une fontaine intermittente, une fontaine de compression avec sa pompe foulante à air, des ventouses mécaniques sans feu, diverses lampes, divers siphons, la pompe à incendie, l'orgue hydraulique, le métier horizontal pour le tissage muni des pièces essentielles qui constituent notre métier à main (d'après Lumbroso, *Recherches sur l'économie politique en Egypte sous les Lagides*, p. 102). Le moulin à eau remplace le moulin à bras d'autrefois. La réunion des matières premières, de la main d'œuvre et de la technique permit un large épanouissement des industries déjà pratiquées par les indigènes ou les Grecs en Orient, et le développement d'industries nouvelles.

Les industries alimentaires existaient partout sans avoir d'importance particulière en certaines villes. Sinope fabriquait de l'huile d'olive, Babylone de l'huile de sésame. Les Egyptiens traitaient les diverses graines oléagineuses, sésame, ricin, carthame, lin et fabriquaient avec de l'orge une sorte de bière, leur boisson nationale.

Les industries textiles atteignirent à cette époque une grande prospérité, surtout en Egypte. Alexandre révéla aux Grecs et aux Egyptiens l'usage de la soie. La demande de coton s'étendit. Les Grecs introduisirent en Egypte la fabrication d'étoffes de lin : Cyrène fournissait la matière première. Chypre donnait du chanvre. Les Egyptiens travaillaient donc tous les textiles. Ils fabriquaient « de l'étoffe, des toiles, des serviettes, des coussins, des oreillers, des matelas rembourrés de coton, des maillots de lin pour momies, des vêtements et des couvertures de laine foulée pour les soldats et leurs chevaux, des tuniques de couleurs variées, des étoffes pour les objets sacrés, les images des divinités, des bandelettes... des étoffes de soie et lin ou soie et coton mélangés, des tapis de laine, des voiles de lin, des tentures pour galeries, pavillons, théâtres, des articles de

luxe : tapis peints en pourpre, tentes dorées, tapisseries brodées... » (6).

En dehors de l'Égypte, le lin se tissait en Colchide, en Cilicie, en Syrie, en Phénicie, en Judée, en Babylonie. La laine était travaillée par Milet, Sardes, Damas qui faisait des tapis et des tapisseries. La Phénicie fabriquait des soieries, la matière première venait d'Extrême-Orient.

Les constructions navales se font dans le Pont, en Cilicie, en Chypre, en Phénicie. Le bois est travaillé par les Égyptiens qui font des tables massives de thuya sur appuis d'ivoire, des chars de guerre.

La métallurgie est florissante à Cyzique, Rhodes, Délos, dans le Pont à proximité des mines de fer, en Phénicie, à Chypre surtout. Ses manufactures d'armes sont renommées « Sous Ptolémée Soter l'armurier Zoïlos pouvait fournir des cuirasses capables de résister à une flèche lancée à 20 pas par catapulte. » L'orfèvrerie phénicienne garde son antique réputation, contrebalancée par celle de l'orfèvrerie égyptienne. L'industrie des parfums est une spécialité de l'Égypte « perpétuellement riche en fleurs, elle excelle dans la préparation des parfums, des huiles cosmétiques que l'on fait avec le myrrhe, le miel, la rose, le musc, le styrax, le kypros, le sésame, la thérébinte, l'ornianthe, le lis, la marjolaine, le scammarium, le sampsachum, les célèbres roses de Cyrène, le safran... » (7).

D'autres centres de cette industrie se trouvent en Syrie, en Palestine, en Babylonie. La céramique est moins artistique et plus commerciale en Orient qu'en Grèce : l'extension de la vigne entraîne la fabrication de milliers d'amphores destinées au transport du vin.

La verrerie est fabriquée en Phénicie et en Égypte.

L'industrie du papyrus est capitale en Égypte, avec la tige ligneuse du papyrus on fait des barques, avec l'écorce on tisse des voiles, des nattes, des vêtements, des sandales,

(6) Lumbroso. Recherches sur l'économie politique chez les Lagides, p. 105.

(7) Lumbroso. Recherches sur l'économie politique chez les Lagides, p. 135.

des couvertures ou des cordages — surtout on fabrique le papier.

L'extension des marchés et des débouchés caractérise l'industrie hellénistique. Les matières premières viennent de l'Inde, d'Extrême-Orient, du fond de l'Arabie ou de l'Ethiopie et les produits fabriqués s'y écoulent.

II. — *L'organisation du travail dans l'Orient hellénistique*

« Une puissante intervention de l'Etat en vue d'une production intense » caractérise l'organisation du travail à l'époque hellénistique.

D'abord l'Etat au lieu de laisser les matériaux vendus au maître de la surface comme en Grèce, revendique tout le sous-sol et tire les conséquences « A Rhodes, à Cnide, à Smyrne, à Paros, à Thasos, à Olbia un poinçon officiel est apposé sur les vases parce que l'argile en a été prise dans des glaisières dont les unes sont exploitées en régie et les autres affermées. Dans le premier cas l'estampille nomme le directeur de la fabrication, dans le second elle désigne l'adjudication et justifie du paiement d'une taxe » (8). Le roi qui est dans les royaumes hellénistiques le premier propriétaire est aussi le premier industriel. Les ateliers royaux eurent une importance considérable, particulièrement en Egypte et dans le royaume de Pergame. Les monopoles d'exploitation de certains produits naturels et de fabrication y étaient fort nombreux. Le Lagide exploitait les carrières, les mines, les nitrières, les salines, fabriquait l'huile et les étoffes. « Les rois de Pergame possèdent des tuileries et des briqueteries ; ils font concurrence au papyrus des Ptolémées avec leur parchemin ; ils répandent sur le marché de belles étoffes lamées d'or » (9). Les monopoles répondent à un but uniquement fiscal. Il s'agit de grossir le trésor public et non de diriger la production. Le clergé

(8) Glotz. Le travail dans la Grèce ancienne.

(9) Glotz. Le travail dans la Grèce ancienne, p. 485.

joue en Egypte un rôle industriel à peine moins important que celui du roi.

« Le temple égyptien est comme le couvent du moyen Age un centre important d'entreprises économiques. Avec ses terres et ses troupeaux, ses moulins et sa boulangerie, il vend ses excédents de grains, de farine, de pain, de légumes et de salaisons. Le Klosterbrau fabrique de la bière et paie patente pour des débits où il place des tenanciers. Les prêtres ont aussi leurs ateliers pour industries de luxe : ils produisent l'huile fine et les beaux tissus de byssos que réclament les dieux. Dans le plat pays, ils sont presque seuls à travailler comme tailleurs de pierre, sculpteurs et peintres » (10).

L'Etat exploite directement les mines auxquelles sont assimilées les carrières de pierres précieuses et de matériaux précieux comme l'albâtre. Les agents de l'administration font travailler des forçats ou des hommes de corvée. Les carrières ordinaires sont adjudgées comme les terres du domaine. « Les matériaux extraits devant appartenir à l'Etat, l'entrepreneur ne fait que louer du travail. Il s'engage à fournir et à entretenir le nombre d'ouvriers nécessaires à une production déterminée, souvent même on met les outils à sa disposition. L'Administration exerce sur sa gestion un contrôle permanent. On lui indique les tailles à entreprendre, il est tenu d'adresser régulièrement des rapports à l'architecte ou ingénieur du Gouvernement. Moyennant quoi il doit recevoir des indemnités à échéances fixes » (11).

L'essor de l'industrie entraîna un renforcement de la division du travail et de la spécialisation des ouvriers. L'hérédité des métiers était sinon obligatoire, du moins constante en fait sous les Pharaons. L'habitude se maintint sous les Lagides. On eut des dynasties de maçons, de charpentiers, de forgerons. La spécialisation fut poussée très loin. « A Delos, le menuisier qui pose une porte ne dresse pas le pilier qui doit la soutenir. A Milet, les ouvriers qui taillent

(10) Glotz. Le Travail dans la Grèce ancienne.

(11) Glotz. Le Travail dans la Grèce ancienne.

finement les carreaux de marbre formant parements, ne sont pas ceux qui dégrossissent les blocs de pierre formant le noyau central. On a pu dresser, d'après les papyrus, une liste interminable des métiers pratiqués en Egypte.

Du portefaix se distinguent le porteur de sacs et le porteur de lait... Les huileries emploient des broyeurs de graines et des ouvriers particuliers pour l'huile de ricin... » (12). Dans les arts industriels, la technique et la division du travail étaient extrêmement avancées. « Cos tisse en fibres de bombyx des mousselines pareilles à celles de Babylone. Alexandrie fait des brocards sur des métiers à plusieurs lices » (13).

La division du travail exigeait des gens de métier une éducation sérieuse. « La technique ne s'apprend pas seulement en famille. Dans les papyrus figurent assez souvent des contrats d'apprentissage, on voit des esclaves placés chez un cardeur, un foulon, un tachygraphe, un joueur de flute » (14).

III. — *La condition des ouvriers*

L'esclavage décroît à l'époque hellénistique. Il est presque inexistant dans l'Egypte ptolémaïque. Sans doute le rapprochement des races mettant fin à la distinction du Grec et du Barbare, l'expansion de la philanthropie athénienne et du stoïcisme, l'idée de la fraternité humaine ont-ils influé dans le sens de sa disparition, mais surtout il correspond à un système économique périmé.

La main d'œuvre libre (relativement libre, l'Etat trouve des ouvriers comme il veut) suffit à toutes les tâches en Egypte. Il y a pourtant des esclaves. Les Grecs d'Alexandrie ont des concubines esclaves. Alexandrie est un grand marché d'esclaves. On y vend « les nains d'Ethiopie, les pantomimes alexandrins, les femmes destinées au

(12) Glotz. *Le Travail dans la Grèce ancienne*, p. 384.

(13) Glotz. *Le Travail dans la Grèce ancienne*, p. 421.

(14) Glotz. *Le Travail dans la Grèce ancienne*, p. 426.

concubinage, les esclaves beaux et instruits », (15) mais l'esclave disparaît en tant qu'instrument de production. A côté de la main d'œuvre servile, des condamnés de droit commun travaillent dans les mines et dans les carrières. Les artisans libres sont très nombreux. Ils sont en général groupés dans des corporations de métiers. Ces corporations sont répandues surtout en Egypte.

« À Thèbes on connaît les trois corporations des projecteurs, des embaumeurs et des gardiens des morts ; à Alexandrie, les broyeurs de dourah et les déchargeurs du port formaient deux Sociétés autonomes » (16). La condition des artisans libres est très dure, en Egypte par exemple. Les salaires sont médiocres et la fiscalité écrase l'ouvrier comme le paysan. Du moins a-t-il moins à craindre le chômage et la famine que l'ouvrier grec, grâce à la construction des villes et à l'essor de l'industrie.

(15) Lumbroso. Recherches sur l'économie politique chez les Lagides, p. 65.

(16) Toutain. L'économie antique.

CHAPITRE IV

LE COMMERCE

SECTION I. — *Le Commerce en Grèce*

I. — *Historique du commerce grec*

La société primitive est une société autonome, fermée, sans commerce. Mais bientôt se fit sentir le besoin des marchandises et des objets précieux de l'étranger. On les obtient de même que les esclaves par le vol d'abord, puis des trafiquants étrangers viennent proposer leurs marchandises : en Grèce ce sont les Phéniciens. La mer qui pénètre partout dans le pays attire les Grecs de bonne heure, ils commencent à tirer au large et à trafiquer des marchandises étrangères. Dès le temps d'Homère des voyages commerciaux vers l'Egypte et la Phénicie ne sont rien d'extraordinaire. Au temps d'Hésiode, le commerce maritime a trouvé accès déjà en Béotie, bien qu'elle soit par nature un état purement agricole. Au VIII^e siècle les Grecs d'Asie et d'Europe acquièrent l'autonomie commerciale et le trafic maritime prend un grand essor. C'est l'époque de la colonisation qui conquiert pour les Grecs toutes les côtes de la Méditerranée — du Caucase et de la Crimée jusqu'à la Sicile et la Campanie. Avec les tribus indigènes, les Scythes de la Russie Méridionale, les Thraces, les Asiates, les Libyens, les peuplades de l'Italie notamment les Latins et les Etrusques, se développe un commerce actif dont témoignent non seulement la littérature, mais la découverte de nombreuses marchandises exportées et en même temps la civilisation grecque pénètre les populations indigènes. Le commerce est particulièrement actif avec le Pont Euxin.

« Au VIII^e siècle déjà les navires de Milet allaient chercher dans la Mer Noire des laines, des peaux, des salaisons, du bois, du fer, de l'or, du vermillon, des esclaves et y apporter, à la fois des denrées agricoles telles que le vin et l'huile et des produits ouvrés » (1).

Le commerce se développe aussi avec l'Egypte. Au VII^e siècle elle est ouverte en même temps aux mercenaires et aux marchands grecs.

Sous Amasis, vers 569 av. J.C., toutes les villes de commerce grecques participent à la fondation du grand emporium de Naucratis dans la partie occidentale du delta du Nil : des comptoirs et des temples s'y élèvent. Le marchand grec pénètre même dans les villes saintes du commerce oriental et fait aux Syriens et aux Phéniciens une concurrence victorieuse dans leur propre pays aussi bien que dans la Méditerranée occidentale où à la fin du VII^e siècle les Phocéens étendaient leurs relations commerciales jusqu'au sud de l'Espagne (à Tartessos) et ouvrirent les deltas du Pô et du Rhône.

Le commerce prend alors une importance vitale pour les Grecs. L'ouverture et la maîtrise commerciale (peut être aussi politique) de cette immense zone de trafic supposent la fabrication d'articles de commerce. Etant données la petitesse et la pauvreté du pays grec, ce pouvait être seulement en partie des produits du sol. Il se forme donc dans les cités grecques une industrie travaillant pour l'exportation où les produits artistiques jouent un très grand rôle. Quelques villes s'élèvent au-dessus des autres. Egine, une petite île rocheuse et infertile se fait au VI^e siècle un port artificiel et devient le plus grand emporium du monde grec. Ses navires sillonnent les mers, ses commerçants s'enrichissent fabuleusement. Elle a une flotte de guerre, une industrie active qui emploie des multitudes d'esclaves ; elle domine commercialement le Péloponèse. Les poids et mesures éginètes, l'étalon éginète ont cours partout dans les îles, dans la Grèce Centrale. Athènes même en dépendit,

(1) Guiraud. La main-d'œuvre industrielle dans l'ancienne Grèce, p. 96.

puis Solon l'émancipa en introduisant la monnaie et les poids et mesures de Chalcis. Sa prépondérance naît. Elle commence à intervenir de plus en plus puissamment dans la concurrence inter-urbaine et à enlever à ses rivales leurs débouchés les uns après les autres, grâce à la supériorité de ses marchandises et aux œuvres magnifiques de ses céramistes. Elle conquiert l'Italie presque complètement et un large territoire sur la côte nord du Pont Euxin. Elle atteint son apogée sous Périclès : le grand empire commercial d'Athènes comprend alors un territoire habité par 15 millions d'individus. La guerre de Péloponèse la ruine économiquement. Elle se relève un peu au cours du iv^e siècle, mais est frappée cette fois définitivement par l'ouverture de l'Orient au commerce méditerranéen. Après un sursaut éphémère de prospérité pendant l'enfance des nouvelles cités, elle décline sans arrêt. Le commerce grec s'effondre : les nouvelles routes commerciales s'écartent de la mer Egée. Les grands courants économiques vont d'Egypte ou de Syrie vers la Méditerranée occidentale. La Grèce est en dehors. Corinthe grâce à sa situation entre deux mers garda son importance d'emporium de la Grèce, mais l'invasion romaine la ruina à son tour.

II. — *Les voies commerciales de terre et de mer*

Les commerçants utilisèrent sur le sol grec les chemins des pèlerins : une route sacrée allait d'Athènes à Eleusis et près de Corinthe à l'emplacement des jeux isthmiques, et se poursuivait probablement à travers l'Arcadie jusqu'à l'Elide et Olympie ; une autre partait également d'Athènes, traversait la Béotie, aboutissait à Delphes, se poursuivait peut-être jusqu'en Thessalie. Mais la mer fut toujours la grande voie du commerce hellénique : c'était le seul moyen de répandre les idées et les progrès techniques, et de maintenir les sympathies sociales, politiques, religieuses et littéraires qui unissaient les nombreuses parties du monde grec. C'est par elle seule que la Grèce communiquait avec ses colonies et avec ses comptoirs.

Le Pirée était au v^e siècle le centre d'où rayonnaient des lignes de navigation régulières vers la Chalcidique, les détroits et le Pont-Euxin, les îles et les principaux ports de l'Asie Mineure : Lesbos, Chios, Samos, Phocée, Smyrne, Ephèse et Milet, Chypre, les ports phéniciens, naucratis, l'Adriatique et les bouches du Pô, la Sicile et la Grande Grèce, Marseille et Nice. C'est le plus grand port mais ses rivaux sont aussi des foyers d'activité économique intense : Egine, Megare, Corinthe, Chalcis en Grèce centrale, Abydos, Cyzique, Byzance sur la route du Pont-Euxin, Sinope, Trapézonte, débouchés de l'Arménie, Dioscurias, Olbia, aboutissement des routes de Scythie et d'Asie qui échangent les poteries et les armes grecques contre l'or, l'ambre, les céréales, au sud Cyrène qui expédie en Grèce des produits apportés sur son marché par des caravanes venues du centre de l'Afrique, les ports de Chypre, Naucratis, à l'ouest Tarente, Syracuse, Cumes, Marseille.

Les ports ne sont pas les seuls centres commerciaux notables. Certaines fêtes religieuses, les jeux nationaux d'Olympie, de Delphes, de Némée, de l'Isthme, les Panathénées d'Athènes, les Délia de Délos en l'honneur d'Apolon, sont accompagnés de grandes foires où s'échangent les produits des divers pays grecs. Le rayon d'action des marchandises grecques s'étendit au delà des colonies et des comptoirs. On a retrouvé un fragment de vase attique dans une localité du Lot-et-Garonne. Les marchands grecs allaient recevoir l'ambre dans l'île de Wight.

III. — *Importations et Exportations*

Au début, la Grèce importait à la fois des matières premières et des produits ouvrés : des esclaves du Pont et de Thrace, du cuivre brut d'Italie, des produits industriels d'Orient — de Phénicie par exemple, et d'Etrurie (les produits de la métallurgie étrusque, coupes, armes, objets domestiques, de bronze, étaient très prisés des Grecs, même au temps de la prospérité d'Athènes) mais surtout des céréales. Par la suite, elle continua à importer des maque-

reaux et du poisson salé de l'Hellespont, des pores et des fromages de Syracuse, des voiles et du papier d'Egypte, du raisin et des figues de Rhodes, de l'encens de Syrie, de l'ivoire de Lybie, des esclaves de Phrygie, des noix et des amandes de Paphlagonie. Athènes spécialement importait des poissons de Sicyone, des tissus d'Amorgos, des tapis de Chypre, de la soie de Cos, de la laine de Milet, diverses espèces de céramique : des amphores de Rhodes, des jarres de Thasos, des coupes de Mégare; des cruches de Corinthe, des chars de Thèbes, des sièges de Chio, de Milet ou de Thessalie. Que donnait la Grèce en échange ? Athènes payait une partie de ses importations avec des produits bruts, comme l'argent de ses mines du Laurium et son huile, le reste avec les produits de ses céramistes, ses forgerons et ses orfèvres. Chio, Naxos, Lesbos, Thasos exportaient du vin, Mégare et la Béotie divers produits agricoles. Cythère et de nombreuses plages grecques exportent la pourpre. L'Eubée et Chypre exportent du cuivre, Thasos et les monts Pangéens de l'or, la Laconie du fer. Byzance exporte du thon, Milet des vêtements de pompe, des tapis vendus jusqu'en Etrurie — et surtout la plupart des cités grecques vendent des objets d'art : vases peints, armes ciselées, etc...

IV. — *La politique commerciale*

Les sociétés primitives sont repliées sur elles-mêmes, autarchiques par conséquent. Elles se suffisent : ce fut certainement le cas des cités grecques à leur début. Puis l'extension du commerce et les profits qui en résultent tournèrent toute l'activité économique vers la production d'articles de commerce facilement exportables. Les cités durent donc négliger des productions nécessaires à leur ravitaillement pour pratiquer des activités « superflues » qui rapportaient plus que ne coûtait l'achat du nécessaire. Mais l'avantage du gain se trouve contrebalancé par la dépendance économique à l'égard de l'étranger où tombe la cité. Les hommes d'Etat grecs s'en préoccupèrent, ceux d'Athè-

nes surtout, car le développement de la population et du négoce rendait le problème ardu. L'Attique avait abandonné la culture des céréales, difficile sur ce sol pauvre et de maigre rapport, pour la culture fructueuse de l'olivier qui fournit un excellent produit d'exportation. Il fallait alors assurer le ravitaillement de la population en céréales. Solon interdit l'exportation de tous les produits du sol, sauf de l'huile, preuve qu'alors déjà au maximum dans les années extraordinairement bonnes, les céréales du pays suffisaient aux besoins. Les céréales venaient d'outre-mer : Italie méridionale, Sicile, Crimée. Lorsque Xerxès franchit l'Hellespont, il rencontra des navires de céréales qui conduisaient le grain du Pont vers Egipte et le Péloponèse. Les législateurs prirent ensuite une série de mesures : défense aux Athéniens de transporter du blé ailleurs qu'en Pirée « défense de réexporter plus d'un tiers de tout chargement entré dans le port aux grains, défense d'acheter plus de 50 charges de blé à la fois » (2).

L'entrée des céréales au Pirée est au temps de Démosthène de 400,000 hectolitres par an. De plus, les inspecteurs des grains sont responsables des prix qui doivent être bas, le blé étant une denrée de première nécessité, ils sont en conflit permanent avec les marchands en gros qui achètent aux importateurs et utilisent tous les « tuyaux » pour hausser les prix.

Certains tyrans du vi^e siècle essayèrent de réaliser ces deux buts : d'une part encourager le commerce et promouvoir l'influence à l'étranger, d'autre part maintenir l'indépendance économique du pays. Ainsi à Corinthe, Kypselos et Periandre fondèrent un grand empire colonial mais cherchèrent en même temps à fortifier la paysannerie. Les domaines confisqués de la noblesse en exil leur donnèrent des moyens d'expérience. Ils résistèrent à l'attraction des villes sur la population de la campagne, interdirent l'acquisition d'esclaves et exigèrent que chaque citoyen travaillât lui-même et ne dépensât pas plus qu'il ne gagnait.

Mais à la longue, des mesures de cette sorte ne pouvaient se maintenir, du moins sur un territoire aussi res-

(2) Glotz. Le travail dans la Grèce ancienne, p. 355.

treint et aussi infertile que celui de Corinthe. Après la chute de la tyrannie, Corinthe devint complètement industrielle et commerçante.

Les Pisistratides à Athènes suivirent la même politique. L'étendue du pays et le développement de la culture de l'olivier par lequel on gagna un produit économique précieux et exporté en grandes quantités, empêchèrent une décadence complète de l'agriculture, mais ici aussi les intérêts commerciaux l'emportèrent. Depuis que Thémistocle eut créé la puissance maritime d'Athènes et que la lutte contre les Perses lui eut donné la domination des côtes et des îles de la mer Egée, la politique d'Athènes fut complètement commandée par les intérêts commerciaux qui cherchaient à enfermer tout le monde grec dans l'économie athénienne, à opprimer les rivales, à soumettre des territoires toujours plus vastes, jusqu'à l'Italie et la Sicile, même jusqu'à Carthage. Pour affermir et étendre la suprématie maritime, les commerçants ne craignent pas une guerre violente qui livre le territoire national sans défense aux incursions de l'ennemi. Tous les efforts de la population de la campagne pour faire valoir ses intérêts diamétralement opposés aux leurs n'aboutirent jamais qu'à des succès éphémères.

SECTION II. — *Le commerce dans les royaumes hellénistiques*

Politiquement éphémère, l'œuvre d'Alexandre fut durable au point de vue économique et spécialement au point de vue commercial. Le commerce grec s'annexe des masses continentales. L'économie méditerranéenne mise en rapport avec les économies africaine et asiatique ne s'en sépara plus, même après l'écroulement de l'empire des Séleucides. La Bactriane, la Sogdiane, la vallée de l'Indus, la Parthie plus tard, détachées politiquement du monde hellénistique, y restèrent économiquement liées. Les Grecs

et les Orientaux hellénisés continuèrent à y exporter leurs produits manufacturés et à en tirer leurs matières premières. Le développement de l'agriculture et de l'industrie amène une extension correspondante du commerce.

Les progrès techniques assurent l'étendue, la rapidité et la sécurité des communications. L'outillage des ports est perfectionné ; on améliora la navigation fluviale : on put remonter le Nil jusqu'aux cataractes. Le phare d'Alexandrie porte à 60 km. en mer. L'audace des constructeurs de navires est sans bornes : Ptolémée IV fit construire un bateau de luxe colossal de 420 pieds de long, 57 pieds de large, 72 pieds de l'endroit le plus élevé du pont arrière à la ligne de flottaison, avec 4.000 rameurs, un équipage de 3.000 matelots, des jardins, des colonnades. Des navires de l'Egypte ptolémaïque sillonnent le Golfe Arabique (la Mer Rouge actuelle) franchissent le détroit de Bab-el-Mandeb et d'un côté suivent les côtes de l'Arabie méridionale, de l'autre doublent le Cap Guardafui et longent la côte africaine jusqu'à Zanzibar. Ainsi se développe pour la première fois un commerce vraiment international et de très grande envergure, dont l'importance est attestée par exemple, par le chiffre des douanes de Rhodes. Vers 170, la douane produisit 166 talents, cinq fois plus que le Pirée au début du iv^e siècle.

I. — *Les voies commerciales*

La Grèce, par sa petitesse et sa situation géographique, l'empire des Achéménides par son isolement et sa léthargie économique n'avaient pas de grand commerce terrestre. Les voies de terre jouent au contraire un rôle important à l'époque hellénistique.

Après la conquête de l'Orient les Grecs réveillent l'activité économique de l'ancien empire perse. Le trafic des routes est considérable. Une route au nord unissait le Cyrus au Phase, la mer Caspienne au Pont-Euxin. Une grande route, épine dorsale du réseau routier d'Asie Mineure et véritable axe du royaume des Seleucides part d'Ephèse

sur la mer Egée, traverse la Phrygie, la Lycaonie, la Cappadoce, descend l'Euphrate vers Babylone et Séleucie du Tigre, passe la Médie, longe au nord le plateau de l'Iran, touche Alexandrie d'Asie (Hérat) et bifurque d'une part vers Bactres, la Sogdiane, l'Asie Centrale, de l'autre vers la Drangiane et l'Indus inférieur. Une voie partant de la Mésopotamie franchit l'Arménie, l'isthme Caucasique, le Caucase lui-même et rejoint le bassin de la Volga. Seleucie et Babylone sont des nœuds routiers où convergent les routes de la Susiane, de l'Arabie et de la Syrie. A Petra arrivaient des caravanes du fond de l'Arabie et de Gerrha, sur le golfe Persique. La navigation fluviale inconnue aux Grecs, fut pratiquée à l'époque hellénistique sur le Phase et le Cyrus, le Tigre et l'Euphrate. Les navires venant des Indes où les radeaux qui transportaient depuis Gerrha des denrées de l'Arabie remontaient l'Euphrate jusqu'à Babylone, le Tigre jusqu'à Opis à 120 km. en amont de Seleucie. Les canaux de la Babylonie destinés surtout à l'irrigation, servaient aussi à la navigation, en particulier celui qui joignait l'Euphrate au Tigre à hauteur de la Seleucie. Une ligne de navigation part des embouchures du Tigre et de l'Euphrate, parcourt le golfe Persique et longe la côte de la Gédrosie jusqu'aux bouches de l'Indus. Sur la Méditerranée, Seleucie de Piérie éclipsa les villes phéniciennes.

La passivité des Egyptiens en faisait de médiocres commerçants et de mauvais navigateurs. Pendant les derniers règnes nationaux déjà, l'hellénisme influe sur le réveil du trafic et de la marine. En même temps le centre du commerce et de la puissance se déplaçait progressivement de Thèbes dans la Haute-Egypte à Memphis, puis à Héliopolis, puis à Saïs, toujours en se rapprochant de la Méditerranée.

Sous les Ptolémées, l'Egypte, avec Alexandrie reliée directement à la mer Rouge grâce aux travaux du Philadelphe, « s'asseyait sur les bords de la grande mer européenne ». La domination ptolémaïque lui permit de participer à la vie spirituelle et matérielle des peuples de la Méditerranée et d'acquérir un développement économique qui n'était ni possible, ni souhaité du temps des Pharaons

ou de sa liaison avec l'Empire perse. L'Egypte est d'ailleurs privilégiée au point de vue commercial comme au point de vue agricole, car elle est à la fois pays de grande production et pays de transit des produits de la riche Arabie méridionale, des Etats du Nil supérieur et des importations de l'Inde.

Dans le monde non-méditerranéen, les Egyptiens commercèrent surtout avec l'Arabie et l'Inde. Les importations de denrées indiennes en Europe se faisaient jusque-là par caravanes à travers la Perse ou à travers l'Arabie. Les Arabes étaient et restèrent maîtres de l'Océan Indien car « la navigation directe du golfe Arabique aux ports de l'Inde fut un progrès qui n'appartient sans doute pas au temps des Ptolémées » (3).

Les navires égyptiens suivaient les côtes du golfe Arabique, relâchaient vers Aden et là arrivaient les navires arabes, indiens et malais chargés des produits destinés à l'Occident. Les Egyptiens firent trafic aussi avec la Troglodytique (ils trouvaient des topazes près du port de Bereniké) et l'Ethiopie où ils prenaient des éléphants. Le commerce éthiopien se faisait surtout par mer mais aussi par le Nil. Les Ptolémées fondirent plusieurs cités sur le littoral de la mer Rouge, Myos Hosmos, Lenkos Limen, Bereniké : cette dernière atteignit 10.000 habitants, ils les relièrent au Nil, à Koptos par des routes à travers le désert avec des relais et des points d'eau ménagés sur le parcours. Ils achevèrent l'œuvre commencée par le pharaon Nechao et reprise par Darius de Perse : la construction du canal reliant au Nil l'extrémité septentrionale du golfe Heroopolitique qui sépare la presqu'île du Sinaï de l'Egypte. Entre Alexandrie et les ports Phéniciens, Rhodes, Délos, Corinthe, Byzance, Tarente, Syracuse, Cartage, l'Italie Centrale et la Gaule du Nord, s'établirent de véritables lignes de navigation.

(3) Lombroso, Recherches sur l'économie politique chez les Lagides.

II. — *Les grandes places de commerce*

La reine de l'Egée, pendant la période hellénistique, fut jusqu'en 166 Rhodes qui reçoit et réexpédie vers la Grèce et l'Occident les produits de l'Egypte. Neutre pendant les guerres des diadoques, elle intervient énergiquement pour la défense de ses intérêts commerciaux. Délos lui succéda dans la suprématie sur l'Egée quand les Romains y eurent établi un port franc. Byzance a une situation privilégiée sur le Bosphore. Sur la côte d'Asie Mineure, Ephèse est « l'entrepôt général des marchandises d'Italie et de Grèce ». Smyrne, Milet et Cnide sont très animées. A l'intérieur de l'Asie Mineure, Pessinonte est un lieu de pèlerinage et un marché florissant. Kibotos, à la limite de la plaine du Méandre et du plateau d'Anatolie, devint la seconde place commerciale de la province romaine d'Asie. A l'embouchure du Don, Tanaïs est le point de rencontre des nomades de Scythie qui viennent y vendre des esclaves et des peaux, et des Grecs qui y apportent des tissus et du vin. Dioscurias distribue au monde grec les produits sarmates.

Séleucie de Piérie est la capitale économique du royaume de Syrie et le principal débouché sur la Méditerranée de la Syrie et des pays du Tigre et de l'Euphrate. Séleucie du Tigre sera la métropole commerciale de tout l'Orient asiatique recevant les marchandises de l'Iran, de l'Inde, de l'Arabie. Alexandrie, le seul port de commerce égyptien sur la Méditerranée, commence à exercer sa souveraineté économique dans le monde méditerranéen : elle a un port maritime et un port fluvial sur le lac Maréotis plus riche que le premier, car les exportations d'Alexandrie sont plus considérables que ses importations ; il arrive plus de marchandises par les canaux qui la relie au Nil et à la mer Rouge qu'il n'en vient par mer. Koptos, là où le Nil est le plus rapproché de la mer Rouge, reçoit les produits exotiques de l'Afrique Orientale, de l'Inde et de l'Arabie. L'oasis d'Ammon, où Alexandre avait reçu le titre de « fils d'Ammon » porté par les Pharaons, est également une place commerciale importante.

III. — *La politique commerciale à l'époque hellénistique.*

Les Etats hellénistiques manifestèrent un esprit de suite et une énergie remarquables dans la poursuite de leurs intérêts matériels, les commerciaux en particulier. Rhodes, par exemple, eut comme autrefois Corinthe, une politique commerciale ferme et bien appuyée, une forte constitution qui assurait le règne d'une oligarchie de commerçants dans des formes démocratiques, des lois excellentes, de bons marins et de bons hommes d'affaires. Lorsque les Byzantins voulurent, en 220, prélever un droit de péage sur tous les navires qui passaient le Bosphore, les Rhodiens les sommèrent d'y renoncer et, sur leur refus, leur déclarèrent la guerre. Aidés par la Bythinie, ils les forcèrent à céder. Ils combattaient impitoyablement les pirates et assurèrent la sécurité de l'Egée jusqu'à leur ruine par les Romains.

Les Lagides continuèrent « la vieille rivalité des Pharaons avec la Mésopotamie, rivalité qui n'était que l'expression de la concurrence commerciale entre le Nil et l'Euphrate » (4).

Ils comprenaient l'importance de la mer Rouge « là où se trouvent les cavités les plus profondes creusées par la mer dans la masse continentale la plus grande du globe » (5). Ils occupèrent des « marches » et des points stratégiques pour garder l'Egypte. Cyrénaïque, Coelé-Syrie, Chypre, Crète, certaines cités d'Asie Mineure, de Thrace, certaines îles de l'Egée. Ils surent exploiter l'importance commerciale de la mer Rouge. Ils surent détourner vers leurs ports les produits de l'Arabie et de l'Inde. Sous les Achéménides et les Seleucides, les denrées indiennes arrivaient à Gerrha sur la côte arabe du golfe Persique. De là les Gerrhéens les transportaient sur des radeaux vers Babylone par la voie de l'Euphrate et les déchargeaient en Babylonie d'où ils étaient distribués ou dirigés sur la Syrie pour être embarqués à destination de l'Occident. Ou bien des caravanes les dirigeaient sur Petra d'où partait une

(4) Barbagallo. Le déclin d'une civilisation, p. 236.

(5) Droysen. Histoire de l'hellénisme, Tome II, p. 773.

route vers l'intérieur des terres, Palmyre, et une route vers la Méditerranée bifurquant en deux branches : l'une sur Gaza et la Palestine, d'autres sur Raphia et l'Égypte.

« Toute la politique des Lagides consista donc à se faire les premiers clients des Arabes en leur offrant une route moins dispendieuse et moins longue que celle de la Syrie et de la Phénicie, et la possibilité de se débarrasser plus rapidement et à meilleure condition de leurs marchandises » (6). Ils s'efforcèrent de garder la Palestine, la Phénicie et les territoires voisins, les habitants de l'Yemen durent ainsi reconnaître la supériorité de la Cour d'Alexandrie. Cela dura jusqu'à Antiochos III. Ils s'efforcèrent de faciliter aux Arabes le transport des marchandises en fondant des établissements sur le littoral égyptien de la mer Rouge, Philadelphie fit explorer les côtes de l'Arabie jusqu'à l'Océan, achever le canal du Nil à la mer, dit « fleuve Ptolémée ». Les Arabes obtinrent le monopole du commerce dans la mer Rouge entre l'Arabie et l'Europe.

De leur côté, les Seleucides ne restèrent pas inactifs. Leur projet de créer, en unissant la mer Caspienne à la mer Noire par un canal, une seconde voie de commerce internationale d'une importance égale à celle de la mer Rouge, n'aboutit pas, mais Antiochos III réussit en guerroyant contre l'Égypte, à détourner vers ses côtes de Syrie l'itinéraire des marchandises de l'Arabie, surtout de l'encens et des épices qui, jusque-là, allaient par Petra à Alexandrie, et à enlever définitivement la Coelé-Syrie aux Lagides. Le même Antiochos poussa une brillante expédition jusqu'en Carmanie et en Arachosie pour attirer le commerce de l'Inde vers le golfe Persique.

A l'époque hellénistique, le grand commerce commence. En plus de l'extension des marchés et des débouchés, le crédit s'organise, la banque joue un grand rôle, des sociétés commerciales se fondent, qui, par le groupement de gros capitaux, permettent de vastes entreprises. Cependant la Grèce est plus déchirée, plus farouchement individualiste que jamais et le pays se vide d'hommes et de ressources.

(6) Lumbroso. Op. cit., p. 139.

CHAPITRE V

LES FINANCES ET LA MONNAIE

SECTION I. — *Les finances des cités grecques*

Les cités grecques, comme tous les Etats de tous les temps, eurent de grands besoins d'argent. Comment les satisfaisaient-elles ? Nous prendrons l'exemple d'Athènes, cité riche et de régime démocratique, donc dépensière.

Le système d'impôts d'une cité comprenait des recettes ordinaires et des recettes extraordinaires.

Les recettes ordinaires comprenaient en premier lieu les revenus des biens domaniaux, par exemple à Athènes les revenus des mines d'argent du Laurium et des mines d'or de Thrace. D'autre part l'Etat imposait de lourdes contributions aux métèques et aux alliés. Enfin, il percevait des impôts indirects :

— des droits d'entrée et de sortie sur les marchandises qui entraient en Attique par mer. L'entrée par voie de terre se faisait probablement en franchise, mais était moins considérable, en l'absence de bonnes routes. Ces droits étaient perçus par des fermiers. Leur taux était en général de 2 %. L'importateur pénétrant dans les emporia, avant d'introduire la marchandise, faisait la déclaration aux « pentekosiologues ». L'exportateur faisait de même avant le chargement. Les revenus ainsi obtenus étaient considérables, le produit des douanes de Rhodes avant 164 était d'un million de drachmes en moyenne. Les droits de douane ne furent ni prohibitifs, ni protecteurs, mais simplement fiscaux.

— un droit sur les ventes qui atteignait, soit les ventes au marché (droit de $1/100^e$) — soit les adjudications publiques (adjudications d'immeubles, mise aux enchères

d'un sacerdoce ferme des impôts), le taux du droit était variable suivant la valeur de 2 à 18 % — soit les ventes d'immeubles, le droit était de 1/100°.

Les Grecs ne connaissaient pas d'impôt direct régulier, par exemple d'impôt foncier, sauf quelques exceptions. A Athènes, on payait l'impôt sur le revenu sous forme de dîme, impôt foncier portant exclusivement sur la terre, car jusqu'aux guerres médiques, la terre était la principale source de revenu. L'impôt foncier ne fut en général pas excessif ; en temps de crise seulement il devenait très lourd, car les Etats grecs constituaient rarement des fonds de réserve et leurs emprunts ne portaient que sur de petites sommes.

L'Etat s'assurait un supplément de recettes ou plus exactement une diminution de dépenses en demandant aux citoyens riches d'assurer certains services qui auraient dû être à sa charge, qui incombait normalement au budget, tels que : équiper une flotte, donner des fêtes, représenter une tragédie, régaler la multitude d'un banquet gratuit : on appelait ces impôts des liturgies. Les uns avaient lieu tous les ans, comme la chorégie, la gymnasiarchie, l'hestiasis, les autres irrégulièrement, la proeisphora, la triérarchie.

La proeisphora consistait à rejeter sur les 300 citoyens les plus riches toute la charge de l'eisphora. Elle fut introduite en 362 pour remédier à l'évasion fiscale. La triérarchie, votée quand on armait une flotte, était l'équipement d'un navire de guerre. L'Etat fournissait la coque et les agrès, dans des conditions telles qu'il fallait souvent les réparer et les remplacer. Il demandait d'avancer — à fonds perdus, naturellement — les frais d'armement du navire, la solde et la nourriture du personnel pendant la campagne. En principe, la solde était à la charge du Trésor public « mais par émulation et pour s'assurer un bon personnel, les triérarques devaient ajouter de leur poche un supplément appréciable » (1). Au bout d'une année, le triérarque passait son navire à un collègue après inspec-

(1) Homo. Problèmes sociaux de jadis et d'à présent, p. 159.

tion sérieuse. Il devait rendre son navire dans l'état où il l'avait reçu. L'usure n'était pas admise. Après l'expédition désastreuse de Sicile, le peu d'enthousiasme des assujettis amena l'institution de la Syntriérarchie. En 357, les 1.200 citoyens les plus riches furent groupés en 20 symmories. A l'intérieur de chacune les stratèges désignaient un ou plusieurs triérarques suivant l'importance de l'armement décrété. Les assujettis formaient des groupements temporaires qu'on appelait syntélie. Mais cette institution présentait l'inconvénient de disperser la responsabilité du commandement. En 340, on réforma encore l'institution : les syntélie furent supprimées et on répartit les charges proportionnellement à la fortune de chacun. Etant donné le coût de cette liturgie — 4 à 6.000 drachmes — elle revenait au même tous les deux ans au minimum.

La chorégie obligeait l'assujetti à faire les frais d'un chœur pour les fêtes publiques. Un chœur lyrique coûtait 5.000 drachmes.

La gymnasiarchie consistait à fournir une escouade de 40 hommes pour la course nocturne aux flambeaux.

Pour l'hestiasis, le riche offrait un banquet aux membres de sa tribu.

En matière de liturgie, *proeisphora* comprise, l'Athénien avait le droit de protester. Il invoquait par exemple la violation d'une exemption légale : certains citoyens, très rares, bénéficiaient d'une immunité fiscale en récompense des services rendus ; de même les orphelins jusqu'à leur majorité et pendant 1 an de leur majorité, les contribuables qui ont fait déjà une liturgie dans le courant de l'année, les archontes ne payaient pas. Certaines conditions d'âge sont également requises : le triérarque devait au début avoir de 23 à 40 ans. Le chorège devait avoir plus de 40 ans. Le citoyen pouvait aussi alléguer qu'un de ses confrères était plus riche. Il l'assignait devant le magistrat compétent et s'il refusait la liturgie, il demandait l'*antidosis* « échange de patrimoines entre deux contribuables qui s'efforçaient de rejeter l'un sur l'autre le fardeau d'une liturgie » (2).

(2) Dareste. Nouvelles études sur l'histoire du droit, p. 95.

Les riches payaient donc. Autant que possible, ils devaient même aller au-devant des désirs de l'Etat pour ne pas avoir l'air de lésiner et c'était un moyen de chantage dans les procès. « Qu'as-tu fait pour le peuple ? As-tu été triérarque ? »

Tout ceci, revenus du domaine, impôts indirects, taxes, liturgies, fait partie des ressources ordinaires. Mais comme tous les états d'hier et d'aujourd'hui, les cités grecques ne purent que dans les périodes heureuses se contenter des recettes ordinaires et dans les temps troublés, eurent besoin d ressources supplémentaires.

Elles les trouvèrent grâce à des souscriptions ouvertes par l'Etat en vue d'une guerre ou d'un travail public ou par l'institution d'un impôt global sur le capital : l'eisphora.

On en trouve la première mention certaine en 428 : une eisphora de 200 talents fut levée par Athènes pour réprimer l'insurrection de Mytilène. L'eisphora est une « contribution exceptionnelle destinée à satisfaire des besoins spéciaux et précis, une guerre à soutenir, un tribut à acquitter, une amende à payer, un emprunt à rembourser » (3). En général on la percevait seulement en temps de guerre : c'était le cas à Sparte, à Potidée, à Mytilène. Athènes l'institua pour continuer la guerre contre Sparte qui amenait un accroissement massif des dépenses, la ruine de l'agriculture et la diminution du commerce et de l'industrie.

Dans un petit nombre de cités, l'impôt sur le capital étant permanent, devint une recette ordinaire. Il en fut ainsi dans nombre de cités démocratiques où l'institution des jetons de présence déséquilibrait le budget. A Athènes, l'eisphora eut toujours un caractère militaire, sauf en 403, au lendemain de la chute des Trente, où une eisphora fut votée pour rembourser une avance faite par les Spartiates au gouvernement oligarchique et hâter ainsi la libération du territoire de l'Attique, et au iv^e siècle pour la construction au Pirée d'un dépôt d'agrès destiné à la flotte

(3) Homo. Problèmes sociaux de jadis et d'à présent, p. 145.

(en fait, ce sont à peine des exceptions, car ces deux cas intéressent la défense nationale).

A Mendé, en Chalcidique, l'eisphora était théoriquement annuelle et le montant en était toujours acquis au trésor, mais il pouvait arriver que celui-ci n'en ait pas immédiatement besoin. Il le laissait alors à titre de dépôt aux mains des contribuables, sauf à lever d'un seul coup tout l'arriéré si la nécessité s'en faisait sentir. L'impôt était payé par tous à Athènes, sauf les indigents, et frappait l'ensemble du capital, sauf à Mendé, où il ne frappait que la propriété foncière. Primitivement, la totalité du capital déclaré, mobilier et immobilier, était passible de l'eisphora. En 378, Athènes relevée après sa défaite, pense pouvoir reconstituer son empire mais, faute de tribut payé cette fois par les alliés, elle dut régulariser l'institution de l'impôt direct sur le capital. A cette occasion, fut effectué pour la première fois un recensement général du capital athénien, en vue de la détermination du capital imposable ou timêma. Le capital réel montait sans doute à environ 20.000 talents ($1/5^e$ du capital de la Grèce entière). Le montant du timêma fut, en 378, de 5.750 talents et, en 354, de 6.000 (différence due à l'augmentation nominale de la richesse publique). Les citoyens athéniens étaient divisés en 4 classes censitaires. Le timêma fut, par rapport au capital réel, de $1/5^e$ pour les 2 classes les plus riches, pentacosiomédimnes et cehvaliers, qui avaient déjà la charge des liturgies, de $2/5^e$ pour la 3^e classe, les zeugites. La 4^e classe, les thêtes, indigents, ne payaient pas. Le cens minimum au-dessous duquel on était exonéré était en 378 de 1.800 drachmes, en 354 de 2.000. A la fin du iv^e siècle, 12.000 citoyens d'Athènes avaient un cens inférieur au minimum imposable et 9.000 payaient, les $3/5$ des Athéniens étaient donc indigents, à la charge de l'Etat.

Tout le monde paie : les enfants mineurs, les associations, les dèmes propriétaires. Les métèques paient globalement $1/6^e$ de l'eisphora pour l'ensemble de la cité. L'impôt est proportionnel et de répartition. Les difficultés du versement amenèrent en 378 la constitution de 20 symmonis à capital identique. Chaque symmonie se charge de la perception de l'impôt et est responsable de son dû.

Le plus riche des membres, l'hégémon, est le chef. Le diagraphes divise la somme fixée pour chacun proportionnellement à la fortune des membres de la symmorie. Mais la perception de l'impôt est trop lente. En 362 on introduit le procédé de la proeisphora étudié plus haut. Les 1.200 citoyens sont toujours groupés en 20 symmories, mais dans chacune les 15 plus riches font l'avance du tout et se rattrapent sur les autres. Mais la fraude fiscale est plus forte que la technique financière.

L'eisphora repose sur la déclaration contrôlée du contribuable. Les stratèges à Athènes sont chargés de réviser les déclarations des particuliers, et des opérations financières en général : présider les tribunaux des héliastes, répartir l'eisphora, former les symmories, désigner les triérarques, recevoir les dénonciations. Les archontes surveillaient les liturgies. La déclaration doit contenir tous les éléments de la fortune et en donner l'estimation approximative.

Par exemple, Démosthène déclare :

2 ateliers avec le matériel ..	3 talents + 50 mines
1 maison évaluée	30 mines
des matières premières . . .	70 + 80 mines
de l'argent placé à 12 % ..	1 talent
opérations maritimes	70 mines
autres opérations	106 mines
argent en lingots :	80 mines
meubles et bijoux	100 mines (4)

Nous étudierons plus loin, les effets désastreux au point de vue social de la politique financière des cités grecques. Elles furent toujours à court d'argent et elles écrasèrent les riches. A Athènes, on leur a enlevé la fortune, ailleurs souvent la vie en même temps. Les fautes financières et les iniquités fiscales tuèrent en eux tout loyalisme. Ils formèrent des factions pour renverser le régime qui les opprimait et appelèrent en fin de compte l'étranger, préférant l'ordre avec la domination étrangère à une liberté anarchique.

(4) Homo. Problèmes sociaux de jadis et d'à présent, p. 202.

SECTION II. — *Les finances des états hellénistiques*

Nous étudierons spécialement les finances de l'Égypte qui nous sont les mieux connues.

L'Égypte, le plus riche des royaumes hellénistiques et le plus convoité par conséquent, voisine du gigantesque empire des Séleucides, dut avoir pour vivre une politique mondiale. L'or égyptien circule en Asie Mineure, en Grèce, en Syrie : politique coûteuse.

Les charges de l'État étaient lourdes : entretien d'une armée de mercenaires (un chef grec fut payé jusqu'à 1.000 drachmes par jour) et d'une flotte de guerre, d'un personnel administratif extrêmement nombreux, du clergé, travaux d'art (réfection des levées, des canaux, des écluses, ports, colonies), entretien et embellissements des temples, construction d'Alexandrie, cet « océan monumental de maisons, de palais, de temples, de portiques, de colonnades », avec le théâtre, l'Hippodrome, le Stade, le colossal Phare de marbre, la Bibliothèque, le Musée, la grande digue de l'Heptastade, les arsenaux. Les palais royaux occupent un tiers ou un quart de l'étendue d'Alexandrie. Les besoins étaient énormes. Or, le Trésor royal contenait sous Ptolémée II Philadelphe, 14.800 talents et « lorsqu'après Actium on transporta à Rome le trésor royal, il circula une telle quantité d'argent que les propriétés augmentèrent de prix jusqu'au double, les intérêts qu'on payait 1 drachme descendirent au tiers de drachme et que dans la suite lorsqu'il restait de l'argent des confiscations, le gouvernement le donnait gratuitement en usage pour un certain temps à ceux qui pouvaient répondre du double de la somme » (5).

La richesse du pays et le chiffre de sa population ne suffirent pas à expliquer une pareille abondance. Le fisc égyptien déploya un véritable génie à la recherche de la matière imposable.

L'État tirait ses revenus de l'exploitation du domaine et des bénéfices réalisés par les monopoles et les impôts.

(5) Lumbroso, *op. cité.*

Les monopoles royaux de production, de fabrication et de vente étaient innombrables. Leur but est uniquement fiscal.

Citons parmi les monopoles de production et de vente, le monopole du sel: l'exploitation était affermée et le sel vendu à des marchands en gros; celui du « nître », sous cette dénomination on entend divers sels de soude et de potasse employés par les teinturiers, les verriers, les apothicaires; celui des mines, des carrières et de l'ivoire avec le système de la ferme contrôlée; celui des parfums: le luxe antique faisait une consommation prodigieuse d'aromates, d'huiles, d'onguents, de baumes, de pommades. Les parfumeurs et les droguistes d'Alexandrie étaient réputés. L'Etat avait le monopole de la vente des parfums et des épices importés du dehors: l'encens d'Arabie et la myrrhe des Troglodytes se répandaient en Egypte et au dehors par son intermédiaire et il réglementait à son profit la production indigène.

Le commerce était approvisionné en miel et en cire par le domaine royal. L'Etat avait le monopole de la pêche, converti en une taxe de 25 % affermée. La culture de la vigne était en principe monopolisée par les Temples: elle est autorisée moyennant une redevance d'1/6^e du produit, versée d'abord aux corporations sacerdotales puis affermée par les agents du Trésor.

Le monopole de fabrication le plus célèbre est le monopole des huiles, institué par une ordonnance de Philadelphie. La production et la vente de l'huile sont complètement soustraites à l'initiative privée. Le monopole ne porte pas sur l'huile d'olive, mais sur les huiles de grande consommation: huile de sésame, de ricin, de safran, de graines de cucurbitacées, de lin. Les agents du Trésor et les fermiers surveillent ensemble toutes les opérations de récolte, fabrication et vente. Les nomarques (ou préfets) ont dans leurs attributions la culture des plantes oléagineuses: ils déterminent la superficie des terres à ensemercer et les quantités à produire pour chaque sorte. La production des graines est répartie et limitée dans chaque nome en tenant compte de la qualité des terrains: on balance l'insuffisance de l'un avec l'excédent des autres, on prévoit l'approvi-

sionnement des capitales, Memphis et Alexandrie. Le nombre d'aroures consacrées à la culture du ricin et du sésame est déterminé nome par nome.

Le Trésor fait l'avance des semences aux cultivateurs. Ceux qui sont chargés de cette culture sont groupés par dix, sous la direction d'un dizainier. On dresse un état de la récolte, vérifié par les agents du Trésor. La récolte est vendue entière aux agents du roi, au prix du roi. Le cultivateur n'a pas le droit de vendre à d'autres qu'au fermier. Celui-ci fait enlever la récolte après en avoir donné reçu au nomarque du village.

Les graines sont alors réparties entre les nomes par les soins de l'Administration. La fabrication de l'huile se fait uniquement dans les ateliers de l'Etat. Des précautions minutieuses sont prises contre tout pressurage clandestin. Les particuliers qui possèdent des meules et des pressoirs doivent, sous peine de fortes amendes, les déclarer à l'Administration qui les fait transporter aux manufactures royales. Les prêtres seuls ont un privilège, d'ailleurs restreint : ils peuvent fabriquer l'huile de sésame, la plus fine, mais seulement pour l'usage du Temple, pendant deux mois, et sous l'œil des contrôleurs. Il leur est interdit de vendre à d'autres qu'au roi ce qu'ils ne consomment pas.

Dans les ateliers royaux, les instruments sont mis sous scellés en temps de chômage. Les ouvriers doivent être des gens du pays ; ils sont payés à la tâche et doivent fournir un travail minimum. L'huile est vendue par les agents de l'Etat aux marchands pour le compte du fermier. Les noms de ces intermédiaires et les quantités vendues sont enregistrés par les économes. Le prix de détail est fixé administrativement. Chaque village a son marchand d'huile. Toute importation des espèces produites par le pays est interdite, sauf l'huile d'olive qui paie un droit de 25 % sur le prix de la meilleure qualité indigène et est réservée en principe à Alexandrie. La contrebande est sérieusement punie.

Le fisc contrôle l'usage de la graine pour éviter des altérations de l'huile par des mélanges. L'assurance existe pour la production de l'huile. Un syndicat de garantie,





moyennant une prime, prend à sa charge les risques de mauvaise récolte.

Un autre monopole de fabrication est celui des étoffes : il existe de vraies fabriques royales dirigées par des fonctionnaires et dont la main-d'œuvre est fournie par des artisans libres, salariés. La fabrication du papier est également monopolisée : elle ne se fait que suivant des formats rigoureusement déterminés.

« Les Lagides ont écrasé sans scrupules le peuple égyptien sous leur fiscalité » (6).

Les impôts directs sont nombreux. Ils reposent sur la déclaration obligatoire du contribuable concernant les personnes et les moyens d'existence. Chaque famille avait un dossier administratif, remanié tous les ans. A tout propos l'Administration exigeait des déclarations concernant les biens meubles ou immeubles. Toutes sont enregistrées et centralisées dans les bureaux du basilicogrammate chargé de tenir au courant le cadastre.

L'impôt foncier se base sur le cadastre. C'est une quote-part du revenu présumé de la terre, proportionnée à la surface. L'unité imposable est l'aroure (27 ares). Le contribuable doit de un demi à 3 artabes (l'artabe vaut à peu près 40 litres) par aroure suivant la qualité du sol. L'assiette est uniforme mais transformée par les majorations ou les dégrèvements décrétés par le fisc. L'impôt est donc en réalité un impôt variable sur le revenu, payé en nature pour les terres arables, en argent pour les palmeraies, les vignobles et les vergers.

Un autre impôt direct est l'impôt *ad valorem* sur les habitations, basé sur le loyer. Ajoutons un impôt sur le matériel d'exploitation agricole, un impôt sur le bétail, un impôt sur les chevaux, une taxe de corps sur les esclaves, enfin un impôt sur les métiers, sorte d'autorisation d'exercer la profession.

Les prêtres paient un droit d'investiture, au moins pour exercer des offices lucratifs, comme celui de pro-

(6) Bouché-Leclercq. Histoire des Lagides.

phète, une taxe sur les victimes, une sur les autels. Les professionnels paient aussi comme membres d'un syndicat. Les Egyptiens non privilégiés payaient en outre la capitation et divers impôts pour l'entretien et l'usage de certains services publics. Ils supportaient également des taxes collectives accidentelles, telles que les frais de déplacement pour les voyages du roi, des fonctionnaires, des militaires en service actif.

L'impôt direct est toujours basé sur la déclaration contrôlée du contribuable et presque toujours affermée (pas de fermier pour le revenu des terres et céréales) le fermier était surveillé par les fonctionnaires.

En Sicile, le système de l'impôt foncier, l'unique impôt direct, tel qu'il est organisé par la loi de Hiéron, s'inspire de la législation égyptienne. Il porte sur les champs cultivés, les vergers, les vignobles, les olivettes. Il est versé en nature. C'est un impôt de quotité du dixième affermé par adjudication aux enchères tous les ans à date déterminée. Tous les ans les magistrats de la cité font le recensement des cultivateurs et de l'étendue cultivée par chacun d'eux, le tout est inscrit sur les registres des cités. Les décimateurs (chargés de percevoir l'impôt) et les contribuables concluent un contrat solennel sur l'aire où le grain est battu ; engagement à ne pas prendre plus pour l'un, à ne pas verser moins pour l'autre. Le magistrat de la cité est l'arbitre des contrats. La loi prévoit des actions judiciaires et établit des sanctions plus douces pour le cultivateur que pour le décimateur (le double et le cinquantuple). Le décimateur reçoit un salaire correspondant au sixième de la dîme qu'il livre au Trésor. Système très voisin de celui du Philadelphie. La seule différence tient aux conditions naturelles des deux pays : l'uniformité des inondations du Nil permet au fisc égyptien d'exiger une somme fixe : tant d'artabes par aroure. La récolte dépend au contraire en Sicile des conditions atmosphériques, l'impôt est une part de la récolte du moment.

Les impôts indirects sont très variés : douanes intérieures et extérieures, octrois, péages ; impôt sur les mutations de propriété de 5 %, frais de justice (papier timbré), etc...

A l'occasion, le Trésor encaissait également des revenus extraordinaires : surcharges de l'impôt fermier, dons volontaires à la couronne de ceux qui bénéficiaient des faveurs royales ; fonctionnaires, prêtres, clérrouques, amendes et confiscations...

On peut donc estimer que le prélèvement de l'Etat sur la richesse privée était excessif chez les Ptolémées. Les privilèges du fisc étaient sans limites. Défense était faite aux avocats de plaider contre lui. Au II^e siècle, la fiscalité est devenue un véritable moyen de chantage aux mains des autorités subalternes. Mais la patience du fellah est à bout et il rosse les inquisiteurs fiscaux. L'oppression financière aboutit à la révolte des contribuables chez le peuple le plus patient de la terre. Les abus de l'Administration découragèrent le paysan. Sous les derniers Ptolémées, l'Egypte perdit ses conquêtes sur le désert et tomba dans l'anarchie.

SECTION III. — *La monnaie*

A l'époque homérique, on échangeait les marchandises les unes contre les autres. On utilisait comme mesure de valeur, les bœufs et les moutons, ou de précieux vases de bronze, ou plus tard des barres de cuivre et de fer, des poids d'or et d'argent. Les Orientaux apprirent aux Grecs à apprécier toutes les marchandises d'après des métaux précieux en rapport de valeur fixe, or, électron, argent, 13,3 — 10 — 1. Au VII^e siècle, en Lydie, les métaux précieux reçurent la forme de la monnaie. L'introduction de l'économie monétaire brisa les vieilles relations patriarcales, abolit le régime féodal, ruina le paysan et le grand propriétaire. Chaque ville eut d'abord sa monnaie, mais le change se fit bientôt facilement entre les principaux types de monnaie et certaines villes fondèrent des unions monétaires.

La domination politique et économique d'Athènes, au V^e siècle, eut pour conséquence la prédominance du tétradrachme attique. Grâce à l'exploitation des mines du Lau-

rium et du mont Pangée, à l'arrivée des métaux, d'Asie Mineure de Colchide et de Scythie, les émissions devinrent plus abondantes. Le crédit commence. Les créances tenaient une grande place dans les fortunes particulières. Le taux de l'intérêt de était très élevé, de 18 à 48 %. La banque naquit à son tour. Elle fit le change des monnaies, l'ouverture de comptes courants, les paiements pour ses clients, le change de place, l'avance de fonds à des particuliers ou à des cités.

Après la conquête d'Alexandre, les trésors des Achéménides gonflèrent la circulation monétaire. Les Seleucides reçurent de l'or du Caucase, de l'Arménie, de l'Oural. Les Ptolémées exploitèrent les riches mines d'or du désert arabe, utilisèrent le cuivre fourni par Chypre comme monnaie de compte et l'argent pour les paiements extérieurs. Alexandre et les Seleucides avaient l'étalon attique, la drachme de 4 gr. 250, Rhodes fit triompher la drachme asiatique, pesant 3 gr. 250 et les Ptolémées adoptèrent l'étalon phénicien, drachme de 3 gr. 500. L'organisation du crédit, le rôle de la banque, la circulation fiduciaire se développèrent rapidement. L'usage du chèque se généralisa. Commerce et crédit progressèrent de pair.

CHAPITRE VI

CONCLUSIONS SUR LE MONDE HELLÉNISTIQUE

Jusqu'à l'expédition d'Alexandre, la Méditerranée orientale resta une impasse, gardée par les Egyptiens, les Phéniciens et les Perses. L'empire achéménide était un obstacle insurmontable aux relations entre la Méditerranée et l'Indus. La conquête macédonienne ouvrit à l'économie grecque, les marchés de l'Asie Centrale, de l'Inde, de l'Arabie, de l'Afrique Orientale, à un moment où l'esprit grec éveillé par la liberté politique et guidé par une expérience séculaire, était le mieux à même de profiter des nouvelles ressources et où les Hellènes lassés de leurs divisions commençaient à désirer un horizon plus vaste et un chef qui les délivrerait de la politique. De nouvelles conceptions de la vie et du monde correspondent aux bouleversements économiques d'alors. L'échelle est différente pour l'ère grecque et pour l'ère hellénistique : tout est plus grand, plus accusé, plus compliqué dans la seconde. L'état continental remplace l'état municipal. Les destins de peuples innombrables aux yeux des Grecs classiques dépendent de quelques hommes qui semblent dépasser la commune mesure humaine et qui sont d'ailleurs divinisés par leurs sujets. L'ère hellénistique est une ère *monarchique*. Le monarque assume les obligations autrefois dévolues aux citoyens et la sphère de la vie publique se sépare absolument de celle de la vie privée. L'Athénien passait ses journées à l'agora, au tribunal, au temple. Le Spartiate n'avait, à proprement parler, pas de vie privée. Maintenant les occupations et les jouissances de la vie privée exercent plus d'attrait. Les ri-

ches désirent la sécurité de la possession et, pour l'avoir, sacrifient volontiers leur participation à la vie de l'Etat. On demande simplement à l'état la protection et l'encouragement des aspirations personnelles. L'état monarchique permet d'associer la concentration des moyens de puissance qui garantit le maintien de l'ordre à l'éloignement des masses de la participation aux obligations qu'entraîne la conduite de l'état. Dans les royaumes hellénistiques, le peuple est « *objet* » de gouvernement non sujet d'un droit public quelconque, ni chargé de n'importe quel devoir politique. L'idée monarchique correspond aux conditions nouvelles dues à la rencontre du monde barbare et du monde politique et culturel grec. Grecs et Barbares étant mêlés, « l'intérêt commun ne peut plus avoir pour organe l'assemblée des citoyens. Il faut que l'idée de l'état s'incarne dans un chef » (1). D'autre part, avec les perfectionnements de la technique, il n'est plus vrai que l'intelligence des affaires publiques soit compatible avec l'exercice d'un métier. Du développement des rapports mondiaux aux iv^e-iii^e siècles ressort donc la nécessité d'une organisation étatique qui s'écarte des formes existantes dans la cité grecque.

Pour le diadoque comme pour Louis XIV, « L'Etat c'est moi ». Jusqu'au iv^e siècle, l'état fut la cité, c'est maintenant un individu. L'absolutisme inévitable se justifie pratiquement par l'efficacité. On pense que le monarque « évergète » « sôter » (sauveur) exerce sa domination dans l'intérêt commun et pour le plus grand bien être de ses sujets, bien-être que la cité à la longue s'est révélée impuissante à donner.

Mais d'autre part, le droit de l'individu fort et puissant, du « surhomme » si l'on veut, est absolument inconditionnel. Le monarque hellénistique en théorie ne tient pas son pouvoir de l'armée macédonienne, ni de ses sujets indigènes. Il a un droit propre à être roi, un droit personnel qui continue dans sa race. L'idée monarchique est complétée par l'idée dynastique. Le roi exprime sa volonté par

(1) Glotz. Le travail dans la Grèce ancienne.

des ordonnances. Ses décrets tiennent lieu de lois. La monarchie hellénistique n'a pas comme la cité de constitution exprimée dans des lois précises. Le culte du chef qui dérive à la fois du culte grec des héros et de la royauté divine orientale, mais en est différent, est un produit particulier de la période hellénistique.

L'élément populaire disparaît donc de la vie publique. Le peuple qui était presque tout dans les républiques grecques, n'est plus rien dans les royaumes hellénistiques. Au lieu du citoyen, on trouve à l'époque hellénistique des fonctionnaires, des affranchis, des parasites, tous des sujets. Le temps des républiques autonomes est passé. L'existence des ligues indépendantes en Grèce, mère-patrie de la liberté politique sera brève, elles devront bientôt se mettre sous le patronage des puissances dominantes. Les nouveaux royaumes, militaires d'origine, le restèrent. C'est l'armée qui assure leur existence, qui sauva l'Égypte de l'invasion, l'empire Séleucide, pour un temps, du démembrement. Pour entretenir les armées professionnelles considérables, l'administration canalisait au profit du fisc la richesse publique.

Sans doute il reste dans les nouveaux royaumes des éléments de la vie grecque : les nouvelles citées fondées par Alexandre et ses successeurs gardent quelques-uns des caractères de la polis. Mais à côté d'elles grouille un prolétariat agricole, surveillé par des colonies militaires. Les nouvelles cités sont d'ailleurs moins des entités autonomes, comme les cités grecques, que des métropoles commerciales, de gigantesques foyers de production, des centres administratifs et parfois culturels. Elles groupaient des populations mêlées. Alexandrie comprend une ville grecque, une ville égyptienne, un quartier juif. Sa population comme celle de Séleucie-du-Tigre, atteint plusieurs centaines de milliers d'âmes. Elle réalise, seule, la fusion des races rêvée par Alexandre.

L'interaction de l'Orient et de la Grèce s'exerça dans les domaines les plus variés. L'apport de l'Orient, ce fut en politique l'absolutisme, ce fut aussi le mysticisme religieux.

La Grèce en civilisant les populations indigènes, les décomposa et les « dénatura » pour ainsi dire. Elles fu-

rent incapables de résister au choc des peuples encore en possession de leur vigueur native. Les Parthes, prélude des invasions touraniennes, eurent raison des Perses hellénisés.

L'apport de la Grèce, ce fut par exemple cette hardiesse commerciale qui conduisit les marchands à explorer l'Inde pour trouver le poivre, toutes les épices, les pierres précieuses, à établir une route de la soie entre le royaume de Bactriane et la Chine, à la fin des invasions mongoles, au II^e siècle : il arrivait 12 caravanes par an sur l'Oxus — et qui poussa un Grec d'Alexandrie, Pythéas jusqu'au cercle polaire pour trouver l'étain et l'ambre.

Le développement économique de l'époque hellénistique produisit deux conséquences en apparence opposées : la rivalité économique, qui entraîna les états à se faire la guerre pour conquérir des marchés et qui obligea à l'intérieur des états les énergies économiques à se grouper pour résister à la concurrence internationale — et la solidarité économique, manifestée par exemple lors de la catastrophe de Rhodes. Un tremblement de terre en 225 détruisit le colosse, les remparts et les arsenaux de Rhodes. Les cités et les rois rivalisèrent de générosité envers les sinistrés. Hiéron de Syracuse envoya 100 talents d'argent et exempta les Rhodiens du droit d'entrée dans ses ports. Ptolémée envoya 300 talents d'argent, 100.000 artabes de blé, 3.000 talents de cuivre pour la restauration du colosse, des charpentiers, des manœuvres. Antigone et sa femme donnèrent 10.000 pieux pour pilotis de 24 pieds de longueur et plus de 3.000 talents de fer, 1.000 de poix, 3.000 de plomb, 100.000 mesures de froment. Le roi de Syrie donna 200.000 boisseaux de blé, 10.000 coudées de bois, 10.000 talents de résine et de chanvre, accorda l'exemption des droits de douane... « Prusias et Nithridate suivirent ces exemples ainsi que tous les souverains qui régnaient alors en Asie... Quant aux cités qui vinrent en aide aux Rhodiens, chacune selon ses moyens, il serait difficile d'en dire le nombre » (2). Est-ce par philanthropie internationale que les rois et les

(2) Polybe. Livre V. XC.

cités firent de pareilles largesses ? Sans doute comprenaient-ils plutôt l'importance commerciale, l'utilité publique de Rhodes et ils craignaient le bouleversement de toutes les relations commerciales.

Nous pouvons maintenant porter un jugement sur l'époque hellénistique. L'individu peut alors se vouer complètement à son activité professionnelle. L'esclavage, cette plaie de la Grèce classique diminue ou disparaît. L'état hellénistique est aussi plus tolérant que les cités grecques pour les philosophes, les moralistes, les adeptes des religions étrangères. Les perfectionnements techniques dans tous les domaines donnant plus d'exactitude aux relations sociales.

La richesse générale croît. Il y a naturellement une ombre au tableau : moins de liberté : nous avons vu les restrictions agricoles, industrielles, commerciales chez les Ptolémées — moins d'humanité. L'administration judiciaire est meilleure à Alexandrie qu'à Athènes, mais Athènes seule a « l'habeas corpus ».

Pratiquement, il n'y eut pas choix entre un régime de type classique et un nouveau régime. Les conditions de vie nouvelle à l'époque hellénistique imposaient une organisation politique et une vie économique nouvelles. En Grèce survécut un régime économique périmé et « la Grèce ne fut jamais plus déchirée que dans les deux siècles qui séparent la conquête macédonienne et la conquête romaine » (3).

(3) Glotz. La Cité Grecque.

DEUXIÈME PARTIE

LES CAUSES ÉCONOMIQUES ET SOCIALES DE LA DÉCADENCE GRECQUE

Je vais étudier maintenant les causes économiques et sociales de la décadence grecque. Il n'entre pas dans mon sujet de juger a priori la démocratie, l'impérialisme ou l'esclavage ; j'examinerai seulement comment un pays relativement riche, relativement peuplé et assez fort à un moment donné pour vaincre un formidable empire, arriva deux siècles après cette victoire au bord de l'abîme. Parmi les causes de décadence, les unes sont inhérentes au régime politique et social de la Grèce ancienne, telles l'impérialisme et la guerre, d'autres sont liées au développement économique et intellectuel et par conséquent aussi fatales que les premières, d'autres enfin sont extérieures à la Grèce, telles que la concurrence des pays neufs. Mais même sans le coup que fut pour la Grèce la création d'un monde nouveau après les conquêtes d'Alexandre, elle se fut écroulée sous l'action des forces qui la détruisaient de l'intérieur. La révolution économique du III^e siècle ne fit que précipiter sa ruine.

CHAPITRE PREMIER

LA STRUCTURE ÉCONOMIQUE DE LA SOCIÉTÉ GRECQUE

I. — *L'esclavage et la concurrence du travail servile*

« Le monde ancien et dès lors aussi la Grèce ont reposé sur la pierre angulaire de l'esclavage » (1). L'esclavage existait avant Homère et personne dans la Grèce classique ne pensait à trouver l'institution inique. « L'homme ne peut se passer d'outils, ne fut-ce que pour se procurer les choses indispensables à la vie. Parmi ces outils, les uns sont animés, les autres inanimés. L'esclavage est une propriété animée et un instrument supérieur à tous les autres » (Aristote-Politique). Sous l'âge d'or comme on ne travaillait pas, il n'y avait pas d'esclaves, pas plus que de propriété, mais pour un Grec « aussitôt qu'il avait fallu cultiver la terre, aussitôt que la loi du travail s'était imposée à l'homme, deux institutions s'étaient également produites, la propriété et l'esclavage » (2).

Aristote déclare : « La première des propriétés et la plus nécessaire, c'est l'homme » (Économiques). Dans ce pays de « minuscules agrégats sociaux » l'esclavage permet la division du travail par la séparation d'une classe guerrière et d'une classe productive. Une institution paraît d'ailleurs d'autant plus oppressive qu'elle est plus discutée. L'esclavage ne choquait personne et sans doute entraînait-il moins de violence qu'on ne le croit généralement. Mais

(1) Barbágallo, op. cit.

(2) Fustel de Coulanges. Nouvelles recherches sur quelques problèmes d'histoire.

la valeur économique d'un pareil régime est fort discutable. Utile au début quand la tribu n'avait pas assez de bras pour à la fois cultiver le sol, se défendre contre les agressions et produire les objets nécessaires à la vie : l'esclavage en se développant produisit des effets néfastes au milieu social où il était placé. Le travail servile est improductif : l'esclavage n'a en général ni habileté, ni bon vouloir. Il paralyse le développement technique de l'agriculture et de l'industrie. Son rendement est faible : pour cultiver une oliveraie de 60 hectares, les Anciens calculent qu'il faut 13 esclaves. Les mauvais traitements ne peuvent, en affaiblissant l'individu que le diminuer encore.

Dans l'intérêt même du propriétaire il faut s'abstenir de sévices envers eux. « Le travail servile est un travail de bouchers ». Les domaines sont confiés à la surveillance de surintendants esclaves qui exploitent le sol jusqu'à l'épuisement pour produire à peu de frais.

La nature grossière du travail servile et l'incapacité organique de ceux qui le fournissent excluent tout outillage agricole ou industriel : on ne peut leur confier des instruments délicats et difficiles à manier. Le haut prix de la main-d'œuvre et la faiblesse de la production rendent inévitable la grande propriété, le plus souvent le latifundium.

Mais la plus grave conséquence de l'esclavage est d' « interdire aux hommes libres la source éternelle, universelle de la vie, parfois de la joie humaine, le travail » (3). L'homme libre qui veut gagner sa vie par son travail se heurte à la concurrence de l'esclave. Son salaire est déterminé par le prix de la main-d'œuvre servile. Il y a égalité de rémunération entre esclaves et ouvriers libres.

Chaque ouvrier libre reçoit donc un salaire équivalent seulement à sa propre nourriture, car l'esclave est logé et habillé par son maître et il n'a pas de famille à sa charge. Aucune entente au sujet du salaire n'est naturellement possible entre ouvriers libres et esclaves. Aucune grève non plus de la part des libres, le marché d'esclaves étant abondamment fourni. Le maître utilise ses esclaves au maxi-

(3) Barbagallo, op. cité.

mum, car ils représentent un capital improductif et dispendieux quand ils ne travaillent pas. La classe servile ne cessa d'augmenter. Les sources de l'esclavage étaient multiples : la naissance — les enfants d'esclaves ou d'un homme libre et d'une esclave sont esclaves — la guerre : « c'est une opinion constante parmi les hommes qu'après la prise d'une ville, les personnes et les biens des vaincus doivent tomber dans la possession du vainqueur » (4) — la piraterie extrêmement développée — un fait d'ordre juridique, tel que l'exposition des enfants, la condamnation à la suite de certains délits — l'engagement en garantie d'une créance. Leur nombre était au moins aussi grand que celui de la population libre. La majorité venait des pays « barbares », de Thrace en particulier. Etat se désintéressait en général complètement de ces questions. Il préférerait distribuer des vivres — de l'argent quand il le pouvait — que du travail. Il y eut sans doute des exceptions : la politique des grands travaux publics d'Athènes sous Périclès. A Corinthe, le tyran Périandre défendit l'entrée de la ville à de nouveaux esclaves, pour empêcher la concurrence du travail servile.

Parfois l'arrivée massive d'esclaves dans une cité ameutait la population libre. Lorsqu'au iv^e siècle, un citoyen de Phocée introduisit pour la première fois dans le pays 1.000 esclaves, ce fut une insurrection générale, ces intrus venaient enlever le travail et le pain à autant d'ouvriers libres. Mais l'industriel, le grand propriétaire, ne tiennent pas à employer des hommes libres. L'accroissement de la circulation monétaire a entraîné une dépréciation de la monnaie et une hausse des prix, donc des salaires, aussi l'économie servile qui donnait un matériel de travail moins cher et une plus libre disposition fut encouragée. L'homme libre, citoyen conscient, veut jouir de ses droits civiques et suspend son travail pour courir à l'agora. Le patron préfère donc l'esclave, le métèque (privé de droits politiques) ou l'affranchi (assimilé à un métèque au point de vue politique, car l'affranchissement est un

(4) Xénophon : *Cyropédie*.

acte privé et le droit de cité ne peut être conféré que par un décret du peuple). Les professions libérales, assez fructueuses, sont à peu près fermées aux citoyens : médecins, commis de banque, constructeur de navires, fonctionnaires subalternes sont esclaves. L'homme libre pouvait donc trouver peu d'emplois. Mais tenait-il lui-même à travailler ?

II. — *Les idées sur le travail*

Les idées des Grecs sur le travail ont différé suivant les cités et suivant les époques. Pendant la période homérique, au temps des tyrans et jusqu'au v^e siècle, les mœurs et les législations étaient en général favorables au travail. Ulysse travaille de ses mains et fabrique lui-même les meubles de sa chambre. Nulle part on ne voit dans l'Iliade que l'exercice d'une profession manuelle crée des distinctions entre les hommes. Au vii^e siècle, à Corinthe et à Athènes, l'oisiveté est un délit puni par la loi.

D'après le droit de Solon, le fils à qui son père n'a pas fait apprendre un métier n'est pas obligé de nourrir son père dans sa vieillesse, et celui qui ne travaille pas est privé des droits politiques. A Athènes, une loi autorise l'action en diffamation contre tout individu qui reprochait à un citoyen sa profession. A Corinthe, nous dit Hérodote, il y a beaucoup d'artisans libres et considérés.

Mais dans les cités de régime oligarchique, surtout dans les pays qui connaissent le servage, le travail manuel est méprisé.

A Thespies, c'est une honte d'apprendre un métier et de s'occuper d'agriculture. A Thèbes, les boutiquiers et détaillants ont accès aux magistratures seulement dix ans après qu'ils se sont retirés des affaires. « A Sparte, dit Plutarque, la loi voulait que les citoyens fussent absolument innocups. Elle leur interdisait tout métier, tout commerce, tout moyen de gagner de l'argent. »

L'aristocratie crétoise chante : « Ma richesse est ma lance, mon glaive et mon beau bouclier, rempart de mon

corps. C'est avec cela que je laboure, que je moissonne, que je fabrique le vin de ma vigne, c'est par là que je suis appelé le maître de mes serfs. »

A Athènes d'ailleurs, les fonctions publiques furent d'abord réservées aux propriétaires fonciers. Les mœurs évoluèrent dans le sens d'une hostilité croissante au travail manuel, même à Athènes, ville industrielle et commerçante, mais peut-être moins que les lois et les discours. Aux v^e et iv^e siècles, les Athéniens et les Grecs en général pensaient que dans l'antiquité à l'âge d'or, l'homme libre ne travaillait pas, mais seulement les esclaves et les étrangers. Cette croyance populaire reposait sur la conception aristocratique que l'homme libre qui a le droit et le devoir de prendre part à la vie politique, doit avoir une existence indépendante. L'agriculture et, à la rigueur, le grand commerce et la banque lui conviennent, mais le travail manuel et la vie professionnelle ordinaire qui ne visent qu'à gagner le plus d'argent possible le déshonorent. Il y a pour les Athéniens des métiers qu'il faut laisser aux étrangers et aux esclaves. Sans doute Périclès disait : « Ces mêmes hommes s'occupent à la fois de leurs intérêts privés et des intérêts publics... Pour avoir appris une profession on ne s'y entend pas moins en politique. » Mais insensiblement on s'écarta même du négoce et de l'agriculture pour se consacrer aux lettres et à la politique et bientôt les mœurs interdirent tout travail à l'homme libre. Les artisans ne tiennent pas plus de place que les esclaves dans les cités idéales des philosophes. Pour Platon et pour Aristote, l'esprit humain pour se déployer a besoin de liberté et cette liberté ce sont les loisirs. Pour Aristote le travail d'ouvrier amène une dégradation de l'être humain, l'homme étant dominé par sa tâche et par le salaire qu'il en attend. Il regrette que les travailleurs tels que les marchands, les agriculteurs puissent être des citoyens libres et dans son état idéal il n'y a place que pour des travailleurs esclaves.

Aristophane livre aux railleries de ses auditeurs Lyciclès le marchand de moutons, Cléon le corroyeur, Euripide le fils de la fruitière, il se moque de « l'homme de métier ».

C'est que rien ne distinguait en apparence le travail du libre et celui de l'esclave — et il y avait une barrière infranchissable entre les deux. L'orgueil du pauvre qui ne voulait pas être confondu avec l'esclave était d'ailleurs aidé par la sobriété des Grecs, favorisée elle-même par le climat. Il fait bon vivre en plein air. L'homme du peuple qui, pour gagner quelques sous de plus, aurait sacrifié quelques instants de sa liberté, aurait passé pour un sot. Le Grec se nourrissait de pain, de fèves, d'olives, de poisson, rarement de viande. Une poignée d'olives pouvait suffire à sa nourriture. Longtemps les mœurs restèrent simples et les goûts modestes : on ne tenait donc pas à amasser beaucoup d'argent, on travaillait juste assez pour subvenir aux besoins d'une vie très simple, dès qu'on avait atteint une certaine fortune, on en jouissait. « Tout Athénien qui arrive à la richesse perd le goût de son métier et glisse vers la fainéantise » (Platon). On louait des esclaves et la bourgeoisie ne travailla plus. L'Athénien était heureux d'appliquer son temps et son intelligence aux affaires publiques. Il pouvait les comprendre car le budget d'Athènes était plus simple que celui d'une petite commune d'aujourd'hui et la politique étrangère n'exigeait d'eux pas plus de connaissances quelle n'en exige des habitués du « café du commerce ».

Vite et bien armés pour la politique, les Grecs y prirent goût et s'y lancèrent à corps perdu. Les jetons de présence à ceux qui passaient leur journée dans les tribunaux, au Sénat ou dans l'Assemblée populaire, les allocations de blé, les repas publics, les soins gratuits, les secours aux invalides permettaient aux Athéniens de vivre sans rien avoir et sans travailler.

L'Etat assurait la subsistance des prolétaires « parce qu'il fallait solder une démocratie maîtresse des pouvoirs politiques et parce que la société sentait la nécessité morale de venir au secours d'hommes libres dont l'existence était compromise par le mécanisme de la production esclavagiste » (5).

(5) Souchon. Théories économiques dans l'Antiquité.

Tout alla bien tant qu'Athènes eut les tributs de ses alliés, les clérouquies, tant que les mines du Laurium fournirent de l'argent en abondance, tant que la flotte marchande fut innombrable et incontestablement la première et tant que les besoins furent restreints. Mais à la fin du iv^e siècle, la guerre avait diminué la richesse publique, réduit la flotte, anéanti les tributs des alliés. Les mines du Laurium s'épuisaient et les besoins avaient grandi. Le système croula.

III. — *L'improductivité de la richesse*

Le régime servile aboutit à la concentration de la richesse immobilière et mobilière existante, donc au paupérisme, à moins que la richesse publique totale n'augmente. Comme l'économie esclavagiste empêchait tout progrès important en agriculture et que la plupart des cités grecques manquaient absolument d'industrie et de commerce, la somme de la richesse publique ne pouvait croître, ce qui eut permis d'en donner quelque part aux pauvres sans dépouiller personne. Un certain nombre de villes étaient industrielles, mais les patrons employaient des esclaves. D'autres plus nombreuses étaient commerçantes, mais là encore tous les bénéfices se concentraient entre quelques mains par suite du prix excessif de l'argent. L'intérêt de l'argent variait en moyenne de 12 à 16 % et dans les prêts maritimes atteignait et dépassait 30 %. Le rapport entre la valeur vénale de la terre et le prix du fermage était de 8 % (d'après Guiraud. *Etudes économiques sur l'Antiquité*). Le paupérisme et la formation de capitaux indépendants du sol encourageaient les emprunts et par là les capitaux se concentraient encore, et ces capitaux ne pouvaient servir qu'à la thésaurisation ou à de nouveaux prêts à taux usuraire. Le prêt était l'emploi de l'argent que préféraient les Athéniens. Certaines fortunes ne se composaient que de créances. Les Grecs manquaient complètement de vues politiques et sociales pour adoucir l'inégalité des fortunes.

Cette inégalité ne stimulait pas l'activité et l'intelligence du citoyen pauvre, parce que l'esclave recueillait ce que le capital donnait au travail « entre le travail du pauvre et la richesse se dressait l'esclavage » (Barbagallo). L'esclave ne faisant pas partie de la société antique, la richesse ne remplissait pas une fonction sociale comme aujourd'hui. La richesse et la pauvreté n'avaient pas besoin l'une de l'autre. « Pour s'enrichir il fallait posséder des esclaves, mais pour en posséder il fallait être riche. » Le riche n'avait pas besoin du travail du pauvre pour s'enrichir, ni le pauvre besoin de l'argent du riche pour vivre. Quand il en eut besoin, il préféra, là où il le put, s'emparer de ses biens par la violence en l'exilant ou en le tuant.

CHAPITRE II

L'IMPÉRIALISME ET LA GUERRE

L'économie servile entraînait d'une part une production faible et coûteuse, d'autre part le chômage, la pauvreté et l'amour de l'oisiveté. L'Etat, pour satisfaire ses citoyens, devait leur assurer le bien-être. Il ne le pouvait qu'en acquérant lui-même des richesses par le moyen artificiel de la domination et de la violence. Comme il y a simultanément concentration de la richesse foncière et diminution des revenus du sol, il faut aux citoyens pour vivre de nouvelles terres. Comme la science de l'exploitation de la nature est encore dans l'enfance, il faut faire sortir l'aisance de l'exploitation de l'homme par l'homme. L'impérialisme à l'extérieur est donc le prolongement naturel de l'esclavage à l'intérieur et son instrument, la guerre, un moyen légitime et rapide d'acquérir la richesse. « Les difficultés et les lenteurs de la production, devaient reporter leurs ambitions vers les acquisitions artificielles de la richesse. C'est ainsi que l'Antiquité tout entière a pu considérer la guerre comme le meilleur des titres de propriété » (1).

Aristote définit la guerre comme l'un des moyens normaux d'acquérir la richesse. L'exemple d'Athènes est frappant. « Le peuple athénien a retiré de la constitution de son empire de grandes facilités d'existence, grâce au produit des impôts, des taxes, des contributions sur les alliés, plus de 20.000 personnes vivaient aux dépens de l'Etat. Il y avait 6.000 jurés, 1.600 archers, 2.000 cavaliers, 5.000 bouleutes, 500 gardes de chantiers... les magistratures de

(1) Souchon. Théories économiques dans l'Antiquité.

la ville occupaient environ 700 personnes, autant les magistratures extérieures... il y avait le prytanée, les orphelins et les gardiens de prison : tous vivaient des deniers publics ». Aristote. République d'Athènes.

La faim de terres poussa les Grecs d'avord à l'exploitation des terrains encore inoccupés, puis à la dispersion sur les côtes de la Méditerranée, puis à la colonisation forcée et à la guerre.

Athènes en particulier devint une puissance conquérante parce que les terrains de culture en Attique n'étaient ni assez étendus, ni assez productifs pour nourrir une population rapidement croissante. Au début des guerres médiques, en 490, l'Attique avait environ 150.000 habitants, elle en eut 250.000 60 ans après en 432 — soit 95 habitants au km² (seule l'Egypte eut dans le monde antique une population plus dense qu'elle). Les colonies athénienues furent donc autant des établissements agricoles que des comptoirs commerciaux ou des points militaires. Au v^e siècle, Miltiade conduisit des émigrants dans la Chersonèse. Cimon chassa les Dolopes de Scyros pour leur substituer des Athéniens. La terre devint et resta l'enjeu habituel des guerres. Dans toutes les cités vaincues, Athènes exigeait des cessions de terres et installait des Clérouquies. L'émigration avait été provoquée au début de l'histoire grecque par l'existence du régime patriarcal : ceux qui ne voulaient pas se plier à la rude discipline de la communauté devaient aller chercher fortune ailleurs. Les éléments rebelles ou hétérogènes s'éliminaient d'eux-mêmes. Ainsi « Tarente doit sa formation à l'existence d'enfants indésirables. Durant la guerre de Messénie l'absence prolongée des chefs de famille, les vrais Spartiates, a permis aux veuves et aux jeunes filles de prendre des maris dans les classes inférieures. Les enfants nés de ces mésalliances se trouvaient exclus de la Cité. Ils avaient songé d'abord à s'y faire donner bon gré, mal gré, une place en soulevant les hilotés, mais sur le conseil de l'oracle de Delphes, ils renoncèrent à troubler leur patrie et s'en furent s'établir dans l'Italie Méridionale » (2).

(2) Jardé. La formation du peuple grec.

Puis furent également facteurs d'émigration, les discordes politiques, la misère, l'intérêt commercial (on plaçait des colons pour servir d'intermédiaires entre les vendeurs indigènes et les importateurs athéniens). Mais au moins depuis l'hégémonie d'Athènes et peut-être déjà depuis les invasions doriennes, des motifs politiques et stratégiques intervinrent : intimider, empêcher les défections, imposer une haute conception de son pouvoir, en même temps que des motifs purement économiques : pourvoir aux besoins d'une population surabondante (l'« étroitesse du sol » fut cause de colonisation) assurer le ravitaillement d'Athènes. L'expropriation du sol des cités vaincues se fit sur une vaste échelle : Potidée fut vaincue en 429. Athènes décréta : « les assiégés et les enfants sortiront de la ville avec un seul vêtement, les femmes avec deux, et ils n'emporteront pour leur voyage qu'une somme d'argent déterminée ». « Dans la suite, la ville fut repeuplée par des colons athéniens » (Thucydide). « Les Athéniens envoyèrent à Potidée une colonie de 1.000 citoyens qui se partagèrent la ville et le territoire » (Diodore, XII-46), on cherchait des terres pour les pauvres. On réserva expressément tous les lots de la clérouquie de Bréa aux citoyens des deux dernières classes.

Au moment de l'expédition de Sicile « un grand nombre de particuliers, soit citoyens, soit étrangers au partage se présentèrent spontanément pour se faire inscrire sur le rôle des soldats, tant les esprits étaient exaltés par l'espérance d'assister au partage de la Sicile ». Au renouvellement de la Confédération athénienne, en 377, les cités alliées cherchèrent à se garantir contre l'expropriation en engageant Athènes à ne pas fonder de clérouques en dehors de l'Attique et les citoyens athéniens à ne pas s'y constituer de propriétés foncières. Mais malgré ces promesses bientôt après, à Samos, 2.000 colons athéniens reçurent les terres des Samiens. Les clérouques athéniens occupaient Scyros, Lemnos, Imbros, l'Eubée, Egine, Potidée, Délos, Lesbos, Mélos, la Chersonèse de Thrace, Naxos, Andros, la Thrace, la Mer Noire, toute la Mer Egée. Athènes ne fut pas seule à coloniser. Denys l'Ancien fit d'importantes fondations sur les côtes de l'Adriatique. Philippe de Macé-

doine fonda Philippe au pied du mont Pangée, ville minière autonome, Philippolis sur l'Hèbre, Cabyle sur la Toundja. Alexandre fonda plus de 70 villes en Asie Mineure, Syrie, Egypte, Mésopotamie, Médie, Arie, Carmanie, le long de l'Indus, au pays des Orites (Karatchi) dans le bassin de l'Oxus... Seleucos créant Antioche y amena 5.000 Athéniens, des Crétois, des Cypriotes, des Argiens qui se mêlèrent aux Syriens.

L'expropriation et la sujétion des vaincus, suites de l'impérialisme, étaient absolument coutumières en Grèce et nullement désapprouvées par les philosophes. Aristote pense que parmi les hommes certains sont faits pour commander, d'autres pour obéir et que, par suite, l'esclavage humain repose sur une base naturelle. En vertu de la nature, les Barbares sont inférieurs aux Grecs et leurs esclaves par vocation, de même que le corps est subordonné à l'âme, la femme à son mari... « Le droit naturel exige que chacun commande à ceux qu'il a pu subjuguier et que le faible tombe sous le pouvoir du plus fort. Qui ne domine pas sera dominé et pour n'être point dominée chaque nation doit par tous les moyens arriver à tenir les autres sous sa propre domination » (3). Périclès, en pleine guerre du Péloponèse, reconforte ses concitoyens en leur disant :

« Sachez que notre pays a acquis une grande gloire
« chez tous les mortels et qu'il a conquis jusqu'à présent
« une puissance dont le souvenir demeurera éternel dans
« l'avenir, parce que *Grecs, nous gardons le pouvoir sur*
« *de très-nombreux Grecs*, que nous avons soutenu de très
« pénibles guerres contre chacun et contre tous et que
« nous habitons une cité puissante et remplie de tous les
« biens. Il n'y a que le lâche qui pourra nous le repro-
« cher, mais l'homme d'action voudra nous égaler ou, s'il
« ne possède pas ces biens à l'égal de nous, *il devra nous*
« *envier. Qu'importe que nous soyons haïs ou mal vus ?*
« Cette destinée s'est présentée en tous temps pour tous
« ceux qui ont eu la volonté de dominer autrui. Quicon-

(3) Barbagallo, op. cité.

« que arrive à de grandes choses est seul dans le vrai. La
« haine ne dure point ; il n'y a que la splendeur d'aujourd'hui
« d'hui et la gloire qui en résulte qui soient immortelles. » (Thucydide.) Isocrate célèbre les bienfaits de la colonisation et la sagesse d'Athènes : « Tandis que les Grecs
« resserrés dans d'étroites limites, cherchaient mutuellement à se dresser des embûches, faute de terres à cultiver, se faisaient la guerre entre eux et périssaient... il
« ne fut pas possible à notre ville de rester indifférente
« à une telle situation. Elle envoya vers les villes de la
« Grèce des généraux qui, prenant avec eux les hommes
« les plus pressés par le besoin, se mirent à leur tête et,
« vainqueurs des Barbares, fondirent un grand nombre de
« villes sur les deux continents... S'adressant aux hommes
« privés de moyens de vivre dans leur patrie ou indociles
« par caractère au joug des lois, les envoyés de nos ancêtres les engagèrent à se réunir entre eux pour entreprendre quelque expédition et à se procurer ainsi une vie
« plus abondante. » (Isocrate. Panégyrique).

L'impérialisme paraît à tel point inéluctable que les victimes n'accusent nullement leurs tyrans.

La cité grecque qui avait besoin de l'esclavage parce qu'elle était une réunion de tribus et que la tribu primitive n'avait pas assez de bras à elle seule pour produire et se défendre, — à cause de cette même petitesse fut entraînée à faire continuellement la guerre. C'est une loi de la nature, dit Platon, qu'entre toutes les cités la guerre soit continue et éternelle. Il n'est pas une lieue carrée de Grèce qui n'ait eu tous les 20 ans une révolution ou une guerre atroce. Elle n'a pas les moyens d'assurer sa prospérité, elle est forcément en déficit de port, ou de vignobles, ou de blé ou de bois... Pour vivre elle doit acquérir, s'attribuer, arracher les biens d'autrui dont elle a besoin. L'agitation intérieure des villes grecques depuis le v^e siècle les pousse également à l'action à l'extérieur. Le désir de revanche des vaincus et l'ambition des vainqueurs répètent les guerres indéfiniment.

La Grèce fit la guerre sans arrêt et avec une terrible violence. Tous les moyens sont bons. Aussitôt la guerre

déclarée, on tient le pire pour permis, la perfidie, le vol, la piraterie ne sont pas déshonorants entre États. Les Grecs se firent des guerres d'extermination. Le particularisme, l'individualisme des cités grecques rendent la soumission d'une ville à l'autre absolument impossible. Qui veut posséder une ville doit en anéantir les citoyens. En Grande Grèce, Sybaris fut rasée par Crotone. Mantinée et Messène le furent par Sparte. On tuait le plus souvent les hommes et aussi les femmes et les enfants, quand on avait assez d'esclaves et qu'on ne pensait pas les vendre avantageusement. Les hommes de Milos et de Scioné furent massacrés par les Athéniens, dont le plus doux traitement consistait à vendre les femmes et les enfants, ou tout au moins à expulser la population vaincue lorsqu'elle voulait installer des colons à sa place. La Grèce fut bientôt pleine d'exilés. Quand Alexandre fit proclamer aux jeux olympiques de 324 le rappel de tous les bannis, 20.000 personnes furent délivrées de l'exil. 1/20^e des hommes adultes de la Grèce entière. Egine conquise par Athènes en 457 tombe définitivement après l'exil de la grande masse de sa bourgeoisie. Les guerres puniques ont ruiné la Sicile grecque. La guerre était un péril perpétuel et terrible. On se défendait par conséquent jusqu'à l'extrême avec toute la force du désespoir. En 200, les habitants d'Abylos, assiégée par les Macédoniens, se suicidèrent en masse pour ne pas tomber en leur pouvoir. Les Grecs mirent sur pied une quantité d'hommes invraisemblable par rapport au chiffre de leur population. Sans les mercenaires, Athènes mobilisait régulièrement au moins un dixième de sa population et parfois plus du quart : en 431 elle arma 30.000 hoplites et autant de gymnites pour la défense de l'Attique. La Béotie avait 200.000 habitants quand elle envoya 18.000 hommes combattre à Délion. En 354, elle en arma 13.000, en 280, contre les Gaulois, 10.000. Malgré l'épuisement de la Grèce au milieu du iv^e siècle, la ligue achéenne mobilisa de 30 à 40.000 hommes.

L'effort financier ne fut pas moins formidable. Les dépenses athéniennes pour la solde seule des soldats de l'armée sur le pied de guerre, supposée de 20.000 fantassins et de 1.000 cavaliers, sont de 13.500 francs-or par

jour, soit 5 millions par an, ce qui correspond à la plus grande partie des ressources normales du budget. Il faut ajouter les dépenses pour les fortifications et surtout pour l'entretien de la flotte : en supposant une flotte de 300 trièmes (inférieure à la flotte réelle d'Athènes au iv^e siècle), la dépense de l'entretien des équipages pendant un mois est de 1 million. Le chiffre des dépenses de guerre normales ne tient évidemment pas compte du désordre de l'administration, du gaspillage des généraux, des spéculations des payeurs aux armées et des fraudes des fournisseurs. Voici maintenant quelques dépenses de guerre : le siège de Potidée en 432-430 coûta 15 millions de francs-or, celui de Syracuse 100 millions, la première phase de la guerre du Péloponèse, qui dura 10 ans, engloutit 100 millions, la guerre entière en coûta 300.

Or, le budget normal d'Athènes dans le temps de son éclatante prospérité était de 6 à 12 millions. Aussi de temps en temps le Trésor était-il à court pour payer les marins ou construire une nouvelle flotte. En outre les revenus d'Athènes sont fortement compromis par la guerre : ce sont en effet les tributs des alliés, les taxes douanières et les frais judiciaires (abus de l'impérialisme athénien : les alliés étaient obligés de se rendre à Athènes pour discuter et résoudre leurs procès). Mais les alliés écrasés sous des contributions de plus en plus fortes, se révoltaient fréquemment. Le tribut fédéral disparaît après la guerre du Péloponèse, reparaît et disparaît à nouveau après l'écroulement de la seconde ligue athénienne.

Les taxes douanières sont d'un revenu considérable : Athènes recevait des produits de tout le monde connu : laines, peaux, papyrus, métaux, vins, étoffes, onguents et distribuait au monde entier vases, cuir, tissus, quincaillerie, bijoux, tableaux, miel et huile. Mais les taxes ne peuvent être levées quand le pays est envahi et Athènes vaincue ne peut plus obliger ses alliés aux frais judiciaires. Donc augmentation énorme des dépenses et chute totale des recettes. La guerre détruit par les deux bouts l'existence économique des républiques grecques. Les efforts militaires trop supérieurs aux possibilités financières, finirent par

mettre en danger l'existence de l'Etat et du peuple athénien.

Dans un pays d'évolution rapide, la guerre dérangea les rouages des constitutions et précipita encore les changements. L'Etat dut suppléer à la pénurie de citoyens résultant des massacres, en étendant le droit de cité. « A Argos, après une guerre malheureuse contre les Spartiates, le nombre des vrais citoyens devint si faible qu'il fallut donner le droit de cité à une foule de périèques » (4). Les cités armèrent les classes inférieures qui prirent donc en fait une importance que les constitutions leur refusaient. Il fallut modifier les constitutions nouvelles, cause de troubles...

Les effets de la guerre sur l'agriculture furent terribles : la liberté des mers est pour Athènes une question de vie ou de mort, puisque par la mer arrive le ravitaillement en céréales. La guerre amène le blocus, la course. La peur du manque de pain contraint les paysans à renoncer à leurs cultures fructueuses de la vigne et de l'olivier pour semer du blé, qui rapporte peu et difficilement. D'autre part les invasions de l'ennemi se traduisent le plus souvent par des déprédations et des pillages. La faible étendue des états grecs lui permet d'arriver d'un seul coup au cœur du pays et de tout détruire. Pendant la guerre du Péloponèse « les Lacédémoniens envahirent l'Attique sous la conduite d'Archidamos, leur roi. Ils dévastèrent la campagne, détruisirent le blé en herbe et rentrèrent dans leurs foyers » (Diodore de Sicile). Au premier bruit de l'approche de ces colonnes infernales, les esclaves s'enfuient, le bétail est lâché à l'aventure : perte sèche même si l'ennemi ne vient pas. Les alertes découragent les cultivateurs qui préfèrent abandonner leurs champs et se réfugier à l'abri d'une enceinte fortifiée. L'activité économique est paralysée. Les étrangers s'en vont. Les « eischorai » successives enlèvent d'un coup jusqu'à 50 % du revenu des fortunes athéniennes. Il faut organiser un service d'assistance publique pour les orphelins, les invalides, les mendiants.

Les conséquences sociales et économiques de la guerre

(4) Fustel de Coulanges. La Cité antique.

des cités sont infinies. La fréquence et la férocité des guerres ne peuvent qu'aboutir à la catastrophe de la société grecque. Chaque cité est à la merci de l'étranger quel qu'il soit, perse ou macédonien, qui par son or, lui permettra de se relever et de vaincre. Vainqueurs et vaincus sont donc également asservis.

A mesure que les maux sont plus grands et plus visibles, les auteurs célèbrent plus ardemment la paix, prêchent plus désespérément la concorde. « La guerre nous a dépouillés de tout : la sécurité de notre pays, la possibilité de nous procurer ce qu'il faut pour vivre, la concorde nationale, le bon renom chez les Grecs ; elle nous a fait pauvre, nous a jetés au milieu de périls innombrables..., elle nous a rendu infâmes auprès des hommes de notre nation » (Isocrate — De la paix). Xénophon, célèbre lyriquement le... futur retour de la paix : « Avec la paix reciendront à Athènes, marchands, navigateurs, industriels, artistes, poètes, philosophes, ouvriers, tous ceux qui vivent des dons de l'esprit et du corps, tous ceux qui travaillent avec la pensée ou avec les bras. Les riches seront exemptés des dépenses militaires, le peuple abondera de tout ce qui est nécessaire à la vie, les fêtes seront solennisées par le plus grand faste, les édifices publics seront restaurés, l'Etat reconquerra l'estime et le respect des Hellènes, toutes les classes sociales tressailleront de joie... »

Aristophane chante la paix, la joie de vivre, le retour du paysan à son champ. « J'ai soupiré après toi et je cours maintenant revoir les vignes et les figuiers que j'ai plantés dans ma jeunesse. Je suis haletant de les saluer de nouveau après une si longue absence ». « O Paix, véritable donatrice du raisin, avec quels mots je voudrais te saluer ? Salut, ô richesse des champs, salut ô amie de l'art ! Quand tu apparais, les cités réconciliées conversent et sourient bien qu'encore brisées de souffrances et de blessures... » (Aristophane, La Paix).

Mais les Grecs ne semblent pas avoir l'énergie nécessaire pour arrêter leur course à l'abîme. Après la fièvre de la guerre, il n'y aura plus que le vide, l'inertie et la trahison. La Grèce ne connaîtra plus qu'une paix sans gloire et sans liberté.

CHAPITRE III

LA CONCURRENCE DES PAYS NEUFS

Tous les fléaux de la Grèce, l'esclavage, les idées sur le travail, l'impérialisme, la guerre s'apaisèrent au milieu du iv^e siècle. La pratique du travail libre se répand, l'épuisement consécutif à quatre-vingts ans de guerre, fait répudier les visées impérialistes.

Mais à ce moment, Alexandre conquiert l'empire Perses, et l'Orient entre dans la vie économique méditerranéenne. En temps que gigantesque tentative de colonisation, l'entreprise d'Alexandre n'est que le couronnement des efforts de dix générations de Grecs. Elle donna la possibilité d'innombrables cléroutiques, de marchés immenses, de débouchés illimités. Mais pour la Grèce propre, elle fut le coup de grâce.

Aux Grecs aventureux, confiants — las de la guerre, s'ouvre un terrain magnifique où déployer leur initiative et leur intelligence. Il s'agit non plus de disputer sa place au soleil et son pain dans un pays étroit et pauvre, mais de commander, de créer, de faire surgir les richesses dans des régions jusque-là inconnues et en puissance extrêmement productives. Une foule d'aventuriers, d'ouvriers, d'entrepreneurs, quittent leur pays et vont faire fortune en Orient.

Pendant deux siècles, les Grecs donneront le meilleur de leur sang et de leur intelligence aux monarques de la Syrie et de l'Égypte.

La propagande dans les pays grecs et macédoniens est bien faite et les Hellènes ne se font pas prier beaucoup. Ils trouvent là-bas du travail et de l'argent. Alexandre voulait achever par des colonies l'occupation militaire des pays

conquis. Les colons viennent en masse de Grèce, de Macédoine, des îles, d'Italie et de Sicile pour peupler les Antioches, les Laodicées, les Séleucies, les Apamées, les Ptolémaïs, les Bérélices, les Thessaloniques, les Démétriades, les Lysimachies qui foisonnent sur les rives de l'Oronte et du Méandre, de l'Indus, de l'Oxus et de l'Iaxarte.

L'origine des courants d'émigration qui entraînent les Grecs dans les nouveaux royaumes varia suivant les vicissitudes de la politique. A la fin du règne du philadelphe, à l'apogée par conséquent de l'Égypte Ptolémaïque, alors que la domination des Lagides s'étend sur les côtes de l'Asie Mineure, on trouve une véritable colonie carienne dans le Fayoum, la province conquise sur le désert.

Sans doute, l'Asie n'était pas ignorée des Grecs avant Alexandre. Darius avait des Grecs près de lui, mais la connaissance plus exacte que les expéditions guerrières et les explorations géographiques en ont donné, permet un aménagement technique plus étudié et plus savant.

Les pays neufs ne présentent pas seulement l'attrait de la nouveauté et de l'étendue, ils sont d'une fertilité étonnante. La Grèce ne peut supporter la concurrence que font à ses terres médiocres, les plaines les plus riches du monde. Que sont les petites plaines grecques, même la Thessalie, même la Sicile et la Grande Grèce en face des mers de blé et d'orge, que sont l'Égypte et la Mésopotamie?

Les cités grecques du Pont-Euxin, jadis riches exportatrices de céréales, sont battues elles aussi par la concurrence de l'Égypte et du nouvel Occident. Elles importent des céréales au II^e siècle : « Nous faisons avec eux le commerce du blé, tantôt ils en exportent chez nous, tantôt ils nous en demandent selon les besoins du moment » (Polybe). Les nouveaux royaumes ajoutent d'ailleurs à leur fertilité l'avantage d'une production de masse et d'une organisation rationnelle. Le rendement économique est plus élevé en Égypte, qu'en Grèce.

L'Orient a cent produits que la Grèce n'a pas et donne au centuple ce qu'elle fournissait déjà à l'étranger, le marbre par exemple.

Faute de matières premières, l'industrie en Grèce reste au-dessous du niveau qu'elle atteint dans les nouveaux royaumes.

mes. Pendant la courte période de croissance des nouvelles cités, la Grèce montre encore une certaine vitalité grâce aux nouvelles clientèles ; les départs d'émigrants atténuent le manque de terres, de travail et le surpeuplement. On demande à Athènes, à Corinthe, des modèles et des techniciens. Mais bientôt les villes neuves sont de taille à rivaliser avec les plus grandes villes de la mère-patrie et peu après elles les dépassent.

Les nouveaux royaumes deviennent des centres actifs de production agricole et industrielle. Athènes est dépos-sédée de sa clientèle par Alexandrie, Rhodes et Pergame — la décrépitude des états grecs qui les empêche d'assurer la subsistance des pauvres, précipite leur expatriement.

La vie économique s'en va aussi d'Athènes vers Ephèse, Smyrne, Pergame, Sinope. Seules, Corinthe et Syracuse tiennent bon.

Corinthe garde son importance de place de transit. Les étoffes de soie de Cos disparaissent devant l'afflux de celles qui viennent d'Extrême-Orient. « L'Argolide et la Laconie ferment l'une après l'autre leurs bruyantes fabriques d'armes, les mines de fer et de cuivre de l'Eubée sont abandonnées, l'art du bronze et de la quincaillerie disparaît d'Egine, les ateliers artistiques de Sicyone sont déserts, Athènes abandonne pour toujours ses riches mines du Laurium et ses séculaires industries céramiques » (1).

Chalcis, Démétrias nouvellement fondée, Thessalonique le nouvel emporium de la Macédoine, Tanagra ont encore dans la vie économique une place estimable et c'est tout. La mère-patrie ne peut résister à la concurrence des nouveaux centres industriels et commerciaux. Il n'y a qu'un semblant de rivalité économique, car la différence est trop grande entre l'ancien et le nouveau monde. Les produits grecs sont désormais inutiles au delà du Pinde et de l'Egée. La prospérité matérielle des pays neufs est sans exemple. Nous avons évoqué celle de l'Egypte, celle de l'empire des Séleucides est à peine moins remarquable. Elle permet aux souverains de bâtir de grandes villes, mo-

(1) Barbagallo, op. cité.

dèles d'urbanisme avec d'exquises banlieues, telle celle de Daphné près d'Antioche aux célèbres bosquets. Athènes qui ne gardait de l'importance que parce qu'elle était la métropole intellectuelle et le lieu de la jouissance la plus raffinée, est même sur ces domaines concurrencée par Antioche et Pergame.

Les joueuses de flageolet, les cabaretières chargées de castagnettes, les chanteuses de carrefours, les diseuses de bonne aventure syriennes sont déjà célèbres. L'art, l'architecture, les applications industrielles, l'orfèvrerie florissent en Asie Mineure autant qu'à Athènes.

La vie intellectuelle grâce à Ménippe, Lucien et Posidonios ne sera pas moins intense. Athènes n'est plus ni géographiquement, ni économiquement, ni politiquement le centre du monde.

La civilisation est retournée à l'Orient. La position de la Grèce est excentrique par rapport à ces foyers de vie économique intense qui sont la Syrie, la Babylonie et l'Égypte. Les produits de la Scythie, de la Chine, de l'Inde, de l'Arabie, de l'Afrique Orientale se rencontrent au bord du Tigre, comme autrefois ceux de la Thrace, de l'Asie Mineure, de la Crète et de la Sicile se rejoignaient au Pirée. La route des navires se détourne de l'Égée : tout au plus les ports extrêmes, Byzance et Rhodes gardent-ils une animation que leur valent une situation exceptionnelle ou une politique exceptionnellement habile. Les routes terrestres ne touchent pas plus qu'autrefois la Grèce. On en ouvre entre l'Italie et l'Europe Centrale, en Syrie, en Égypte, en Thrace. Les marchés et les grandes foires ont disparu en Grèce en même temps que les croyances des Grecs de Périclès. L'Arique, l'Orient, l'Europe Occidentale ont maintenant foires et marchés.

Il est vrai que pour la réputation du nom grec, la ruine de la Grèce classique est rachetée par les conquêtes économiques des colons envoyés au delà de la Sogdiane ou de l'Arachosie. L'opiniâtreté des cités grecques n'a d'égalé que celle des colonies jetées dans un monde étranger et coupées bientôt de leur mère-patrie. 10 années après Alexandre, les colonies grecques de l'Inde tombèrent sous la domination de Tschandragroupta et subsistèrent cepen-

dant. Elles servirent même plus tard de points d'appui à une restauration de royaumes grecs dans ces régions. « L'élément grec resta prépondérant en Bactriane et en Ariane et fit même des conquêtes alentour bien que l'empire des Parthes s'intercalant entre l'Orient et l'Occident rendit à peu près impossible un nouvel afflux de colons d'Occident » (2). L'élément grec se maintint bien avant dans l'ère chrétienne sur la côte d'Abyssinie grâce aux Lagides.

La diffusion de la civilisation grecque, en égalisant les chances de part et d'autre de l'Egée, a détruit la suprématie grecque. Au lieu d'être le foyer de la civilisation, la source de la vie économique, la dispensatrice unique d'œuvres précieuses, la Grèce n'est plus qu'une petite partie d'un monde où la primauté appartient au plus fort et au plus riche. La civilisation a perdu en profondeur ce qu'elle gagnait en étendue et, *dans un monde où il n'y a plus des Grecs ou des Barbares, mais des « hellénisés »*, la Grèce n'a plus que le rôle qui correspond à sa place au soleil. Médiocrement peuplée, politiquement dépassée, économiquement ruinée et socialement déchirée, la Grèce n'est plus, suivant le mot d'un auteur moderne que « beaucoup de rois et de chèvres éparpillés sur du marbre ».

(2) Droysen. Histoire de l'hellénisme.

CHAPITRE IV

LE PAUPÉRISME

Le paupérisme est comme sa contre-partie la concentration de la propriété, une conséquence du régime esclavagiste. Les esclaves enlevèrent le travail aux citoyens pauvres et quand le temps des vaches grasses fut passé, l'état cessa d'assurer leur subsistance. Tandis qu'une plèbe de plus en plus nombreuse sombrait dans la misère, bon nombre de riches étaient dépouillés de leurs biens pour subvenir aux dépenses de guerre des cités et quelques-uns étalaient une fortune insolente.

L'ambition des Athéniens était faible en matière de richesse individuelle. Était très riche pour eux, l'homme qui possédait 100.000 francs de capital. La classe moyenne fut cruellement frappée par la guerre et ses conséquences. L'eisphora en 376 et en 367 fut de 10 % de la fortune recensée. Le revenu annuel des citoyens athéniens fut donc deux fois en 10 ans complètement absorbé. L'impôt dévora la classe moyenne. D'autre part, la confiscation des biens étant devenue une des ressources ordinaires du budget athénien depuis le début du v^e siècle, le nombre des riches se réduisit progressivement.

Tout le long de l'histoire grecque les pauvres demandèrent du travail, autrement dit, dans l'Antiquité, des terres. Le paupérisme agricole fut une plaie constante de la Grèce. Il fut amené dans les cités démocratiques par l'émiettement graduel du sol. Chaque propriétaire n'avait plus qu'une parcelle du sol insuffisante aux besoins de sa famille et comme il lui était difficile de se procurer des ressources supplémentaires par quelque travail industriel, il était fatalement condamné à emprunter. Dans les Etats aristocrati-

ques, les inférieurs se partagent une portion très restreinte du territoire. Ils sont donc à la merci du moindre accident : grêle, mauvaise récolte, incursion ennemie. Ils doivent alors emprunter.

Les prix ne cessant de monter tandis que le goût du bien-être se répandait, la plaie des dettes s'étendit de plus en plus. Les créanciers avaient recours aux créances immobilières et à la contrainte personnelle là où elle était autorisée. A chaque instant par l'expropriation, des hommes, de propriétaires devenaient des prolétaires et leurs biens accroissaient la grande propriété. Même sans la guerre perpétuelle, la Grèce n'aurait pu éviter le paupérisme agricole.

La guerre ruina l'économie entière de la nation et en premier lieu l'agriculture et l'élevage. Les impérialistes athéniens avaient besoin d'hommes et sans doute virent-ils sans déplaisir et peut-être encouragèrent-ils l'exode vers la ville produit par le changement des mœurs, le goût de la politique et de l'aventure. De toute façon, la guerre eut provoqué cette concentration de la population entre les murs des villes. Les incursions de l'ennemi supprimaient toute possibilité de vie à la campagne. La culture de l'olivier, de la vigne et des arbres fruitiers, qui avait enrichi la campagne athénienne, fut définitivement abandonnée. « Avec les rejetons des oliviers coupés, la reproduction la plus hâtive ne pouvait donner de fruits clairsemés avant dix ans, ni de sujets en plein rapport avant un demi-siècle. Beaucoup renoncèrent à la lutte » (1). Les troupeaux de moutons, chèvres, ânes, mulets, bœufs et chevaux, importante ressource des paysans de l'Attique, furent pris et abattus. Les vins étrangers, par suite de la destruction des vignobles athéniens, s'installèrent sur le marché et mirent fin à la supériorité vinicole de l'Attique. Le groupement dans les cités provoquait la vie chère et gênait par l'éloignement des centres naturels de travail. On préfère naturellement aux cultures supérieures, les cultures inférieures, moins longues, moins coûteuses, moins difficiles —

(1) Glotz. Le Travail dans la Grèce ancienne.

moins rémunératrices, sans doute, mais on ne peut compter sur la récolte. On laisse la terre aride produire le peu dont on avait besoin. Bientôt d'ailleurs l'incertitude constante sur le sort de la récolte détermina purement et simplement l'abandon de l'agriculture. « On ne sème que dans l'espoir de la récolte, on ne défriche, on ne plante, on ne construit qu'à condition de n'avoir pas chaque jour à craindre la perte de ses capitaux. L'agriculture la plus prospère ne tarderait pas à dépérir si le sol venait à manquer sous les pas de ceux qui le possèdent... La sécurité de la possession ne suffit pas toujours à imprimer aux travaux agricoles une impulsion particulière, mais il est sans exemple que ceux-ci aient profité si cette sécurité disparaît » (2).

Les ariculteurs cherchent donc à Athènes, à travailler au jour le jour, ou comptent sur l'Etat pour les nourrir. Ils grossissent le nombre des chômeurs et leurs descendants élevés dans les villes ne sont plus capables d'être de bons paysans. La décadence de l'agriculture entraînait fatalement dans l'Antiquité la ruine de l'édifice économique entier. « Lorsque le sol doit rester inculte, on peut dire que s'arrête toute autre activité pratiquée sur terre et sur mer. (Xénophon, *Economiques*). Le nombre de ceux qui ne possédaient rien ne cessa de grandir à Athènes. En 431, 19 à 20.000 citoyens sont indigents sur 42.000 (45 %).

En 355, ils furent la majorité.

En 310, ils sont 12.000 sur 21.000 citoyens (57 %).

Le paupérisme agricole fut pire encore à Sparte qu'à Athènes. Sans parler des Hilotes qui avaient trop peu de terre à cultiver pour n'être pas misérables, le plus grand nombre des Egaux s'appauvrirent jusqu'à perdre à la fois la propriété et la qualité de citoyen. En effet, les victoires firent affluer l'or à Sparte pendant la guerre du Péloponèse et l'amour de l'argent s'y répandit plus qu'ailleurs. La fortune mobilière et les besoins se développèrent. Le Spartiate ne pouvait pas gagner d'argent en dehors du revenu de son cléros. Il emprunta. Il ne put pas rembourser.

(2) Barbagallo, op. cité.

Il céda par testament ou par donation son éléros et perdit son rang.

Aussi Isocrate déclare : « La très grande majorité de nos concitoyens est si écrasée de misère qu'il n'y a non seulement personne pour vivre tranquille et à l'abri des soucis, mais que dans toute la cité s'élèvent des cris de douleur et de souffrance ». (De la paix).

La situation économique s'améliora au milieu du iv^e siècle. L'agriculture est-elle sauvée ? Non car la concurrence des pays neufs lui porte un nouveau coup. Le paupérisme agricole s'amplifie. Le paysan se plaint. « Dans Aristophane, Chremyle et ses amis peinent dur et se nourrissent d'oignons » (Glotz). C'est pire après lui. « Dans la nouvelle comédie le cultivateur parle de son sort avec amertume... Chez Ménandre, il dit : La terre a vraiment le sens de la justice, elle rend juste autant d'orge qu'on lui en a donné » (Glotz). La culture ne paie plus. Les petits propriétaires n'ont souvent plus de quoi ensemençer leurs champs. Ils cherchent du travail ailleurs, émigrent, s'engagent comme mercenaires ou ils contractent des dettes, quelques-uns s'ont préférés renoncer à leur droit de propriété et rester sur leurs terres comme fermiers.

Mais la terre ne paie pas. Un grand nombre de fermiers sont évincés comme insolvables. Ceux qui n'ont pas de bien au soleil vivent au jour le jour, misérablement. Des milliers sont obligés de s'engager chez leurs créanciers avec leurs femmes et leurs enfants. A Athènes ils peuvent vivre avec les jetons de présence et les distributions d'orge devant les Temples. « Le tirage au sort des jurés à la porte des tribunaux règle la question de savoir s'ils auront à dîner » (Glotz. La Cité grecque). La baisse des produits du sol est foudroyante au iii^e siècle. « La plus belle ferme de Délos comprenant plusieurs corps de logis, un grenier à deux étages, une étable à bœufs, une étable à moutons, deux fours, un moulin, 72 figuiers et 560 pieds de vigne, le tout en bon état et clôturé, est louée 3.111 drachmes en 297, ne rapporte plus que 799 drachmes en 179... Dans l'ensemble du domaine sacré, le total des loyers dans le même intervalle tombe de 16.356 drachmes à 6.980 (Glotz. Le Travail dans la Grèce ancienne). Et pourtant le loyer

engloutit le montant de la vente des produits. Alors on renonce à la culture. Ce qui était oliveraies ou prairies retourna à la broussaille.

En 214, Larisse de Thessalie a son territoire en friche. En Eubée, les deux tiers du sol sont incultes. La Grèce n'était pas un de ces pays comme l'Egypte où un minimum de travail humain faisait lever d'abondantes récoltes. Quand la main de l'homme lui manqua, elle devint un désert.



CHAPITRE V

LA DÉPOPULATION

La population de la Grèce a crû constamment jusqu'à Alexandre. Avec la Macédoine et les îles elle comptait sans doute environ 3 millions d'habitants au début de la guerre du Péloponèse et 4 sous Alexandre, 100 ans après. Naturellement elle avait augmenté irrégulièrement et plus ou moins selon les régions. L'Attique qui avait 150.000 habitants pendant les guerres médiques et 230.000 au début de la guerre du Péloponèse, n'en comptait plus que 200.000 à la mort d'Alexandre, et sa population avait baissé à 130.000 au début du iv^e siècle. Mais pour l'ensemble l'accroissement est hors de doute. Démosthène proclame comme un fait indiscutable, que la Grèce est de son temps incomparablement plus peuplée qu'au temps des guerres médiques, ce qui fut confirmé par la facilité avec laquelle des multitudes de mercenaires furent rassemblées en Grèce depuis le début du iv^e siècle, Isocrate exposa à Philippe en 346 la nécessité d'ouvrir un débouché à l'excédent de la population grecque par la conquête et la colonisation de l'Asie. La formidable activité colonisatrice des cinquante années qui suivent la mort d'Alexandre, ne peut s'expliquer que par l'existence de forces inemployées en Grèce et si l'expansion de la race grecque s'est ralentie entre les guerres médiques et l'expédition d'Alexandre, c'est dû à la défaveur des conditions politiques plutôt qu'à un arrêt de l'accroissement de la population. Pendant le iii^e siècle elle décroît légèrement et en 200 commence une diminution sensible de la population de la Grèce entière malgré l'absence de guerres et d'épidémies, qui continue d'ailleurs sous la République romaine.

Mais si le total de la population n'a baissé que peu ou point jusqu'au II^e siècle, il en fut sans doute autrement de la population libre.

Athènes avait 30.000 citoyens sous les guerres médiques, elle en eut 42.000 au temps de sa plus grande prospérité. Elle n'en avait plus que 21.000 au recensement de Démétrius de Phalère en 310. Dans le courant des V^e et IV^e siècles, le nombre des citoyens âgés de plus de 18 ans paraît avoir baissé d'un tiers.

Le nombre de Spartiates en état de porter les armes tomba de 8.000 à 2.000 entre 480 et 371. Sans doute un certain nombre avaient, faute de revenus suffisants, cessé d'appartenir aux Egéux et étaient tombés dans la classe des Inférieurs, mais la guerre était la principale cause de cette diminution. Quarante ans après, il n'en reste que 700.

La dépopulation existe surtout dans les campagnes. Jusqu'à la guerre du Péloponèse, les propriétaires de l'Attique, riches ou pauvres, avaient conservé l'habitude de vivre aux champs. Ensuite les cultivateurs aisés poussés par le besoin de confort ou le goût de la politique, s'en allèrent à Athènes. Les petits paysans furent évincés par les créanciers impitoyables ou écoutaient les offres des marchands de biens dans une année de mévente. Ils allaient faire du commerce en ville ou émigraient ou se faisaient mercenaires. Quand les villes grecques cessaient les distributions d'argent et de vivres, les citoyens pauvres n'avaient plus qu'à chercher fortune ailleurs. Quand elles manquèrent à Athènes, après la réforme d'Antipater en 321, une foule de citoyens émigrèrent en Thrace. Même les villes perdent leur population au II^e siècle. « Thèbes n'est plus qu'un bourg et les autres cités de Béotie ont éprouvé la même déchéance. De Mégalopolis on dit « grande ville, grand désert ».

La dépopulation avait des causes économiques et des causes politiques — sans parler des causes morales, comme la décadence de la famille et l'amour du bien-être, résultant de l'évolution des mœurs. Les causes économiques tiennent à la production : le sol de la Grèce est médiocre comme étendue et comme fertilité : les procédés de culture sont primitifs. On estime généralement que si les ci-

toyens deviennent trop nombreux ils mourront de faim. Le déficit alimentaire est constant en Attique, par exemple — Athènes est toujours à la merci de l'étranger — et elle a une marine puissante qui lui permet de se ravitailler à l'extérieur, mais les Etats qui n'en ont pas doivent vivre sur leur propre fonds : « Quand on a établi une sorte d'équilibre entre la production et la consommation, on ne tient pas à ce qu'il soit rompu par un accroissement de bouches à nourrir (1). Les Grecs craignirent donc toujours le surpeuplement. Les causes politiques de la dépopulation sont liées d'abord au régime municipal : la Cité est une sorte de groupement d'intérêts ou chacun à sa part. Le citoyen est un parasite à la charge de l'Etat. Le fonds commun était limité, le nombre des ayants-droits doit l'être également. La dépopulation tient aussi au régime successoral.

Avec le partage égal les fils étaient généralement plus pauvres que les pères et la décadence économique empêchait la reconstitution des fortunes. « Dans la Grèce au sol peu fertile et naturellement morcelé, la règle du partage successoral ne fut pas plus tôt établie qu'elle inspira aux pères de familles des doutes sur l'avenir de leurs enfants et les inclina au malthusianisme » (2).

A Sparte, chaque citoyen ne devait tirer ses revenus que d'un petit domaine cultivé par les Hilotes qui fournissaient une redevance de 60 hectolitres de grain dont 10 passaient aux repas publics. Le résultat fut qu'au ^{iv} siècle on pratiquait la polyandrie.

Polybe décrit des communautés de frères réunis sur le domaine familial avec une femme unique qui leur donnait à tous des enfants, pour diminuer le nombre des ménages.

La permanence des guerres était une autre raison de la dépopulation. La Grèce fut, depuis Alexandre, le théâtre des guerres des Diadoques, de la rivalité des Antigonides, des Seleucides et des Lagides. Elle fit elle-même la guerre

(1) Guiraud. *Etudes économiques sur l'Antiquité*.

(2) Glotz. *La Cité grecque*.

à la Macédoine, surtout elle se déchira, par des guerres civiles incessantes. L'émigration lui enleva de tout temps ses enfants les plus hardis.

Ce courant naissant de la Grèce vers le Pont-Euxin, les côtes de la Méditerranée, l'intérieur de l'Asie, correspondait à un besoin pressant du pays.

Le faible rendement du travail et du capital ne permettait pas aux cités de produire ce qui était nécessaire à leur existence. L'émigration convenait admirablement aux Grecs : — ils n'étaient dépayés nulle part, réussissaient dans toutes les professions, mercenaires, fonctionnaires, artisans, trafiquants, usuriers, percepteurs, médecins. La formation de l'empire d'Alexandre fut une occasion magnifique : un nouveau monde s'ouvrit brusquement aux Grecs, ils s'y précipitèrent comme conseillers, administrateurs, soldats, littérateurs, négociants, savants.

Mais c'est la dénatalité, plus que l'émigration, qui vida la Grèce.

A une époque où la population était l'élément essentiel de la Grèce, puisque les machines n'existaient pas, que les capitaux étaient rares et la productivité du pays faible, les mœurs et la législation imposèrent aux Grecs le malthusianisme.

Presque tous les Etats grecs ont pratiqué officiellement la restriction des naissances, en encourageant ou en tolérant la réclusion des femmes, en imposant des mariages tardifs, en permettant les relations entre hommes, (la loi ancienne grecque ne les punit que quand il y a scandale public ou vénalité prouvée). Les vieilles législations poussaient souvent les classes supérieures à limiter le nombre des enfants, celles de Lycurge à Sparte et de Philolaos à Thèbes en constituant un nombre fixe de majorats inaliénables et indivisibles : « A Sparte, en faisant du cléros patrimonial, un majorat indivisible et en interdisant au citoyen d'exercer un métier, la loi pousse la famille à restreindre la natalité ».

Au iv^e siècle, c'est un précepte de sagesse courante qu'il ne faut pas avoir d'enfants — l'avortement est permis si le chef de famille l'ordonne. — Tuer ou exposer un enfant n'est pas tenu pour criminel. L'exposition des en-

fants est un fait admis et constant. A Thèbes, le père qui veut se débarrasser de son enfant, l'apporte aux magistrats qui le vendent aux enchères.

Il passe en maxime que : « même un homme riche expose toujours une fille ». Polybe déplore que « des gens qui n'ont pas la pauvreté pour excuse se refusent à nourrir leurs enfants et tuent quelques-uns d'entre eux pour grossir la part de leur frère... nous manquons d'hommes parce que nous manquons d'enfants ».

Pour éviter les dépenses d'éducation et d'entretien des esclaves, on s'efforce de restreindre leur natalité. On sépare les deux sexes surtout la nuit : « Nous ne devons pas permettre que nos esclaves aient des enfants sans notre agrément. » Les esclaves achetés reviennent moins cher.

Les philosophes, partant de l'idée qu'une cité doit garder une juste proportion car « les faits sont là pour prouver qu'il est bien difficile et peut-être impossible d'organiser une cité trop peuplée et aucune de celles dont on vante les lois n'a renfermé une population excessive » sont les premiers à conseiller la restriction des naissances. Pour préserver la cité d'une prolifération néfaste ils préconisent tous les moyens de restreindre la natalité. Aristote, afin de prévenir la formation d'une classe indigente, fait édicter les avortements et les expositions par les autorités publiques. Les philosophes vont jusqu'à invoquer la peste et la guerre comme de bienfaisantes puissances capables de limiter le développement de la population.

Les Grecs entendirent trop bien les conseils de leurs hommes d'Etat et de leurs philosophes. La guerre et l'émigration aidant, le pays se dépeupla de plus en plus vite. Les élites disparaissent. Pour avoir des citoyens on doit multiplier les affranchissements, créer des fournées de citoyens choisis dans les classes inférieures et parmi les étrangers.

CHAPITRE VI

L'ESPRIT PUBLIC

I. — *Décadence de la famille*

Toujours l'intimité du foyer domestique tint dans la vie grecque une place restreinte.

L'Athénien travaillait peu ou point. Mais il préférait discuter affaire ou politique, écouter les orateurs ou les sophistes, siéger au tribunal ou s'exercer au gymnase, plutôt que de rester chez lui. Le Spartiate était par définition un soldat toujours prêt, qui n'avait pas droit à un foyer. La vie familiale était donc fort réduite. La famille resta pourtant une institution solide jusqu'au iv^e siècle, puis, comme les autres, fut ébranlée pour diverses raisons :

La misère des temps d'abord. Les ravages de la guerre, la crise économique et le paupérisme qui en résulta, ne pouvaient qu'exercer une influence fâcheuse sur le développement de l'institution.

Elle fut ébranlée par l'organisation sociale aussi. Nous retrouvons ici l'influence néfaste de l'esclavage. L'enfant était élevé par les esclaves « il ne faisait pas autre chose que de se gorger de leurs méchants instincts... Le jeune homme trouvait en eux les compagnons et les instruments de ses débauches...

L'esclavage corrompt la moralité des rapports sexuels et par suite la vie familiale. Cette horrible démoralisation qui apparaît dans les écrivains de la décadence n'aurait pas été possible sans l'esclavage... L'esclavage arrêta d'un côté l'évolution de la condition de la femme libre à qui l'esclave fut préférée et rendit de l'autre l'homme incapable d'estimer sa propre compagne. » (1)

(1) Barbagallo, op. cité.

L'évolution des mœurs et des idées fut également fatale à la famille. Les courtisanes exercèrent toujours un grand empire sur les Grecs. Leur règne et une crise du mariage se développèrent parallèlement. Périclès n'avait pas réussi à imposer Aspasia à la société grecque de son temps. Maintenant un plaideur dit en plein tribunal : « Nous avons des épouses pour perpétuer notre nom, des concubines pour nous soigner et des courtisanes pour nous divertir » (2).

La peur des responsabilités provoque la baisse du nombre des mariages et la tolérance pour le concubinage. Le Grec aimait par-dessus tout cultiver sa personnalité, il s'éloigne de tout ce qui lui paraît un lien. Il apparaît égoïste et aventurier. « Pour pouvoir librement se mêler aux agitations quotidiennes de l'Agora, défendre son idéal les armes à la main, courir les continents et les mers, il n'a que faire d'une femme et d'enfants » (3).

Mais sans doute la fin du respect du foyer et de l'amour de la famille n'est-elle qu'une conséquence d'un autre fait : la perte du patriotisme.

II. — *Affaiblissement du civisme*

La cité était tout pour le Grec. Elle formait une entité aussi vivante, aussi particulière, aussi passionnée que l'individu lui-même. Le citoyen n'obéissait qu'à ses lois, ne priait que ses dieux, ne servait que dans son armée, ne travaillait que pour elle. De son côté elle le débarrassait des travaux bas et pénibles qu'elle confiait à des esclaves, elle lui assurait un minimum de bien-être, elle lui donnait mille sujets d'orgueil. Les raisons d'aimer Athènes que donne Périclès dans une oraison funèbre valent pour la plupart des villes pendant la courte période de floraison de la cité grecque. « Athènes veut que tous soient égaux devant la loi. Elle donne aux hommes la liberté et ouvre

(2) Cité par Glotz. La cité grecque.

(3) Cohen. Nouvelle histoire grecque.

à tous la voie des honneurs. Elle maintient l'ordre public, assure aux magistrats l'autorité, protège les faibles, donne à tous des spectacles et des fêtes qui sont l'éducation de l'âme ». On aime donc sa ville pour ses lois et ses institutions, pour les droits et la sécurité qu'elle donne à ses membres. Mais à partir de la guerre du Péloponèse, les droits ne sont plus garantis, la sécurité disparaît, les institutions changent.

« L'amour de la patrie c'est aimer ses lois, ses chefs, ses coutumes. Le patriotisme est un mélange de reconnaissance, de respect, de confiance et de fierté » (4).

Mais la guerre civile qui accompagnait généralement à l'intérieur des cités la guerre des cités, portait l'un après l'autre différents partis au pouvoir. Les lois étaient celles du parti vainqueur, toujours nouvelles et toujours prêtes à périr, toujours le fruit de la violence et toujours oppressives pour un parti. Les chefs étaient souvent incapables et changeaient constamment. Avec les guerres continuelles, les proscriptions, les exils, les défaites, les fautes financières, les iniquités fiscales, que pouvait-il rester de reconnaissance, de respect, de confiance et de fierté ? Avec la guerre civile incessante disparaissent le repos, l'aisance, la sécurité, l'espoir — et aussi l'idée de devoirs réciproques entre citoyens et les sentiments d'humanité. Avoir confiance est une faute. Polybe reproche à Archidamos de s'être fié à Cléomène.

Les dangers et les malheurs fortifient l'égoïsme, font haïr la Cité. L'individu recherche des avantages personnels sans s'inquiéter des soucis publics. Les chefs se gardent bien d'appliquer la loi qu'ils imposent à leurs concitoyens. A Sparte « les éphores, qui n'ont personne audessus d'eux et sont exempts de toute surveillance, ne s'astreignent nullement à observer les règles de la Cité et ils mènent un genre de vie très relâché ». (Aristote, Politique).

L'individualisme le plus myope et le plus forcené se déchaîne. Trop d'expériences, de désillusions et de souff-

(4) Fustel de Coulanges. Polybe ou la Grèce conquise par les Romains.

frances enlèvent la foi, les sentiments héroïques et les grandes passions, ne laissant que le scepticisme, le désir de jouissance et l'amour de l'argent.

« Il s'agit de détourner à son profit personnel toutes les choses divines et humaines, spirituelles et temporelles, animées et inanimées » (5). Tout s'achète. La richesse est la mesure des valeurs sociales. L'évolution économique impose à toutes les professions un certain capitalisme. Les inégalités de fortune s'aggravent. Les fortunes se font et se défont avec une égale rapidité. Les nouveaux riches sont arrogants et semblent s'appliquer à se rendre odieux. Les pauvres réclament la dictature et la suppression des créances, tandis que les riches qui supportent presque toutes les charges publiques, réclament de gouverner. Assez logiquement ils veulent contrôler l'usage de leurs biens, mettre de l'ordre dans les finances des démocraties dépensières. Atteints par les *eisphorai*, par les confiscations de biens, par les prescriptions, ils réagissent avec violence. Ils forment à Athènes, vers la fin de la guerre du Péloponèse, une faction résolue à conclure la paix et pour cela à détruire le régime démocratique, afin de sauvegarder leurs intérêts matériels menacés par les fautes du parti au pouvoir. L'oppression fiscale a tué leur loyalisme. Ils réussissent en 411 et la lutte des partis commence à Athènes. L'anarchie morale croît ; les haines s'enveniment. Ils traitèrent avec l'ennemi, Sparte, et en reçurent la mission de gouverner Athènes ; ils y installèrent une garnison spartiate pour les défendre.

La guerre coûte trop cher. Les indigents seuls n'ont pas intérêt au maintien de la paix. On arriva au repliement sur soi-même, à l'abstention systématique, à l'évasion fiscale, au remplacement de l'armée nationale par une armée professionnelle. Démosthène déjà essaya en vain de tirer les Athéniens de leur apathie : « Contre Lacédémone vous étiez empressés à acquitter l'*eisphora* et à vous enrôler, tandis qu'aujourd'hui, quand vos propres intérêts sont en jeu, vous reculez devant tout sacrifice pécuniaire et vous

(5) Cité par Barbagallo, op. cité.

hésitez à vous mettre en campagne. » Leur indifférence ne fit que croître après Alexandre. Ils changeaient de mains si souvent !

L'indifférence politique ne règne pas seulement à Athènes. Corinthe n'est plus autonome depuis Philippe : une garnison occupe les murs, une autre la citadelle. Le stratège achéen Aratos prend ou vend l'Acrocorinthe sans que les citoyens interviennent au marché. D'ailleurs si les arsenaux sont vides, les statues, les vases, les palais resplendissent. Les Corinthiens sont satisfaits d'entendre vanter leur ville comme la plus voluptueuse de la Grèce et leur temple de Vénus, assez riche pour avoir 1.000 courtisanes à son service. Argos avait des tyrans installés par Philippe. Trois fois les Achéens pénétrèrent dans la ville et combattirent contre les mercenaires. Les citoyens spectateurs indifférents d'une lutte où se jouaient leurs destinées, applaudissaient ou sifflaient les combattants du haut de leurs maisons comme s'ils assistaient aux jeux de Némée en qualité d'arbitres et de distributeurs de récompenses.

Le développement du mercenariat est à la fois le trait caractéristique de l'histoire militaire du iv^e siècle et le signe du déclin des sentiments civiques, de l'indifférence politique et des progrès du cosmopolitisme. Isocrate s'indigne qu'on ait remplacé l'armée nationale par une multitude de déracinés, de transfuges et de criminels. Les soldes sont prodiguées à des étrangers par un trésor incapable de soulager la misère du peuple.

L'accroissement rapide du mercenariat au cours du iv^e siècle est lié d'ailleurs à l'accroissement du nombre des exilés. L'isolé vit plus sûrement comme mercenaire que comme étranger sans défense dans une ville où, à la moindre occasion, on le réduira en esclavage. Depuis 350, les mercenaires sont plus nombreux que les citoyens dans les armées des villes grecques. Les quelques bons généraux de la Grèce de la décadence, préfèrent d'ailleurs employer des mercenaires, d'abord parce que les cités leur fournissent des milices indisciplinées et poltronnes, ensuite parce que leur entretien retombe sur le stratège ou sur les riches. Mais les mercenaires sont dangereux pour l'ordre social, comme tous les soldats licenciés et sans emploi, qu'ils en-

trent dans les grandes Compagnies ou s'inscrivent comme chômeurs. Aussi, Isocrate conseillait-il à Philippe de Macédoine de les amener en Asie pour y établir ces misérables poussés à une vie errante par l'extrême pauvreté : « Il appartient à un prince ami de la Grèce d'employer, sans les épargner, de tels auxiliaires contre les Barbares, de se rendre maître d'une contrée étendue, de délivrer des maux qu'ils souffrent ces infortunés mercenaires, de faire cesser en même temps ceux qu'ils font souffrir aux autres ».

Les mercenaires jouèrent un rôle énorme dans les nouveaux royaumes. Les successeurs d'Alexandre n'ont confiance qu'en eux : la Grèce a si facilement vaincu l'Orient qu'ils lui prêtent une force énorme, ils confient leurs armées et leur vie à des mercenaires qui, trouvant chez tous les rois hellénistiques le même langage, les mêmes coutumes, les mêmes façons de faire la guerre et les mêmes avantages, sont toujours prêts à les tromper pour un plus offrant. Darius avait eu 50.000 mercenaires grecs. Au III^e siècle, Xanthippe emmena au secours de Carthage les Lacédémoniens les plus braves. Scopas vint enrôler au nom de Ptolémée 6.000 Etoliens et sans l'opposition du stratège Damocrite, toute la jeunesse l'aurait suivi.

Les Grecs s'expatrient volontiers mais refusent de faire campagne au service de leur cité natale. L'indiscipline des milices nationales est totale, surtout dans la marine, car, grâce à l'institution de la triérarchie, le stratège n'avait aucune action sur les commandants de vaisseaux. Le triérarque responsable pécuniairement de son bâtiment, n'avait qu'un souci : le tirer sain et sauf de l'expédition. Il y eut un exemple de refus d'obéissance d'un Triérarque à un ordre jugé dangereux. Les matelots sont une tourbe ramassée au hasard. Le résultat est probant : « A partir de 370, jamais une flotte athénienne n'arriva à temps sur un des nombreux théâtres où la première puissance maritime de la Méditerranée était engagée ». Et les défaites coûtent aux vaincus au minimum la perte des biens, parfois de la vie, les sanctions sont généralement imméritées — toujours distribuées au hasard et accompagnées de calomnies et d'injures diffamatoires « un des monuments les plus écœurants de la littérature universelle » (Meyer).

La décadence physique aggravait la décadence militaire. L'éducation donnée aux jeunes gens ne procurait plus aux cités les forces militaires dont elles avaient besoin. Déjà au v^e siècle, les Athéniens se comparant aux Spartiates se vantaient de compter moins à l'heure du danger sur un long entraînement à la guerre que sur leur courage naturel : confiance dangereuse. Platon et Aristote insistèrent sur l'importance de la culture physique et demandèrent qu'elle soit conçue en vue d'une forte préparation au service militaire car « l'éducation apporte la victoire ». Le déclin de l'esprit militaire alla de pair avec celui de l'éducation physique. « Depuis longtemps les Ioniens gâtés par la fortune se résignent à la servitude par impatience de la fatigue et du plein soleil : on ne pouvait compter sur leurs troupes » (6). Seuls les pays pauvres ou isolés pratiquaient encore la gymnastique. Les Arcadiens et les Thessaliens gagnaient à Olympie. C'est à Athènes que le mal était le plus grave. La masse de citoyens se moquait de ceux qui se singularisaient en cherchant à se donner une complexion vigoureuse, et se dérobaient au service militaire.

Le Grec n'engage pas sa peau et il injurie les vaincus. Il n'engage pas non plus sa responsabilité. Aussi laisse-t-il volontiers aux riches les charges municipales élevées qui entraînent plus de responsabilités qu'elles ne rapportent d'avantages, mais il se méfie de tous ceux qui représentent une supériorité, soit par l'autorité, osit par la richesse, soit par l'intelligence, de sorte que « la première qualité requise d'un Athénien qui prétend se mêler aux affaires publiques, n'est pas la connaissance technique de sa partie, mais le talent de se défendre contre les accusations que lui intentera un harangueur entreprenant » (7). Ceux qui ont l'autorité sont la proie des sycophantes. La richesse est toujours menacée. Les condamnations aux amendes, aux dommages-intérêts sont entièrement arbitraires. La confiscation est courante. Ce n'est pas un métier d'être riche à Athènes. L'intelligence ne convient pas plus à la masse. La démocratie athénienne a fait mourir Socrate.

(6) Glotz. La cité grecque.

(7) Cavaignac. Histoire de l'Antiquité.

Le désir de s'abstenir de toute action politique ne cessa de croître dans la Grèce de la décadence.

La perte de la fierté du nom accompagne l'indifférence politique : Ceci nous est révélé par un fait qui témoigne également de l'altération du régime politique : le développement de la collation du droit de cité. Pour des motifs surtout économiques — que le moins de monde possible participe à la curée, aux distributions d'argent et de vivres publiques — les cités grecques accordèrent longtemps avec de grandes difficultés le droit de cité. Les nécessités militaires et les troubles politiques obligèrent Athènes à la fin de la guerre Péloponèse à tourner la loi de Périclès qui protégeait le corps des citoyens contre l'intrusion des métèques.

Les violations de la loi se multiplièrent à partir du iv^e siècle. Les fraudes persistent malgré les éclats de l'indignation populaire. Le nombre des décrets honorifiques crût toujours malgré les protestations d'Aristophane, des orateurs, de Démosthène en particulier.

Les nécessités militaires interviennent encore : Après Chéronée, Hypéride promet la qualité d'Athénien aux métèques qui s'armeront pour la défense de la patrie. Bientôt Athènes accorda le titre de citoyen pour des services de tous genres, à des banquiers, des chefs de mercenaires, des hommes politiques. Elle créa des citoyens « *honoris causa* » « véritable décoration à titre étranger » accordée à Denys l'Ancien, au roi de Thrace Cotys... et à ses meurtriers par inadvertance. Athènes se mit aussi à glorifier les tyrans, les imbéciles ou les indignes. Elle éleva 360 statues en pied, à cheval ou sur un char — de Démétrius de Phalère...

La décadence morale est totale. Partout les grandes dignités s'achètent à peu de frais. Partout on trompe, on vole, on ment. « Confiez un talent à ceux qui ont le maniement des deniers publics, prenez 10 cautions, autant de promesses et deux fois plus de témoins... jamais vous ne reverrez votre argent » (Polybe). Le type grec est maintenant le *graeculus* faux, astucieux, humble et lâche. L'insécurité politique et économique avive le désir de jouissance et précipite la ruine en supprimant le souci du len-

demain. Les généraux athéniens gaspillent dans des orgies les fonds destinés à la défense nationale. En Béotie, on ne gouverne plus, mais on banquette, on s'amuse follement, on attend le déluge, la ruine dernière qui doit tout engloutir et on a hâte de « vider tout le calice de la vie qui fuit »,

Les Spartiates eux-mêmes trop durement tenus autrefois prennent maintenant leur revanche. « Dès qu'ils peuvent échapper à la loi et se dérober à la surveillance, ils se livrent à toutes les jouissances et à tous les plaisirs du corps » (8).

La culture hellénique est tombée en même temps que l'honnêteté dans les rapports sociaux et la faculté de diriger l'administration publique. « A mesure qu'elle se vidait d'hommes, de forces, de vertus civiques, la Grèce se vidait de poètes, d'artistes, d'orateurs. » (9)

Le goût des lettres subsiste mais la sympathie de l'auteur et de la masse a disparu. Les écrivains s'adressent à un public restreint et raffiné. Les masses populaires restent grossières et ignorantes.

Des partis s'étaient formés à Athènes à la fin du v^e siècle. Le iv^e siècle vit le déchaînement de ce mal grec. Athènes fut épargnée un moment grâce à des restes de prospérité matérielle. Le contraste entre l'égalité promise par la constitution et l'inégalité des conditions économiques et sociales parut intolérable. La cité n'intéressait plus mais on combattit pour sa faction. On était oligarque ou démocrate et non plus Corinthien ou argien. On préfère à sa ville natale celle où les institutions que l'on aimait étaient en vigueur.

Avec le patriotisme disparurent les vertus privées dont il est la source. « L'habitude de la soumission à la loi donne aux âmes la droiture ; l'orgueil national fortifie et élève les caractères. Quand on redoute de faire le mal dans la cité, on répugne aussi à le faire dans la maison. » (10)

(8) Fustel de Coulanges. Nouvelles Recherches sur quelques problèmes d'histoire.

(9) Barbagallo, op. cité.

(10) Fustel de Coulanges. Polybe ou la Grèce conquise par les Romains.

III. — *L'esprit particulariste*

Le particularisme fut le mal héréditaire de la Grèce : chaque ville si petite fût-elle prétendait régler ses affaires de façon complètement autonome et d'après son propre jugement. Toute restriction à cette souveraineté était ressentie comme une contrainte insupportable.

Qu'il pût y avoir un état libre composé de cités multiples était inconcevable pour un Grec du v^e ou du iv^e siècle. Ville et Etat sont des concepts identiques pour Aristote.

Les Grecs n'ont conçu que l'état urbain, non l'état territorial : c'est explicable géographiquement par la compartimentation naturelle du pays. L'état urbain connaît le Gouvernement direct qui n'est possible qu'avec un nombre limité de citoyens. Des villes comme Athènes et Syracuse paraissent anormales à Aristote. Pour les théoriciens antiques la limitation de la cité est la condition essentielle d'un bon Gouvernement. L'idée de représentation est inconnue : on n'en trouve trace que dans l'élection à deux degrés des magistrats de Mantinée. Les Grecs n'ont rien eu qui ressemblât à un Parlement : la gérousia et la boulé sont seulement des commissions exécutives émanées du peuple.

Les assemblées fédérales ressemblent à des congrès diplomatiques, mais ne peuvent engager leurs gouvernements : la décision de paix ou de guerre et la ratification des traités appartiennent au peuple seul ; le stade du gouvernement direct ne fut jamais dépassé sans doute à cause de la valeur accordée à l'individu. Le Grec n'est pas une partie interchangeable d'un tout, c'est un « individu ». L'unité doit être faite de variétés et non d'uniformité, disait Aristote. L'initiative, l'intelligence, la souplesse, la ruse différenciaient les Grecs les uns des autres. L'individu a donc aux yeux des Grecs une valeur absolue. « Il semble impossible aux Grecs qu'un citoyen se résigne à diriger les affaires par personne interposée. Tous les citoyens sont jugés susceptibles de remplir toutes les fonctions civiles » (11). Pour les Grecs, le premier venu, libre, mâle

(11) Jardé. La formation du peuple grec.

et adulte doit participer aussi pleinement et aussi directement que possible à la vie de l'Etat.

Cet esprit particulariste fut fortifié par la guerre, par la haine de cité à cité. Dominant dès le début de l'histoire grecque, il fut exaspéré par les guerres médiques : Athènes et Sparte se disputèrent farouchement l'honneur d'avoir joué le plus grand rôle dans les opérations militaires. La haine du voisin cimente au moins pour quelque temps l'unité à l'intérieur de la cité. Jusqu'au moment où elle fut déchirée par les factions, la cité pratiquait une certaine solidarité entre ses membres. Elle entretenait les orphelins dont le père était mort pour la patrie, les mutilés de la guerre et du travail. Il y avait au moins la solidarité des profits et de l'égoïsme par les distributions publiques de blé, de vin, de viande, par la diminution aussi grande que possible du nombre des citoyens, pour que chacun ait une plus grosse part. L'état grec de la bonne époque, était cohérent, homogène et absolu. Cet absolutisme entraîna l'incapacité de la cité à se laisser englober dans une unité plus vaste. Cet amour de l'autonomie persista longtemps après que fut devenue évidente l'incapacité de la cité souveraine de remplir le but essentiel de l'Etat : la défense contre les attaques du dehors. Ce fut au iv^e siècle seulement que l'étendue des désastres incita les villes à s'appuyer pour la défense commune.

IV. — *La philosophie. Le cosmopolitisme.* *La religion*

J'étudierai maintenant ce qu'on pourrait appeler « l'esprit hellénistique », c'est-à-dire un ensemble de tendances issues non de la formation des nouveaux royaumes, mais du déroulement des faits et des idées, et violemment contraires au système classique. Les malheurs de la Grèce entraînent les philosophes à rejeter les conceptions antérieures, à opposer la nature à la loi, à s'écarter du temps présent et à rêver d'un monde meilleur qui, disent-ils, existait primitivement. Ils traitent à la fois de morale, de politique et d'économie, ils ne les isolent pas les unes des autres. Les

esprits s'appliquent à de nouveaux objets. « La spéculation religieuse et scientifique accapare les forces spirituelles qui s'étaient dépensées jadis au service de la cité. » (12)

Socrate a dégagé la morale de la religion ; il enseigne que le principe du devoir est dans l'âme de l'homme et qu'il faut mettre la justice au-dessus de la loi. Avant lui Pythagore avait conçu un être suprême, il dédaignait les cultes locaux, rejetait les anciens modes de gouvernement et rêvait d'une Société nouvelle. Anaxagore imagine un Dieu-intelligence qui règne sur tous les êtres. Il ne croit pas aux dieux du prytanée. Comme il ne remplissait pas ses devoirs de citoyen et ne voulait pas être magistrat, les Athéniens le condamnèrent à mort. Aristote enseigne que les institutions doivent être modifiées à mesure que le temps s'écoule et qu'il ne faut pas tenir compte du respect des ancêtres. D'ailleurs, malgré les catastrophes de leur temps, Platon et Aristote ne connaissent pas d'autre idéal politique que la cité.

Après eux, les nouvelles écoles proclament que l'homme trouve une patrie partout où il peut remplir ses obligations morales et que le sage est citoyen du monde. Pour les cyniques, la patrie ne peut être l'étroite enceinte d'une ville : ils ne veulent pas être « citoyens ». Pour eux, la véritable domination comme la véritable communauté est universelle. La domination a pour but la culture commune de la race humaine. Elle ne doit pas faire de différence entre Grecs et Barbares, mais seulement entre les hommes accessibles à une conduite raisonnable et ceux qui s'entêtent dans la déraison et la méchanceté. Les bonnes volontés seront gagnées par l'exemple et par la prédication, les autres seront contraintes par la force ou punis pour leur résistance. Les cyniques ont l'idée du chef. De même qu'au commencement de la personnalité humaine il y a les grands bienfaits de personnes divines qui ont mis fin à la bestialité, à la sauvagerie et à la folie des hommes, de même maintenant c'est le plus haut devoir du chef de répandre la civilisation, d'écarter les dissidences et les discordes des

(12) Rivaud. Les grands courants de la pensée antique.

hommes et d'arriver ainsi à un empire de l'union et de la paix. En général, les philosophes s'éloignent des affaires publiques. L'épicurisme conseille de vivre caché. Le citoyen s'abstiendra de participer à la vie de l'état à moins que l'intérêt de sa propre sauvegarde ne l'y oblige.

Les stoïciens s'en occupent. Zénon a l'idée d'un état où entrerait le genre humain tout entier. Ils émancipent l'individu. Le principal travail du citoyen doit être son amélioration individuelle et quel que soit le gouvernement sa conscience doit rester indépendante. L'homme doit être vertueux et plaire à la divinité. La nature a un ordre immuable et nécessaire. La loi crée un ordre variable et contingent. La loi de la cité est une pure convention et le philosophe peut l'ignorer. L'utile déterminé par la loi est une chaîne pour la nature, mais l'utile selon la nature est libre. Calliclès dans le « Gorgias » en dégage les conséquences « dans la nature, le fort s'élève au-dessus des autres. Ce que la loi considère comme une injustice est un droit absolu pour toute personnalité capable de dépasser le niveau commun. La loi est faite pour les faibles et dans leur intérêt. *La vraie morale est la morale des maîtres.* Justifier la domination des puissants c'était affranchir tous les individus, les détacher de l'état, leur assigner pour seul but dans l'existence la recherche du bonheur » (13). Individualisme et cosmopolitisme, telles furent les premières tendances qui se développèrent pendant l'ère hellénistique. Au iv^e siècle déjà le cosmopolitisme avait crû à Athènes, dû à l'effacement des particularités locales qui faisaient la valeur des villes grecques, lui-même provoqué en premier lieu, par l'afflux d'esclaves barbares qui, souvent affranchis, opérèrent à la longue un sensible renouvellement de la population indigène. La succession des malheurs et des vicissitudes dont les Grecs furent victimes, les poussa au fatalisme.

Un personnage de Ménandre déclare : « Cessez de réfléchir longtemps, car la réflexion humaine n'est rien en

(13) Glotz. La Cité grecque.

dehors de la fortune... La réflexion humaine ? Fumée, nuée, obéissez sans critiquer, la fortune gouverne tout. »

Les philosophes Grecs étudièrent soigneusement le problème de la répartition des richesses. Leur tendance générale est collectiviste. Ceci s'explique facilement, la guerre était dans l'Antiquité grecque, le mode d'acquisition essentiel de la propriété — et c'est un des moyens les moins individuels de conquête des richesses. « Une économie à base militaire » (comme était celle des Grecs) « doit forcément conduire à des appropriations collectives » (14). Le mouvement socialiste était fort chez les Socratiques, Platon, Aristote. Il se développe encore plus après eux, mais il ne se manifeste jamais que par des aspirations d'ordre purement imaginatif, par des utopies imprécises comme celles des communistes du XVIII^e siècle. Le socialisme grec contient trois thèmes principaux :

— la légende de l'âge d'or. Pour Platon, les cyniques, les Stoïciens, Zénon, la préhistoire fut une époque de bonheur total,

— la légende du bon barbare — comme au XVIII^e siècle. Pour Ephore par exemple, les sociétés barbares ont une grande supériorité morale sur les sociétés civilisées,

— l'exaltation des vieilles constitutions spartiates.

Plutarque, Polybe, Isocrate, Ephore s'extasièrent à l'envi sur les lois de Lycurgue. Il y eut en effet un partage du sol par Lycurgue, mais il n'empêcha pas les luttes sociales commencées avant lui et continuées après sa mort, ni la concentration de la propriété. Le but de la réforme était d'ailleurs de fixer les Spartiates vainqueurs à l'emplacement de la fortune, Lacédémone, et non de niveler les fortunes. L'influence des doctrines socialistes des philosophes sur leurs contemporains fut nulle.

La philosophie n'arrêta pas la lutte des riches et des pauvres. Par contre, la situation sociale contemporaine avait fortement influencé les philosophes. Les Grecs ont vécu depuis le V^e siècle au milieu d'expériences socialistes.

(14) Souchon. Théories économiques dans l'Antiquité.

Les confiscations ravaient les fortunes. Les liturgies, les dons volontaires, les impôts permettaient les distributions, les secours à la masse. Il y eut donc là une sorte d'appropriation collectiviste. La cité entretient les pauvres. Sous Aristote 20.000 citoyens sur 30.000 recevaient des traitements sous prétexte de salaire ou d'assistance. A partir du iv^e siècle, les philosophes s'émeuvent de la violence des luttes sociales et, prévoyant une victoire du peuple, cherchent un principe modérateur. Le retour aux institutions aristocratiques est impossible. Les conséquences de la lutte des classes sont dangereuses. Il faut acheter la paix sociale en ajoutant à l'égalité politique, l'égalité économique. Ainsi l'élément crucial qu'est l'opposition entre la forme démocratique du gouvernement et la concentration croissante des fortunes disparaîtra et les velléités perturbatrices des pauvres deviendront inexcusables. La philosophie devient pragmatique. Le désir de pacification domine la sociologie des philosophes socratiques et postérieurs. Avant tout, en finir avec les troubles sociaux.

Si l'influence des philosophes fut nulle au point de vue du socialisme pratique, elle fut grande sur l'évolution des idées. La jeunesse suivit ardemment leur enseignement. Les écoles s'ouvrirent en grand nombre depuis le v^e siècle. Les sophistes par leur casuistique satisfont le goût des Grecs pour la discussion et leur donnent des armes précieuses pour les luttes politiques. « On déserta les gymnases pour les boutiques d'éloquence... En faisant de l'individu le juge souverain de toutes les conventions politiques et sociales, les sophistes ébranlaient l'autorité de la tradition, minaient la base de l'édifice social et compromettaient l'état moral des cités grecques » (15).

Socrate et ses disciples s'élevèrent contre les sophistes. Platon les condamna à mort dans sa cité. Mais l'opinion ne distingue pas sophistes et philosophes. Tous furent jugés coupables de préparer le renversement de la religion, de l'état et des mœurs publiques. Leur enseignement était mal vu du peuple parce que long, coûteux, réservé en fait

(15) Laurent. Essais sur la politique sociale. I. La Grèce Antique.

aux riches. On prit des mesures contre eux. On ferma les écoles, on les chassa de la cité. On condamna à mort Socrate, estimant qu'il bouleversait l'éducation officielle, que la république entendait donner à la jeunesse.

Par contraste avec les troubles de leur époque, les philosophes cherchent une discipline morale, qui donne la quiétude de l'esprit. Epicure veut délivrer l'humanité de la crainte des châtiments d'outre-tombe et de la crainte des dieux. Sa philosophie est une activité qui, par des raisons et des réflexions, procure la vie heureuse. « Pour répondre aux besoins nouveaux de l'individu libéré de la contrainte de la cité, la philosophie s'efforce de relier la vie morale à la vie intellectuelle et de déterminer un idéal de sagesse » (16).

Le citoyen de la petite cité, transplanté dans un grand état centralisé est dépaysé, presque égaré. La conscience individuelle n'a plus l'armature des devoirs envers la cité et envers les dieux nationaux. Elle s'interroge sur l'attitude à prendre. Elle se replie sur elle-même. Elle demande qu'on lui soumette une règle de vie dans la poursuite de laquelle elle retrouverait pour son propre bonheur, la liberté perdue. L'esprit de la connaissance est pragmatique. Le savoir n'est rien s'il ne sert à l'action. « Le progrès toujours croissant des sciences vers la spécialité technique devait favoriser cette sorte de polarisation éthique de la spéculation philosophique » (17).

L'accroissement de la richesse dans les nouveaux royaumes inspire orgueil et confiance. La personnalité humaine se dilate. La femme joue un rôle croissant. Les rois et de simples particuliers, l'aristocratie nouvelle des riches commerçants réclament le même luxe que les dieux. « Autrefois l'homme était subordonné aux dieux, maintenant il est leur égal. L'art dans les cosmopolis hellénistiques n'a plus d'autre objet que la jouissance individuelle » (18). En Grèce on ne travaille plus pour embellir les

(16) Henri Berr. En marge de l'histoire universelle.

(17) Robin. La pensée antique.

(18) Jouguet. L'impérialisme macédonien et l'hellénisation de l'Orient.

cités. Les commandes sont particulières ou faites par des princes Grecs ou Orientaux. La bourgeoisie grecque ne suffisait plus à rémunérer les artistes. Les roitelets de Chypre, les satrapes de Carie, les tyrans de Syracuse sont les Mécènes du temps. — Tendances centrifuges qui permettent aux nouveaux royaumes d'ajouter à leur prospérité matérielle l'éclat intellectuel et artistique.

L'ère hellénistique est plus scientifique que l'ère classique. La curiosité est la marque de l'époque. Le musée d'Alexandrie contenait en plus des 700.000 volumes de la Bibliothèque, un jardin botanique, une ménagerie, un observatoire, des salles de dissection, de réunions et de conférences. Nous avons parlé déjà des progrès techniques, des explorations. L'école d'Aristote, le Lycée, organisa fortement l'érudition scientifique.

Théophraste écrivit une histoire des opinions des physiciens et une histoire des plantes ; Eudème une histoire de la géométrie, de l'arithmétique et de l'astronomie. Mémnon une histoire de la médecine. Dicéarque une vie des Grecs, une histoire de la civilisation hellénistique et un Parcours de la terre, Aristoxène un traité des instruments de musique, des éléments de rythmique, des éléments d'harmonique, Phaniass une histoire de la poésie et des doctrines socratiques. « Une infatigable curiosité pousse les esprits à multiplier les enquêtes et les informations » (19). Un philosophe comme Eratosthène est en même temps historien, poète, grammairien, astronome et géographe. Les mathématiques progressent avec Euclide.

La période alexandrine est une époque de positivisme scientifique, mais aussi de mysticisme religieux. La fragilité de l'individu en face du grand état hellénistique provoque les surhommes, et l'associationnisme pour les faibles. En Grèce, la cité disloquée ne pouvant plus fournir un abri aux humbles, ils en cherchent un dans les confréries religieuses. De tous temps la Grèce avait renfermé un grand nombre de sociétés privées à but plus ou moins religieux. Les riches formaient des hétaires, sortes de clubs

(19) Jouguet, op. cité.

dont les membres se soutenaient dans les élections et les procès et se réunissaient pour discuter dans des banquets. Les petites gens se groupaient dans les « thiasés ». Au début il s'agissait de maintenir les cultes des divinités exclues du Panthéon officiel. Ces Sociétés se multiplièrent à l'époque hellénistique. La religion classique est périmée. Elle était civique, humaine, bornée et formaliste. « Elle a enrayé le courant mystique, libéré l'imagination artistique et l'intelligence, elle n'a guère ému le cœur » (20). Maintenant on ne croit plus aux dieux officiels. Le cynisme, l'épicurisme, le septicisme agirent contre la religion traditionnelle. « En perdant leur âme politique, les cités grecques ont perdu leur âme religieuse » (21).

On veut maintenant des dieux agissants, bienfaisants, sauveurs, qui soient humains de cœur et non plus seulement de forme, qui s'intéressent aux humbles. On les matérialise d'abord par le culte des souverains. Déjà Lysandre avait eu des honneurs divins. L'hommage éclatant rendu à un vainqueur était associé aux honneurs divins. Mais on n'en faisait pas encore un dieu. Depuis Platon, les philosophes et les sophistes répandirent la doctrine du souverain surhomme. Aristote appelait de ses vœux celui qui « comme un dieu parmi les hommes » règnerait et donnerait la loi. Philippe en 336 se donna pour le 13^e olympien et fit ajouter dans une procession sa statue à celles des 12 dieux classiques. Alexandre est supposé descendre d'Héraklès par son père et d'Achille par sa mère, double filiation qui remonte à Zeus. En plus il se fit reconnaître par Ammon le dieu lybien, pour son fils et obligea les Grecs à lui rendre les honneurs divins. A l'époque hellénistique « dans le désarroi des croyances, on dérivait vers les puissants du jour un culte que les dieux ne paraissaient plus mériter » (21). En 307, Athènes décerna des honneurs divins à Démétrius Poliorcète et à son père Antigone qui l'avaient délivré du joug de Cassandre. Leurs images figurèrent parmi celles des dieux sur le peplos des Pa-

(20) Henri Berr. En marge de l'histoire universelle.

(21) Boulanger. Le génie grec dans la religion.

nathénées. Un autel consacré à Démétrius fut élevé à l'endroit où il était descendu de son char. L'hymne chanté en cette occasion proclame : « Comme les plus grands et les « plus aimés des dieux, ils ont apparu à la ville. Car Cairos « y a conduit ensemble Déméter et Démétrius. O fils du « puissant dieu Poseidon et d'Aphrodite, salut à toi ! *Les « autres dieux habitent loin de nous ou bien ils ne s'oc- « cupent nullement de nous. Mais toi nous te voyons pré- « sent, non pas comme une idole de bois ou de pierre, « mais en réalité. Nous t'adressons ces vœux d'abord, ô très « aimé, procure-nous la paix* puisque tu en es le seigneur. » — « Remarquons l'invocation à la paix, la plus fervente prière que puisse formuler une époque troublée et que reprendra la liturgie chrétienne : « da nobis pacem » (22).

C'est d'ailleurs l'époque où se révèlent de puissantes personnalités qui semblent condenser l'esprit divin répandu dans tous les êtres, et qui sont au-dessus des lois humaines puisqu'ils sont la loi vivante et semblent dominer le destin. La puissance absolue haïe par les Grecs classiques et qui appelait la vengeance des dieux est maintenant une émanation de la puissance céleste. Le culte des souverains est donc bien un fait religieux spontané à l'origine. Il est resté pour les Grecs qui adorèrent le Poliorcète, un témoignage de reconnaissance envers les rois qui ont su exercer leur philanthropie plus efficacement que les dieux, mais dans les nouvelles monarchies, ce culte est surtout un instrument de domination. Les souverains exploitèrent dans un but politique la crédulité de leurs sujets.

La religion n'est plus affaire de cité, mais affaire d'individus et de petits groupes. « Les esprits incapables d'abstraction et tourmentés par le désir d'une union personnelle avec la divinité, désespérant d'obtenir de la religion un secours efficace se tournent vers les associations privées » (22). Les plus florissantes fures des sectes à mystères. Les mystères d'Eleusis qui dépendaient d'Athènes, furent entraînés dans le discrédit où tombent maintenant les cultes officiels, mais les thiasés qui célébraient les mystères de

(22) Boulanger, op. cité.

Dionysios furent plus actives que jamais, ce sont les plus importantes des associations éligieuses. Dionysios n'était pas un dieu civique — il se manifestait périodiquement à ses fidèles, sa bienveillance était éternelle, il était l'objet d'un culte dynastique en Macédoine et jouissait de la faveur des souverains. Les cultes à mystères donnèrent au sentiment religieux une conception de l'au-delà qui prévoyait un sort différent pour les initiés et pour les profanes. Le goût du merveilleux, la foi dans le miracle se répandent. La superstition, que révèle « Alexandre ou le marchand de prodiges » de Lucien règle les actes les plus insignifiants de la vie. On croit à la magie qui permet d'éluider le destin, qui donne des recettes pour asservir le monde vivant et le monde inanimé, pour conquérir la femme aimée ou pour obtenir la victoire d'un cheval de course. Plus la décadence intellectuelle et morale s'accroît, plus les voyants ont de clientèle.

L'ère hellénistique est une époque de syncrétisme religieux. L'influence orientale inonde la Grèce : cultes égyptiens de Sarapis et d'Isis, cultes syriens et babyloniens d'Adonis et d'Astarté, cultes d'Asie Mineure d'Attilis et de Sabazius, cultes iraniens, monothéisme, hébraïque. Les Grecs s'enflamment aux fêtes pathétiques des orientaux, aux mystères d'Isis ou d'Adonis, en désertant la pompe glaciale des cultes publics. Libre de satisfaire à sa guise ses besoins religieux, la conscience individuelle a rejeté tout le système classique. A l'époque hellénistique, « la notion de mérite moral, de pureté spirituelle se substitue à celle de pureté rituelle » (23).

(23) Henri Berr. En marge de l'histoire universelle.

CHAPITRE VII

LA LUTTE DES CLASSES

La lutte des classes commença soit à l'avènement de la démocratie, soit un temps plus ou moins long auparavant.

Nous mettrons à part la lutte perpétuelle menée dans certains états oligarchiques par une aristocratie peu nombreuse, contre une classe opprimée pour prévenir un retour offensif de celle-ci, entraînant par exemple à Sparte les massacres systématiques d'Hilotes. C'est plutôt la continuation d'une guerre de races entre les envahisseurs Doriens et les premiers habitants.

Le régime patriarcal ne connaît pas de classes. La misère était presque inconnue quand chaque homme faisait partie d'une « gens » et avait son maître.

Mais à mesure qu'on s'éloigna de l'ancien régime, une classe pauvre se forma. L'activité et la chance différencièrent les fortunes. La démocratie donna à tous l'égalité des droits. Le pauvre eut préféré celle des fortunes. Il travailla à la réaliser. « Maître des suffrages, il pouvait devenir maître de la richesse ». L'Etat paya sa participation au gouvernement, à la justice. Mais quand la guerre eut ruiné ses finances, il cessa de pouvoir nourrir les pauvres. Ceux-ci se retournèrent alors vers les riches. Ils payaient déjà lourdement le privilège de la fortune : liturgies, la dîme foncière d'abord, puis l'eisphora depuis 428 — instrument de paix sociale pour son promoteur Périclès, mais faussé par les démagogues. — Cela ne suffisait pas. Le pauvre, faute de travail, ne pouvait acquérir le capital que par la violence. Il n'avait aucun intérêt à le respecter puisque l'esclave recueillait ce que le capital donnait au travail.

D'autre part, il était admis que l'Etat avait des droits

presque illimités sur l'individu — personne et biens. De tout temps, l'Etat grec remania la propriété pour établir une certaine égalité sociale. Sa politique différait suivant les circonstances. En période de prospérité économique, quand les caisses étaient pleines, les riches, moyennant qu'ils fournissent assez pour subvenir aux dépenses d'intérêt général et pour nourrir et amuser les pauvres, avaient le droit de vivre en paix. Athènes renferma au v^e siècle, une bourgeoisie moyenne, une classe de propriétaires capables de se soutenir. La vie n'était pas chère. L'empire avait assez de ressources pour qu'Athènes pût venir en aide aux pauvres gens par les clérouquies qui fixaient par milliers les pauvres dans les terres du domaine fédéral, par les distributions de viande et de blé, par les salaires élevés payés aux ouvriers travaillant aux travaux d'embellissement.

Mais à partir du iv^e siècle, la situation économique est mauvaise. La classe moyenne mangée par l'impôt se réduit. Les défaites militaires accroissent rapidement le nombre des pauvres. Le vainqueur avait strictement le droit de s'approprier tous les biens des vaincus. Un désastre national entraînait donc une longue suite de ruines privées. L'archonte peut continuer à proclamer que « tant qu'il sera en fonction, chacun gardera la propriété pleine et entière de ses biens », l'impartialité disparaît des tribunaux. Les héliastes rendent des jugements de classe. Il devient légitime que quand l'Etat est sans ressources il confisque les biens des particuliers.

« C'est un fait commun, dit Lysias, que le Conseil de chaque année ne commet pas d'injustices quand il a des ressources suffisantes pour l'Administration, mais que dans les jours de détresse il est bien forcé d'accueillir les dénonciations, de confisquer les biens des citoyens et d'obéir aux suggestions les plus malhonnêtes des rhéteurs » (1).

Les pauvres bénéficient de la majorité et transforment la démocratie en tyrannie. Mais les riches estiment que payer leur donne le droit de gouverner. Ils voient que dans

(1) Glotz. La Cité grecque.

les cités oligarchiques, une minorité possède la fortune et le pouvoir. Les partisans de l'oligarchie extrême à Athènes formèrent pendant la guerre du Péloponèse des sociétés secrètes pour se défendre contre les attaques judiciaires, intervenir dans le choix des magistrats et préparer un mouvement révolutionnaire qui abolisse la constitution démocratique.

Ils réussirent, grâce à l'appui des Perses. Ils sont d'ailleurs odieux à souhait. « La richesse donne les mœurs d'un insensé heureux » (Aristote). Les parvenus sont vains, délicats, fastueux, arrogants. Ils justifient leur morgue par l'ignorance et la grossièreté de la vile multitude.

L'opinion publique proclame que Plutus est aveugle et distribue ses faveurs à tort et à travers. La richesse dispense d'être vertueux et les moyens les plus ordinaires de s'enrichir sont dans les républiques grecques la vénalité, la corruption, la prévarication. Les aristocrates font ce serment : « Je jure d'être l'ennemi du peuple et de ne faire ni paix, ni trêve avec lui » (Aristote).

Le pauvre ne peut trouver de travail à cause des esclaves et de la crise économique ; il répugne à l'effort par indolence naturelle et par mépris du travail réservé aux esclaves ; il dit qu'il est inutile de peiner pour que d'autres jouissent. Sa nervosité égalitaire est extrême. « Chez ceux qui sont humiliés par la vie, la conscience de la dignité personnelle produit une exaltation de la sensibilité morale, une susceptibilité morbide. L'amour de la liberté et de l'égalité devient une sorte d'hystérie collective. » Tout ce qui ressemble à une sujétion est intolérable. Le pauvre n'obéit à personne — même pas au contrat social.

L'âme des citoyens est rendue si émotive qu'à « la moindre apparence de servitude elle s'irrite et se regimbe » (Platon). Dinarque reproche à Démosthène de s'être fait porter au Pirée en litière.

La neutralité n'existe pas. La loi athénienne ne la permettait pas au citoyen, il devait combattre avec l'un ou l'autre parti. La loi enlevait le droit de cité à celui qui voulait demeurer à l'écart des factions et se montrer calme.

Les cités ne peuvent plus maîtriser les passions chez elles. Qu'est-ce qui pourrait les arrêter ? Les Grecs n'ont

ni police, ni soldats. La contrainte de la loi est insuffisante. Qu'est-ce que la loi ? L'expression de la volonté nationale ? ou l'arme d'un parti ? « Rien à faire contre les passions humaines », dit Thucydide. « Tous les hommes sont poussés par les dangers, le pauvre par l'audace de la nécessité, le riche par l'orgueil de l'opulence, les autres par l'irrésistible entraînement des passions. Il est absurde de croire que la nature humaine une fois lancée à la poursuite de quelque objet se laissera maîtriser par le frein des lois ». Le pauvre ne croit pas à l'existence d'une élite. La notion de qualité est perdue. On méprise l'instruction. On tient que les états sont mieux gouvernés par les médiocrités que par les intelligences d'élite. On tient pour nulles les inégalités de nature.

Avec l'égalité des droits et l'égalité supposée des intelligences, le nivellement des fortunes s'impose. Riches et pauvres sont également dangereux pour les cités. « *Le riche oublie l'art de commander et d'obéir ; l'indigent tombe au point de devenir non plus discipliné comme un homme, mais incliné comme un esclave, et terrible dans la résistance comme un fauve.* Il est possible alors de trouver dans les cités des patrons et des esclaves, mais non plus un communion d'hommes libres. Et du moment qu'une Société se compose d'individus qui se jaloussent et se méprisent réciproquement, elle cesse par cela même d'être une société » (Aristote, Politique). La polarisation de la société en riches et en pauvres entraîne les révolutions quotidiennes. Une psychologie de classes naît : « L'une veut étendre à l'ordre économique les règles constitutionnelles qui confèrent à la majorité la suprématie dans l'ordre politique, l'autre se persuade que la fortune doit lui conférer le pouvoir » (2).

La lutte des classes s'étendit à presque toute la Grèce. Quelques villes, Corinthe, Rhodes, certaines villes hellénistiques furent peu ou point troublées car la solidarité économique entre les classes inférieures, artisans, boutiquiers, ouvriers, matelots, et l'aristocratie des commer-

(2) Glotz, op. cité.

cants et armateurs était si étroite, et cette aristocratie conduisait si bien le Gouvernement dans l'intérêt commun et se protégeait si efficacement contre tout mouvement révolutionnaire, qu'aucune opposition sérieuse ne s'éleva. Partout ailleurs la guerre civile pour la conquête d'avantages matériels éclata et ne cessa plus. « Lorsque la foule s'est habituée à manger le bien d'autrui et à compter pour vivre sur l'avoir du prochain, il suffit qu'elle trouve un chef ambitieux et hardi, mais exclu par sa pauvreté des honneurs publics pour qu'on en arrive au règne du poing et ce ne sont plus que massacres, proscriptions et partages de terres » (Polybe). Pendant le siècle qui précède Chéronée, la liste des troubles est interminable. A Argos 1.000 citoyens, les plus jeunes et les plus distingués par leur force corporelle et leur fortune avaient été choisis, affranchis de tout service public, entretenus aux frais de l'Etat et s'exerçaient continuellement pour assurer aux Argiens l'autorité suprême à un moment d'affaiblissement simultané de Sparte et d'Athènes. « Ils convinrent de renverser la démocratie et de faire sortir de leur sein un Gouvernement aristocratique... Ils commencèrent donc par se saisir des meneurs habituels du peuple et les mirent à mort. Après avoir intimidé les autres, ils abrogèrent les anciennes lois et administrèrent l'Etat à leur propre gré. Ce Gouvernement dura 8 mois et fut renversé par le peuple qui s'était soulevé contre les aristocrates... » (3). Environ 1.000 nobles furent massacrés et le peuple rétablit la démocratie. Trente ans plus tard, les démocrates d'Argos se jetèrent de nouveau, sous prétexte de conspiration, sur les citoyens riches et en massacrèrent 1.200, dont ils confisquèrent les biens. A Sybaris, un démagogue nommé Telys « se rendit l'accusateur des hommes les plus considérés et par ses discours il amena les Sybarites à condamner à l'exil 500 citoyens des plus opulents et à confisquer leurs biens » (3). A la même époque, 600 nobles furent bannis de Chio. A Ephèse, on égorga 340 citoyens et on en exila 1.000, à Corinthe on compta 120 tués et 500 exilés, en Béotie 300

(3) Diodore de Sicile. Bibliothèque historique.

bannis. Les Trente à Athènes massacrèrent 1:200 citoyens et en exilèrent 5.000. La réaction démocratique qui suivit fit naturellement autant de victimes. A Corcyre, 1.500 nobles tués, 1.000 bannis. En 411, 400 nobles furent expulsés de Milet. En 370, 800 Tégéates durent abandonner leur cité, 4 ou 5.000 démocrates quittèrent Milet en 405-404. Les violences excitent les haines et entraînent de nouvelles violences. Bientôt les Grecs ne savent plus que se haïr et s'égorger. Alternativement, riches et pauvres s'emparent du pouvoir, s'appuyant sur le parti aristocratique ou le parti populaire des cités voisines. Ce qu'on appelle la démocratie n'est plus qu'une succession de tyrannies et d'oligarchies. Le vainqueur se borne rarement à exiler le vaincu, il le massacre par vengeance ou par précaution. On se bat bientôt, non plus pour acquérir des avantages matériels, mais pour satisfaire sa haine. « Les possédants aimeraient mieux jeter leur avoir à la mer que de soulager les indigents et les plus dépourvus trouvent moins de satisfaction à s'adjuger les biens des riches qu'à les en priver » (Isocrate).

A l'époque hellénistique, la concurrence des pays neufs précipite la décadence de la Grèce. Les petits propriétaires, les fermiers, les artisans sont ruinés. Le nombre des évincés et des obérés grandit sans cesse. La guerre sociale devient d'une cruauté inouïe. « Il y eut à Milet une guerre entre les riches et les pauvres. Ceux-ci eurent d'abord le dessus et forcèrent les riches à s'enfuir de la ville. Mais ensuite regrettant de n'avoir pu les égorger, ils prirent les enfants des riches, les rassemblèrent dans des granges et les firent broyer sous les pieds des bœufs. Les riches rentrèrent ensuite dans la ville et redevinrent les maîtres. Ils prirent à leur tour les enfants des pauvres, les enduisirent de poix et les brûlèrent tout vifs » (4).

L'une ou l'autre faction invoque l'aide étrangère pour reprendre des forces et continuer la lutte. Toute trace de patriotisme a disparu. Pour son parti on combat s'il le faut contre sa cité. « Xénophon, Athénien, laconien par

(4) Cité par Fustel de Coulanges. La Cité Antique.

préjugé politique et mondain, combat contre Athènes aux côtés de son ami Agésilas, se retire en Elide, puis rejette les offres de ses compatriotes qui le rappellent pour s'établir à Corinthe » (5).

La ruine économique ne permet aucune réconciliation sérieuse. « ...discussions... contestations... querelles continuelles, c'est ce qui arrive d'ordinaire chez les particuliers comme dans les affaires publiques, quand on est réduit à l'impuissance faute de ressources » (Polybe). Aucune question d'intérêt national ne peut être résolue ni même discutée puisque d'emblée les riches et les pauvres sont d'un avis contraire. C'est simplement entre eux une question de force. Toujours l'un des deux partis a une revanche à préparer. Dix générations grecques ont subi à la fois la guerre contre les Barbares, les guerres entre cités et les guerres à l'intérieur des cités.

(5) Glotz, *op. cité.*

CHAPITRE VIII

CONCLUSION SUR LA DÉCADENCE GRECQUE

Le cas de la démocratie paraît désespéré dès le iv^e siècle, à la suite de la guerre du Péloponèse : elle ne sait ni avoir des finances saines, ni conduire une politique extérieure suivie. Elle ne distingue pas entre les capables et les incapables. Les fonctions sont ouvertes au premier venu, par le hasard. Chacun peut parler et décider, alors que la masse n'a ni instruction ni jugement. Le peuple est un tyran qui étouffe la liberté, même la liberté de pensée, aussi bien qu'une classe privilégiée quand il peut statuer en dernier ressort. La démocratie est intolérante : elle a mis à prix la tête de Diagoras qui tournait en dérision les mystères d'Eleusis et exécuté Socrate. L'opinion sur le bien-fondé de la démocratie est complètement retournée dans les cercles cultivés. Alcibiade déclare à Sparte que tout le monde est d'accord sur la démocratie : c'est une folie.

On cherche donc un nouvel idéal d'état. Les théories politiques poussèrent comme des champignons. Tous les réformateurs sont unanimes à chercher leur idéal dans le passé, dans les vieilles constitutions aristocratiques, dans l'état crétois ou spartiate, finalement dans la monarchie. Platon, Xénophon, Phaléas de Chalcédoine, Aristote, même Isocrate (autant que c'est possible à un Athénien poursuivant un but pratique) se détournent avec mépris de la démocratie. Aristote écrit : « Dans les oligarchies, la multitude se révolte parce qu'elle regarde comme une injustice de ne pas partager les privilèges auxquels l'égalité lui donne droit et dans les démocraties ce sont les hommes distingués qui se révoltent parce qu'ils n'ont qu'une part

égale à celle des autres citoyens, quoiqu'ils ne leur soient pas égaux... De même que l'oligarchie présente comme caractère les privilèges accordés à la naissance, à la richesse, à l'éducation, ainsi le gouvernement populaire doit avoir au contraire pour caractère distinctif la préférence que l'on y donne à l'obscurité de la naissance, à la pauvreté et aux professions mécaniques ».

Le mal est bien connu, mais quels seront les remèdes ? Socrate pensait à la restauration de la morale civique : Athènes ayant un gouvernement démocratique, c'était l'essentiel puisque la démocratie se fonde sur la vertu et donne la première place à la question morale. Platon et Aristote au contraire professent que toute restauration de la morale civique doit avoir pour base une rénovation de l'Etat. Ils croient donc à la primauté du politique. Les classes ne lutteront plus grâce à l'arbitrage de l'Etat. La justice de l'Etat est pour eux la première condition du progrès moral des individus.

Avant Platon, Phaléas de Chalcédoine et Hippiodamos de Milet s'étaient occupés de la réforme de l'Etat. Le premier veut que la propriété individuelle soit égale pour tous, mais il ne parle que de la propriété foncière. Le second conçoit un état purement agricole. La cité parfaite à 10.000 habitants répartis en 3 classes, ouvriers, laboureurs, guerriers — les ouvriers étant inférieurs aux autres classes. La terre est divisée en 3 portions, l'une est affectée aux dépenses du culte, une autre aux dépenses des guerriers, la troisième revient aux laboureurs.

Comme ses prédécesseurs, Platon insiste sur l'importance de l'éducation qui permettra de corriger les tendances naturelles de l'individu afin d'assurer l'unité de l'Etat.

Comme l'Etat n'a qu'un seul et même but, l'éducation doit être une et identique pour tous ses membres. Contrairement à la pratique grecque, Platon demande que l'éducation soit une affaire de l'Etat et non une entreprise privée du maître. « Le législateur suivra les enfants depuis la jeunesse jusqu'à la vieillesse, marquant ce qui est digne d'estime ou de blâme dans toutes leurs relations, observant et étudiant leurs peines, leurs plaisirs, leurs désirs et tous

leurs penchants et les approuvant ou les condamnant dans ses lois suivant la droite raison » (lois).

L'éducation crée l'accord des esprits et rend facile le renoncement nécessaire à la vie en commun. D'après « la République », la richesse est la cause première des maux de tous. L'organisation sociale de la cité idéale repose sur la suppression de la famille et de la propriété privée.

Les habitants sont répartis en 3 classes. — Le pouvoir va à la première classe : les philosophes, inaccessibles aux passions et contrôlés par l'ensemble des citoyens et par un conseil de sages vieillards. Une éducation appropriée formera les hommes destinés à devenir les chefs du peuple. On choisira les jeunes gens les plus beaux, les plus fermes, les plus courageux, on leur enseignera l'arithmétique, la géométrie, la stéréométrie, l'astronomie, la musique et en dernier lieu la dialectique. Les guerriers forment la deuxième classe ; ils ne possèdent rien en propre. Les femmes et les enfants sont communs. Les magistrats déterminent la formation des couples en tenant compte de leurs qualités physiques et intellectuelles qu'il faut associer dans l'intérêt des enfants à venir. La troisième classe, composée des laboureurs et des artisans qui satisfont aux besoins communs : nourriture, logement, vêtement, est d'un rang inférieur et a accès, de façon limitée, à la propriété. Les classes sont héréditaires afin d'éviter les troubles qui naîtraient des ambitions, sauf des exceptions pour incapacité ou qualités notoires jugées par les magistrats. Chacun vit dans l'emploi tenu par ses parents et le transmet à ses enfants. L'immobilité sociale est la condition essentielle de la paix entre les hommes.

Dans « Les Lois », Platon précise que le nombre de citoyens de la cité idéale est de 5.040. Le fondateur de la cité partage les terres et les habitations en autant de lots. Leur nombre est immuable. Chaque père n'institue héritier qu'un de ses enfants et les lois sur la génération ou l'émigration préviendront l'accroissement anormal de la population.

La propriété privée est limitée au sol. Une certaine inégalité des fortunes est admise : à l'origine chacun arrive avec ce qu'il possède. Chaque citoyen ne peut posséder plus

du quadruple de son lot. La cité étant par définition dans une région fertile, se passera de commerce extérieur et réduira autant que possible le commerce intérieur. Elle n'aura pas de monnaie d'or, ni d'argent, mais seulement une monnaie de compte pour ses besoins journaliers, sans valeur pour l'étranger. Les commerçants et les ouvriers sont des étrangers. On parque les étrangers en groupes pour les rapprocher du lieu de leur utilisation et si leurs biens viennent à dépasser une certaine limite, ils quitteront l'Etat avec ce qu'ils possèdent. Les transactions se font au lieu et au jour fixé et au prix imposé par les autorités.

Platon espéra un moment réaliser sa cité avec l'appui de Denys le Jeune, tyran de Syracuse. Il fut déçu.

Aristote distingue les principes qui s'appliqueront un jour et les réformes à réaliser immédiatement.

La cité idéale est assez grande pour se suffire, assez petite pour être possible à gouverner car « où trouverait-on un hérault doué d'une voix assez retentissante pour se faire entendre d'une foule immense ? » — et d'autre part les citoyens ne doivent pas être assez nombreux pour se soustraire à une faible surveillance. Les habitants se divisent en citoyens (qui seuls peuvent posséder la terre) et en non-citoyens (laboureurs, gens de métier). L'état sera sauvé par la modération des gouvernants, laquelle viendra non de leur âge et de la philosophie, comme dans Platon, mais de leur origine sociale. La classe moyenne aura le pouvoir « L'état bien ordonné est celui où la classe moyenne est plus nombreuse et plus forte que les riches et les pauvres réunis ». « C'est seulement là où le bien-être est répandu, que les séditions ont la moindre possibilité ». « Que le nombre des indigents l'emporte, que le nombre de fortunes moyennes diminue ou disparaisse, l'état se décompose et tombe rapidement en ruine ». (Politique). Les lois sont indispensables aux citoyens pour la pratique de la vertu et l'accomplissement des devoirs politiques.

Aristote juge aussi les constitutions existantes. Elles sont en rapport avec l'état moral, économique et social du peuple. Un régime de grande propriété est aristocratique : l'état se préoccupera de nourrir les pauvres. Une démocra-

tie doit comprendre une majorité de petits propriétaires fonciers, quelques marchands et industriels, mais pas de pauvres inoccupés : ils ont le droit et le devoir de travailler. Les produits de la terre seront mis à la disposition de la communauté et répartis par elle, mais une réforme morale est préalablement nécessaire.

L'éducation y pourvoira. Aristote veut qu'elle soit donnée dans l'esprit du gouvernement. Elle doit être conforme à la constitution et destinée à rendre le citoyen heureux sous cette constitution.

Dans un régime oligarchique il faut garder intacte l'élite. Les héritages ne se transmettant que par la naissance, on préviendra un accroissement excessif du nombre des pauvres. Les riches dans un régime démocratique doivent contribuer, entreprendre des constructions...

L'influence des théoriciens réformateurs fut rigoureusement nulle. Pourtant les essais de réformes moins ambitieuses ne manquèrent pas. C'est Sparte la cité chère aux traditionnalistes qui essaya, sinon avec le plus de succès, du moins avec le plus de persévérance de mettre fin aux maux dont elle et les autres cités grecques souffraient. On avait élaboré pour elle de terribles réglemens malthusiens pour que le nombre des citoyens ne dépassât pas celui des lots primitifs (9.000), mais au temps d'Aristote déjà on donnait des privilèges au père de quatre enfants (dispensé d'impôts) ou de trois (exempt de monter la garde), et on menaçait les célibataires de la perte de leurs droits politiques et civils, sans parler de tribulations supplémentaires. Au milieu du III^e siècle, il restait 700 citoyens munis de biens fonciers et de droits civiques entiers quand le roi Agis entreprit une réforme : d'une part abolition des créances, de l'autre partage des terres.

On ferait 4.500 parts dans la « Laconie creuse » ou terre civique, réservées aux citoyens et transmissibles héréditairement au fils aîné et 15.000 autres lots pour les non-citoyens en état de s'armer, qui formeraient un nouveau corps civique. Les éphores firent périr Agis.

Cléomène reprit son projet en commençant par une réforme politique : suppression des éphores. Il convoqua le peuple et abolit les dettes, puis redistribua les terres. Il

trouva 4.000 propriétaires pour la terre civique en élevant au rang de citoyen les meilleurs de ceux qui le désiraient et restaura l'ancienne discipline et les lois de Lycurgue. Il éveilla les espérances de tous les pauvres de la Grèce. Ses talents militaires étaient certains : il battit les Achéens et leur proposa la paix à condition de devenir leur chef et celui de toute la Grèce. C'était peut-être le salut pour le pays. Mais qu'était le patriotisme grec en face de la solidarité des partis ? La majorité des Achéens étaient possédants : plutôt que de céder aux pauvres, ils appelèrent l'étranger, le roi de Macédoine qui remit Sparte dans l'anarchie.

Il se révèle donc que les réformes dans le cadre de la cité sont illusoires. Oligarchiques ou démocratiques, les régimes municipaux sont vermoulus ; leur temps est passé ; rien de bon ne peut plus en sortir. La cité ne peut pas se guérir, il lui faut une autorité supérieure. Seul un état grec peut avoir les moyens d'imposer la paix aux partis. Pour que la Grèce soit sauvée, il faut l'unité nationale ou la loi du vainqueur.

TROISIÈME PARTIE

LES REMÈDES

CHAPITRE PREMIER

REMÈDE NATIONAL : L'EFFORT VERS L'UNITÉ

Sitôt arrivés en Grèce, les envahisseurs, de quelque race qu'ils fussent, Ioniens ou Doriens, furent gagnés par le particularisme auquel incitait le pays et que la concurrence commerciale ne pouvait qu'aviver. Plusieurs fois au cours de leur histoire, les Grecs sentirent le besoin de l'unité nationale pour résister à l'ennemi du dehors, ou mettre fin aux dissensions intérieures. Mais l'amour de l'autonomie empêcha une union durable et rendit finalement impossible la constitution d'une nation Grecque capable de résister aux attaques de l'étranger et d'étouffer ses rivalités intestines ne fût-ce que pour combattre l'ennemi.

Au v^e siècle, l'assaut d'un adversaire commun obligea les Grecs à mettre fin à leurs haines de races aiguisées déjà par la rivalité économique. Ils unirent leurs efforts pour écarter la menace perse. L'union ne fût même pas totale : les Thessaliens et les Béotiens combattirent dans les rangs perses.

A la fin des guerres médiques, les Grecs semblèrent près de réaliser l'unité nationale. De concert ils punirent les partisans des Perses et remercièrent les dieux.

Les poètes exaltent la fraternité d'armes qui avait sauvé la Grèce. « Les Perses » représentés en 472 aux frais de Périclès sont un appel en faveur de la naissante confédération de Délos qui assurera aux Grecs la maîtrise de la

mer et les protégera contre le retour de l'invasion. Pindare célèbre le rôle des Eginètes à Salamine et celui d'Athènes « couronnée de violettes, rempart de la Grèce ». Hérodote insiste sur les traits communs qui unissent les Grecs et leur font un devoir de rester alliés : la communauté de race et de langue, de religion et de civilisation. Mais les cités, aussitôt le danger passé, reprirent leur politique égoïste et jalouse. La guerre devait continuer pour l'affranchissement des Grecs d'Asie. Le rôle essentiel appartenait à la marine, donc à Athènes. De nombreuses villes, surtout ioniennes et insulaires s'associèrent volontairement à Athènes pour la défense de leurs intérêts maritimes communs et formèrent la ligue de Délos. Sparte s'effaça avec jalousie, et à propos d'un incident (renvoi d'un contingent athénien envoyé à Sparte pour aider à réprimer une révolte des Hilotes), la guerre éclata entre Athènes et Sparte avant la fin des guerres médiques.

Pendant un court moment, vers 448, Athènes se trouva en paix avec tous les peuples Grecs. Périclès patriote grec, en même temps que patriote athénien, lança un appel à toutes les cités et les invita à envoyer des délégués à Athènes. Ce congrès de tous les Grecs d'Europe et d'Asie, première institution panhellénique, voterait les mesures nécessaires à la restauration des sanctuaires détruits par les Perses et à l'exécution des promesses faites aux dieux pendant la guerre. De plus il examinerait les moyens d'assurer la sécurité de la navigation. Périclès voulait fonder l'union de tous sur les souvenirs de l'invasion et sur les efforts communs pour maintenir les résultats acquis c'est-à-dire écarter des mers grecques les Perses ou quiconque voudrait les troubler. La police de l'Archipel était la raison d'être de la ligue de Délos et servait à Athènes de prétexte au maintien de sa domination sur les villes maritimes. Il s'agirait d'associer toutes les cités à l'œuvre qu'assumait jusque là Athènes seule. Conformément aux idées de l'Antiquité, Périclès voulait cimenter l'union en groupant tous les Grecs autour d'un sanctuaire de l'Attique.

Le culte de Déméter qui faisait partie de la religion athénienne, serait le culte panhellénique. Les Athéniens reçurent d'Apollon par l'intermédiaire de la Pythie de Del-

phes l'ordre de sacrifier à Déméter au nom de tous les Grecs. L'expansion hellénique interrompue par la guerre, reprendrait grâce à cette union, c'est ce que visait la création de Thourioi.

Les Sybarites avaient demandé aux Grecs de les aider à relever leur cité détruite. Périclès envoya des colons athéniens et invita tous les Grecs à collaborer à l'entreprise. Thourioi s'éleva et reçut une population mélangée : un Milésien dressa le plan de la ville ; un Athénien présida les cérémonies religieuses de la fondation.

Mais les Péloponésiens, poussés par Sparte, rejetèrent le culte de Déméter : seules les cités soumises par Athènes l'admirent. Athènes devait être le siège du Congrès. Ses rivales savaient qu'elle serait la capitale de l'union panhellénique et ne voulurent pas reconnaître sa prédominance. Le Congrès échoua, et la discorde qui s'éleva à Thourioi entre les différentes fractions de la population est l'indice que la rivalité des cités n'est pas près de s'éteindre.

Mais les impérialistes athéniens tentèrent tout au moins de transformer la confédération d'états qu'était la ligue de Délos à sa naissance, en un état fédéral dont Athènes serait la capitale. Délos était le centre religieux et à l'origine politique. Théoriquement toutes les cités étaient indépendantes et égales. Petites ou grandes elles avaient dans l'assemblée fédérale le même nombre de suffrages. Elles contribuaient en proportion de leurs ressources, aux dépenses fédérales, aux levées de troupes, à l'armement des flottes.

Athènes avait la présidence, le commandement des forces navales et terrestres et la surveillance de la gestion financière. La situation se modifia bientôt. Les alliés d'Athènes « jugeant la guerre inutile depuis que les barbares s'étaient retirés et ne venaient plus les troubler, n'avaient d'autre désir que de cultiver leurs terres et de vivre en repos... » (1). Ils demandèrent le rachat de leurs obligations militaires par une contribution. Athènes fut désormais la seule puissance militaire de la ligue. Elle se fit

(1) Plutarque. Cimon.

transférer le Trésor public jusque-là à Délos et contenant plus de 10.000 talents.

Elle négligea de convoquer l'assemblée fédérale. « Les villes alliées durent prêter serment de fidélité à Athènes et modifier leur constitution dans un sens démocratique. Par décret, Erythrée reçut une constitution calquée sur celle d'Athènes. Des garnisons athéniennes et des missi dominici surveillèrent sur place les Alliés. Le tribut payé par les Alliés fut fixé par la boulê et non plus par des accords internationaux. Se retirer de la ligue devint une trahison. Athènes imposa ses divinités, ses tribunaux, sa législation, ses poids et mesures, sa langue... La fédération devint un empire athénien. » (2).

Sans scrupule. Athènes s'enrichit aux dépens du trésor d'empire. Le tribut fédéral servit à l'embellir, à asservir la Grèce centrale, à payer la guerre du Péloponèse, à préparer l'expédition de Sicile. Fixé d'abord à 400 talents, il monta à 600, 1.000, 1.200 et 1.300 et Athènes déclara ne devoir aucun compte du sang et des richesses de ses sujets pourvu qu'elle fit la police de l'Egée. Faute de pouvoir supporter les nouvelles charges imposées, beaucoup de citoyens des petits états alliés durent émigrer. En 413, Athènes remplaça le tribut des Alliés par une taxe générale de 5 % sur toutes les marchandises entrant dans leurs ports ou en sortant. En 409, elle appliqua un impôt de guerre de 10 % sur toutes les marchandises passant par le Bosphore. Le résultat de tous ces excès fut prompt : réveil de l'esprit particulariste, résignation ou haine au lieu de l'acceptation spontanée du début et soulèvement général à la première occasion, qui fut le désastre de Sicile. L'empire d'Athènes s'effondra.

D'autres villes grecques rêvèrent de l'hégémonie sur la Grèce, Sparte et Thèbes suivirent l'exemple d'Athènes.

Sparte fut longtemps la championne d'un libre fédéralisme qui s'étendait sur une bonne partie du Péloponèse, mais la guerre et sa victoire changèrent cette modération en une tyrannie sanguinaire. Une fois Athènes abattue, ses

(2) Jardé. La formation du peuple grec.

généraux parcoururent les anciennes possessions de sa rivale, bouleversant les constitutions, introduisant des garnisons spartiates, imposant des oligarchies féroces et doublant le tribut antérieur.

« Les Spartiates n'ont laissé à quiconque voudrait à l'avenir faire le mal, aucun moyen de les dépasser... Jadis ils protestèrent hautement contre le légitime empire que nous exercions sur telle ou telle cité : ils ne se soucient plus aujourd'hui de la tourbe d'esclaves qu'ils ont créés. Aujourd'hui, il ne suffit pas de payer tribut et de voir des forteresses aux mains de l'ennemi, aujourd'hui les nouveaux sujets souffrent dans leur corps de traitements plus durs que nos esclaves mercenaires. Et pour comble de misère, ceux-ci se voient forcés de combattre avec les Spartiates pour défendre leur propre servitude, forcés de combattre contre quiconque veut être libre, de sorte que vaincus ils devront périr, vainqueurs ils tomberont dans un esclavage pire que le précédent » (Isocrate. Panégyrique).

Les décisions de la ligue du Péloponèse que présidait Sparte étaient prises par le Conseil des Alliés et l'Assemblée spartiate. Sparte empêchait toute autre formation de confédération et soutenait les partis oligarchiques. Le traité d'Antalcidas en 386 avec la Perse fut un coup de maître : il lui permit de dissoudre tous les synoecismes. Les 11 districts fédéraux de la Béotie furent supprimés. La Chalcidique était une sympolitie qui allait devenir un état unitaire fortement organisé. L'armée spartiate la brisa après 3 ans de guerre. Mais l'empire maritime de Sparte succomba en 394, et l'impérialisme spartiate fut abattu par les coups des Thébains.

La confédération béotienne se forma au v^e siècle en résistance à l'impérialisme athénien. C'était une réunion de bourgades rurales gouvernées par des oligarchies de propriétaires. Aucune hégémonie de droit. La confédération fixait les droits et obligations de chacune, en proportion de la population et des ressources. Les cités étaient réparties en 11 districts, 4 à Thèbes, 2 à Thespies, 2 à Orchomène, 1 à Tanagra, 1 à Platées, 1 à Coronée-Lébadée-Haliarte.

Elle était dirigée par un conseil fédéral de 660 membres, divisé en 4 sections, chacune gouvernant à tour de rôle. Les 11 districts ont représentation égale et dans chacun les cités sont représentées au prorata de leur importance.

Dans chaque cité les 4 catégories de citoyens ont représentation égale. 11 béotarques ont le pouvoir exécutif. Détruite par Sparte, la confédération se reforma en 379 avec 7 béotarques dont 4 Thébains, donc plus unitairement. Le peuple siégeait en assemblée à jours fixés, à Thèbes. En 371, à un congrès pour une paix générale basée sur la paix du roi de Perse, les Thébains signent l'accord en spécifiant que leur signature est valable pour tous les Béotiens. Les Spartiates refusèrent de l'admettre et la guerre éclata. Thèbes créa alors une vaste confédération de la Grèce centrale avec les Phocidiens, les Locriens, les Héracléotes, les Anianes, les Acarnaniens, les Eubéens et les Byzantins, dirigée par un synedrion siégeant à Thèbes. Mais en 356 les Phocidiens refont une confédération à part. Thèbes ne pouvait invoquer ni le péril perse comme Athènes, ni une réputation séculaire comme Sparte pour justifier son impérialisme. Elle ne put même pas persuader ses voisines, Platées, Orchomène ou Thespies du bien-fondé de sa domination.

Athènes reconstitue une confédération après la guerre du Péloponèse. Elle s'allia à Thèbes, à Chios, à Mytilène, à Methymna, à Rhodes et à Byzance par des engagements bilatéraux, puis convertit le tout en un pacte mutuel à 7, auquel adhérèrent plus tard d'autres cités. Athènes rendit le décret d'Aristotèles pour rassurer ses Alliés : pas de garnisons athéniennes, pas d'intervention dans le gouvernement local, pas de clérouquies, les Athéniens renoncent à toute propriété acquise ou à acquérir, clauses obligatoires à perpétuité. La Confédération s'intitule « Les Athéniens et leurs Alliés ». L'action fédérale est assurée par le concert des organes délibératifs d'Athènes et du synedrion des Alliés. Pas de tribut. Le trésor commun appartient aux Alliés uniquement. En 371, Athènes exclut les Thébains de sa ligue et le Congrès de la paix décide la formation d'une « ligue hellénique », qui devait comprendre Sparte

avec sa ligue et Athènes avec sa confédération : succès diplomatique réduit à néant par les victoires Thébaines. Athènes viole ses promesses envers les Alliés, envoie des garnisons, installe des clérrouques et intervient dans le gouvernement intérieur. Quelques soulèvements partiels éclatent et sont durement réprimés.

Les cités formèrent alors pour résister des unions locales et la guerre sociale brisa la seconde confédération athénienne. Après Mantinée, où tombèrent Epaminondas et l'espoir de l'hégémonie thébaine, les cités grecques rétablirent la paix. Toutes sont ruinées. Aucune n'a pu maintenir son hégémonie, ni réaliser à son profit l'unité de la Grèce. Aucune n'ose plus rêver d'empire. Il semble que l'unification imposée par une ville puissante à des villes plus faibles ne peut être que passagère. « Il ne peut y avoir de solides alliances qu'entre peuples également forts et redoutables » (Thucydide).

L'idée d'unité nationale fit pourtant de grands progrès à cette époque. La formation de l'hellénisme s'achève au iv^e siècle. L'indice le plus net est la formation d'une langue commune. L'unification était faite depuis longtemps dans le domaine spirituel et devenait chaque jour plus complète depuis que la Grèce avait trouvé en Athènes sa capitale intellectuelle. Le dialecte attique devint par suite la langue littéraire commune et le langage de tous les lettrés. Dans les Sciences spéciales seulement on maintint un certain temps encore l'usage des autres dialectes. Les médecins de l'école d'Hippocrate continuèrent à écrire en ionien comme avait écrit leur maître. Les Pythagoriciens, surtout les mathématiciens de l'Occident Grec s'en tinrent à la manière dorienne. Dans la langue courante, les dialectes restèrent vivants longtemps encore et la Macédoine seule décida d'introduire le dialecte attique comme langue officielle.

La Grèce arriva également au iv^e siècle à une écriture unique. L'Alphabet ionien, le plus complet des alphabets grecs, commença à se répandre en Attique pendant la guerre du Péloponèse et s'introduisit peu à peu dans les documents officiels, jusqu'au rétablissement de la démocratie en 403 où il fut reconnu officiellement par la chancellerie

attique. Tous les autres Etats grecs firent de même et les vieux alphabets tombèrent partout dans l'oubli, symptôme d'un courant favorable à l'unité vivant dans le peuple.

L'idée de la singularité de la Grèce pénètre dans les masses. On admit que par son climat et par sa conception de la cité, elle avait une supériorité essentielle sur les monarchies des pays chauds ou les peuplades des régions froides. Les auteurs prêchent la réconciliation.

Aristophane insiste dans *Lysistrata* sur la parenté de race des Grecs, attestée par leurs sanctuaires communs d'Olympie et de Delphes et indique aux adversaires leurs véritables ennemis : les Barbares. Le Grec doit considérer qu'il fait partie d'une communauté qui comprend toutes les cités d'origine et de mœurs grecques. Platon voulait faire réaliser ses projets de réforme politique par les tyrans de Sicile. Il pense qu'une guerre de Grecs contre des Grecs est une guerre civile et le signe que la nation est malade. Le sentiment panhellénique se manifesta lors de l'ouverture d'une souscription pour rebâtir le temple d'Apollon à Delphes — le monde grec entier envoya son obole de la Chersonèse à Naucratis et de Phaselis à Sélinonte.

L'unité intellectuelle et morale devait fatalement avoir une répercussion dans le domaine politique. La force des choses oblige d'ailleurs les cités à s'appuyer les unes les autres contre les attaques du dehors. Partout se forment des unions locales. Des cités jadis rivales s'unissent par synoecisme. L'Argolide et la Corinthie se fondent en un Etat, les Chalcidiens se groupent autour d'Olynthe, les Arcadiens autour de Mégalopolis.

Cet associationnisme est fondé, soit sur l'égalité des droits des participants dans le cas d'un rassemblement de villes voisines et analogues, en Béotie et en Chalcidique par exemple, avec prédominance d'un certain régime politique, et généralement pour se défendre contre un autre groupe ; soit sur la soumission de nombreuses cités même éloignées, à une autre plus puissante, qui a les attributions diplomatiques et militaires — donc l'hégémonie — telles Sparte et Athènes, groupement à but précis, précaire par conséquent quand le but est atteint. En tout cas ces formations politiques restèrent des agrégats mécaniques d'états

sans unité intérieure, toujours prêts à se dissoudre à la première occasion, qui n'arrivèrent jamais à une fusion organique, même dans le cas le plus favorable, celui de l'empire athénien. De plus en plus après la guerre du Péloponèse, la première formation prédomina. En 408, les villes de Rhodes et des îles voisines Chalcé et Téos entrèrent dans un état unitaire. Les citoyens de toutes les localités étaient considérés comme Rhodiens, de même que les citoyens des villages de l'Attique passaient pour Athéniens. De la même façon se fit, en 370 l'union des cantons du sud-ouest arcadien autour de Mégalopolis. Byzance accorda au moment de la guerre des Alliés, son droit civil aux villes voisines Selymbrie et Chalcédoine. La tentative des Argiens d'incorporer Corinthe à leur ligue fut annulée par les Spartiates après la paix d'Antalcidas, mais le fait qu'elle put être entreprise et échoua seulement grâce à l'intervention étrangère, n'en reste pas moins remarquable.

De tels synoecismes par lesquels les villes participantes étaient complètement absorbées dans la nouvelle cité, étaient seulement applicables sur un territoire limité pour que l'exercice des droits politiques ne fut pas pratiquement impossible à la plus grande partie des citoyens. Il fallut aussi des circonstances exceptionnellement favorables pour décider des citoyens de villes grecques à un complet abandon de leur autonomie municipale antérieure et les essais dans ce sens eurent généralement à vaincre une très vive résistance. Dans la plupart des cas on se contenta de la création d'un état fédéral fortement centralisé, chargé de la défense commune et de la célébration des fêtes communes.

Sur le modèle de la deuxième confédération béotienne fut organisé, après Leuctres, un état fédéral arcadien. La ligue thessalienne organisée quelques années auparavant par Jason de Phères est aussi fortement centralisée. Dans la première moitié du iv^e siècle, la Phocide et l'Achaïe transformèrent leurs ligues assez vagues en états fédéraux solides. Enfin l'Epire reçut une formation politique analogue, mais sous un roi.

Tous ces états fédéraux avaient une constitution analogue dans les points essentiels. Partout le droit civil fé-

déral permettait le mariage, la libre installation et l'acquisition de la propriété foncière dans tout le territoire fédéral, le droit d'élire les autorités fédérales et le droit de participer aux assemblées fédérales.

Vis-à-vis de l'étranger, chaque ligue formait un tout avec le droit de paix, de guerre et de conclusion des traités. Elle avait à sa tête une autorité exécutive commune, le pouvoir résidait dans l'assemblée et dans son comité permanent, le Conseil. Les poids et mesures étaient communs. Les dépenses communes étaient couvertes par le produit des douanes ou, s'ils ne suffisaient pas, par des contributions matriculaires. Chaque ville de la confédération était pleinement autonome pour le règlement de ses affaires intérieures, mais par sa seule existence la ligue imposait une certaine uniformité de constitution. Des constitutions oligarchiques et démocratiques ne pouvaient être réunies dans la même ligue. La forme de l'état fédéral était donc au milieu du iv^e siècle la forme étatique dominant dans une grande partie de la Grèce.

La deuxième confédération athénienne et la ligue des villes italiotes restèrent des unions assez lâches, par contre, là où des Barbares étaient en contact avec le monde Grec, l'union des villes aboutit à la formation d'états viables, le plus souvent sous la forme de monarchies militaires, ainsi Chypre avec Euagoras, la Sicile avec Denys, l'état du Bosphore avec la maison des Spartokides. Du reste la formation de nombreux états moyens solides, était en soi un danger pour l'unité nationale et Sparte qui, au début du iv^e siècle, représentait seule l'idée d'unité, s'opposa constamment à cette évolution, mais la poussée des unions locales brisa sa puissance. Pourtant les ligues ont indirectement encouragé l'idée d'unité. Grâce à elles, le peuple s'habitua à regarder au delà des murs de sa propre cité et elles prouvaient que la cité pouvait, sans perdre ses droits, s'intégrer dans une plus grande unité politique.

A côté de ce phénomène naturel d'associationnisme, l'idée qu'une unification de la nation était nécessaire pour que la Grèce ne se déchirât pas en luttes intérieures et ne devînt finalement la proie des Barbares, pénétra depuis la

guerre du Péloponèse dans des milieux de plus en plus étendus. Les orateurs surtout ont agi pour la diffusion de l'idée nationale.

« Le discours olympique, morceau d'apparat sur la politique générale du monde grec, naît au début du iv^e siècle, sans doute avec le discours olympique de Gorgias en 392 » (3). Gorgias avait vu comment Sparte, avec l'aide des Perses avait abattu l'empire athénien et comment ensuite les Thébains et les Athéniens également avec l'aide des Perses avaient fait subir le même sort à l'empire spartiate : ainsi les Grecs d'Asie étaient retombés dans l'esclavage perse dont les avaient autrefois délivré leurs aïeux. En 392, Gorgias recommanda ardemment aux Grecs assemblés, l'union et la guerre aux Barbares, seule digne d'eux et qui sauverait la Grèce de la détresse et de l'émiettement. A Athènes, dans un discours à la mémoire des citoyens tombés pendant la guerre de Corinthe, il parla dans le même sens : à la triste victoire sur des frères grecs il opposa les jours de Marathon et de Salamine, les seuls vrais jours de gloire d'Athènes. Les paroles de Gorgias eurent un grand retentissement. La réconciliation des Grecs, la guerre nationale contre les Perses, pour la libération des frères d'outre-mer, devinrent les thèmes habituels des orateurs aux fêtes panhelléniques, prouvèrent que ces idées recueillaient l'approbation des auditeurs. Sur la tribune politique aussi de temps en temps, on entendait des discours analogues. Même Démosthène nomma un jour le grand roi, l'ennemi héréditaire et attribua tous les maux dont souffrait la Grèce à la division intérieure et à l'ingérence perse qui l'avait provoquée. Il fallait à la Grèce quelqu'un pour l'unifier. Les orateurs parlaient bien, mais on oubliait vite leurs paroles.

Personne n'agit aussi longtemps et aussi inlassablement qu'Isocrate, en faveur de l'idée d'unité.

Quand la paix d'Antalcidas eut livré aux Barbares les Grecs de l'Asie Mineure et qu'Euagoras de Chypre eut lutté

(3) Glotz. La Cité grecque.

désespérément contre les Perses plus puissants, Isocrate prononça son Panégyrique, véritable manifeste du parti panhellénique, pour entraîner les Grecs à la guerre contre la Perse. « Nous ne pouvons jouir d'une paix durable, déclara-t-il, tant que nous ne réunirons pas toutes nos forces contre les Barbares et nous ne pouvons non plus réconcilier les Hellènes que si nous marchons ensemble pour nous enrichir par la même conquête. » « Si des étrangers voyaient ce qui se passe parmi nous, ils nous déclareraient les uns et les autres atteints d'une égale folie, nous, qui, pour de si faibles intérêts, nous exposons aux chances de la guerre quand nous pourrions, sans aucun danger, faire de si grandes conquêtes, nous qui ravageons notre pays de nos propres mains et qui dédaignons de profiter des ressources que nous offre l'Asie. » L'idée d'une guerre de représailles contre les Perses et de conquêtes en Asie était à la mode au iv^e siècle. Mais les hommes d'état grecs pensaient à toute autre chose qu'à d'aussi grands desseins. Isocrate se retourna alors vers les monarques. L'idée monarchique est dans l'air à cette époque. De fortes personnalités s'étaient déjà révélées pendant la guerre du Péloponèse, qui s'efforçaient de soumettre leurs cités à leur politique personnelle, ce fut le cas d'Alcibiade, de Lysandre, de Crotias.

Aristote constatait que « c'est désormais une habitude prise dans les cités de ne plus vouloir l'égalité, mais de se pousser au pouvoir ou quand on a le dessous de se résigner à l'obéissance ». Xénophon cherchait l'homme qui sautait « commander à des volontés ». On réclamait un chef. Isocrate se tourna vers Jason de Phères, le maître de la Thessalie. Il accepta le plan de la guerre à la Perse, mais fut assassiné en 370. Lorsque Denys de Syracuse se rapprocha d'Athènes et commença à intervenir activement dans la politique grecque, Isocrate crut avoir trouvé en lui le sauveur de la nation. Mais la guerre à Carthage était pour Denys un souci plus pressant que la guerre aux Perses. Il sembla ensuite que les espoirs d'Isocrate allaient se réaliser. Athènes, alliée à Sparte, fit front contre la Perse. Agésilas défendit victorieusement l'Égypte contre Darius et Chadès

remporta d'éclatantes victoires sur les Satrapes de l'Asie Mineure.

Isocrate proposa alors au roi Archidamos de Sparte de se mettre à la tête des Grecs pour conduire la guerre de délivrance, mais Archidamos voulait par l'union avec la Phocide rendre à Sparte sa place dans le Péloponèse et n'était pas tenté par les entreprises de grande envergure. Athènes resta isolée et dut faire la paix avec le grand roi. Isocrate pensa alors à Philippe de Macédoine, qui commençait à se tailler en Grèce une place qu'aucun prince Grec n'avait jamais eu. Il lui envoya une lettre ouverte où il développait son programme politique. Le roi fortifierait la paix en Grèce, puis il conduirait les forces de la nation unie contre l'Asie. La guerre serait facile si la Perse ne trouvait pas d'alliés en Grèce et une conquête de tout l'empire entraînait dans le domaine des possibilités. Ce serait en tout cas intéressant d'enlever au moins l'Asie Mineure au grand roi et d'y fonder une série de colonies où se fixeraient les hordes faméliques qui remplissaient et désolaient les cités grecques.

En fait, Philippe exploita l'idée panhellénique dans l'intérêt de la nation macédonienne et de sa dynastie et la Grèce ne mit aucun enthousiasme à suivre Alexandre contre les Perses. Sans doute les Grecs pensaient, comme Isocrate, que leur race était une race élue, qu'il y avait entre Grecs et Barbares, la même différence qu'entre les hommes et les animaux. La Grèce arrêtée à l'ouest par les Cartaginois et les Italiotes avait aussi besoin de s'étendre vers l'est. Isocrate, le premier publiciste du temps, fut beaucoup lu ; ses disciples devinrent les guides intellectuels de la Grèce ; mais les hommes d'état, ses contemporains, étaient absorbés par les querelles des cités et ceux qui restaient fidèles à l'idéal des libertés helléniques craignaient Philippe ; Démosthène, autant qu'Isocrate, rêvait de l'unité nationale. « Quand vint le moment de la guerre décisive contre Philippe, Démosthène vit qu'Athènes devait faire faire à la Grèce un pas décisif. Il proclama qu'Athènes avait pour devoir de sauvegarder l'indépendance de tous les autres Grecs. Il fixa les principes constitutionnels d'un grand état hellénique, le partage du commandement

et la proportionnalité des obligations aux ressources. » (4). Philippe réussit à réunir toute la Grèce sauf Sparte dans la « ligue de Corinthe », mais cette unité imposée par le vainqueur ne fut pas acceptée par les Grecs. Pas assez forte pour repousser le joug macédonien, la Grèce n'était pas encore assez faible pour l'accepter docilement. Une nation étrangère à la Grèce classique échappa à l'emprise de Philippe, l'Étolie qui, après les grands bouleversements succédant à la mort d'Alexandre, joua un rôle de premier plan.

Au III^e siècle, la ligue fut la formule politique dont la fortune fut la plus éclatante. Les maux de la Grèce se sont aggravés depuis le siècle précédent : elle en cherche un remède dans l'union. Ces associations furent les unes éphémères, les autres plus ou moins durables, telles les ligues crétoise, thessalienne, béotienne, arcadienne, acarnanienne, locridienne, lesbienne, troyenne, ionienne. Les ligues étolienne et achéenne en sont deux exemples particulièrement réussis.

La fédération des peuples étoliens datait du V^e siècle. L'Étolie est un pays montagneux, pauvre et isolé. Au IV^e siècle elle réussit à prendre pied sur le golfe de Corinthe. Après une courte éclipse la ligue s'accrut à la fin du siècle d'une partie de l'Acarnanie. Elle intervint dans les querelles des successeurs d'Alexandre, s'étendit en Doride, en Phocide, régna sur Delphes. Après la bourrasque de l'invasion gauloise, les Étoliens reprirent leurs conquêtes.

Au III^e siècle, ils devinrent les maîtres de la Grèce du nord et partagèrent l'Acarnanie avec l'Épire. Ils possédaient aussi l'Elide dans le Péloponèse. La ligue était gouvernée par l'assemblée de tous les citoyens, souveraine, décidant de la paix, de la guerre, des traités, de la justice, réunie deux fois l'an au printemps et à l'automne. Elle désignait un stratège qui assumait le pouvoir exécutif dans l'intervalle des sessions et partageait le pouvoir réel avec un conseil ou synedrion dont les membres étaient élus par les cantons proportionnellement à leur contribution en

(4) Glotz, La Grèce au IV^e siècle,

argent et en hommes, et avec une commission de 30 apoclètes.

Les Etoliens vivaient ordinairement de brigandage et de piraterie. Bons soldats et bons politiques, ils n'étaient aux yeux des vrais Grecs pas plus Grecs — pas plus civilisés par conséquent — que les Macédoniens, mais seuls des Grecs ils gardaient l'énergie, la vitalité, l'amour de l'indépendance.

L'Achaïe s'étendait sur la côte sud du golfe de Corinthe dans le Péloponèse. Une première ligue achéenne exista au iv^e siècle. Une seconde se constitua vers 288 et au milieu de iii^e siècle comprit une bonne partie du Péloponèse.

Elle était gouvernée par un Sénat (synkletos) où entraient tout citoyen de 30 ans, de compétence illimitée et s'occupant particulièrement de la politique extérieure et par un Conseil (synodos) composé de délégués des cités, qui expédiait les affaires courantes. Deux, puis un seul stratège avaient le pouvoir exécutif. Les deux ligues représentaient les deux formes de fédéralisme apparues déjà au iv^e siècle, fondées, l'une sur la domination, c'est le cas de la ligue étolienne (seuls les Etoliens décident des affaires de la Confédération, les villes agrégées à la ligue reçoivent un gouverneur et souvent une garnison), l'autre sur l'égalité : toutes les cités de la ligue achéenne ont les mêmes droits. Dans chacune des deux ligues, les villes concluent une alliance défensive et offensive, ont un même Sénat, un même stratège, les mêmes lois, le même tribunal, les mêmes poids et mesures, la même monnaie.

Ces deux ligues représentaient un contre-poids possible à la puissance macédonienne et peut-être un acheminement vers l'unité de la Grèce. Une entente fut malheureusement rendue impossible par les luttes sociales. Les propriétaires fonciers dominaient dans la ligue achéenne et jugeaient sévèrement les Etoliens. « Sans cesse ils ravageaient la Grèce ; faisaient la guerre à tous les peuples sans la déclarer au préalable. Les Etoliens ne connaissent ni les lois de la paix, ni celles de la guerre. Dans un cas comme dans l'autre, ils poursuivent leurs entreprises au

mépris du droit des gens et des règles qu'observe toute l'humanité ». (Polybe, livre IV).

Les deux ligues ne furent unies qu'une fois en 239. Elles conclurent une alliance, mais ce fut pour faire la guerre à Démétrius, roi de Macédoine, alors que la Macédoine était nécessaire aux Grecs pour les protéger des Barbares du nord et des Romains qui grandissaient rapidement non loin d'eux. Depuis, les deux ligues furent toujours dans des camps opposés. La ligue achéenne s'attira une maladie mortelle en incorporant Sparte et la Messénie. Sparte fut le mauvais génie de la ligue avant comme après son admission et fit le jeu de Rome contre ce dernier rempart de l'indépendance grecque. L'une après l'autre, les deux ligues cédèrent aux armes romaines.

La communauté de race, de langue, de civilisation, n'avait pas suffi à opérer l'unité nationale. La communauté de religion pouvait-elle davantage ? L'action panhellénique des grands sanctuaires grecs, tels que Delphes, est certaine : le culte de Zeus à Olympie, celui d'Apollon à Delphes créaient un lien entre les cités grecques. Pour les solennités les états grecs surent s'imposer près de leurs sanctuaires la trêve de Dieu, nécessaire à la sécurité des pèlerins. Mais d'après son essence, la religion grecque ne pouvait pas être le lien de la nation.

Dans sa force principale, c'est-à-dire comme religion de la ville particulière, de ses Temples et de ses tombeaux, elle accroissait plutôt le potentiel de haine contre d'autres cités. Ses dieux sont en lutte entre eux et reproduisent la vie de disputés grecques. Son polythéisme ne différencie pas le peuple grec des autres peuples. La tolérance des Grecs, leur faisait admettre les dieux étrangers et les mondes religieux les plus différents du leur séduisaient leur imagination. La religion grecque n'était pas « nationale » elle ne pouvait pas être un facteur d'unité.

Les luttes sociales empêchèrent tout rapprochement sincère des Grecs. Démosthène disait aux Athéniens : « Mieux vaudrait pour vous, à mon avis, avoir pour ennemis tous les Grecs unis dans la démocratie, que d'avoir pour amie une Grèce oligarchique. Car entre les aristocrates et la multitude, entre ceux qui veulent être les maîtres

et ceux qui aiment l'égalité, il n'y a pas de sympathie possible. » (Pour la liberté des Rhodiens). C'était le point de vue athénien et celui de toutes les autres villes.

L'orgueil du nom hellénique et le mépris des barbares excités par Isocrate ne suffirent donc pas à vaincre l'amour de l'autonomie de la cité. « Par elle-même la Grèce était hors d'état de faire prévaloir la centralisation. Seule une poussée extérieure pourra renverser les barrières qui la hérissaient de toutes parts : elle ne sera unifiée que par la conquête » (5).

(5) Glotz. La Cité grecque.

CHAPITRE II

L'APPEL DES PARTIS A L'ÉTRANGER

I. — *L'intervention macédonienne*

« De tous temps les factions ouvrirent la Grèce à l'étranger » (1).

Elles ne se firent jamais scrupule de livrer leur patrie à l'ennemi pour y devenir les maîtres. Appeler l'étranger semblait légitime, du moment qu'il ne renversait pas les lois de la cité et n'y introduisait pas de garnisons. Déjà au temps des guerres médiques, les Perses avaient trouvé des partisans en Grèce. Sparte avait attaqué les tyrans en Grèce et les avait chassés. Les Perses les maintenaient au contraire en Asie. Hippias chassé d'Athènes comptait que Darius y restaurerait son pouvoir. A la fin de la guerre du Péloponèse l'épuisement des combattants les tourna vers la Perse. L'une après l'autre, Sparte et Athènes, obtinrent son concours. Pour obliger ses adversaires à désarmer et briser les unions locales, Sparte négocia avec la Perse la paix d'Antalcidas qui livrait les Grecs d'Asie au grand roi. La haine des Perses avait d'ailleurs disparu : la Perse et la Grèce n'avaient ni haine de race, ni opposition irréductible de civilisation.

C'était principalement le système de gouvernement qui les séparait. Il fallut les discours enflammés de Gorgias et d'Isocrate pour imposer l'idée d'une guerre de revanche.

(1) Fustel de Coulanges. Polybe ou la Grèce conquise par les Romains.

Mais un autre peuple étranger intervient alors. Les Macédoniens en effet ne sont pas considérés par les Grecs comme des compatriotes : quand après la guerre sacrée, Philippe II roi de Macédoine, obtint une voix dans l'amphictionie delphique, elle fut donnée au roi non au peuple de Macédoine. Ses partisans sont nombreux en Grèce : les défaitistes comme Phocion à Athènes qui croient les Grecs incapables de lui faire la guerre, les traîtres comme Eschine, ceux qui pensent comme Isocrate qu'il est seul capable de conduire la Grèce à la guerre contre la Perse. La plupart des hommes d'état grecs auraient choisi des deux maux, plutôt la prépondérance du roi de Perse, plus éloigné, que celle du roi de Macédoine.

Victorieux, Philippe constitua la ligue de Corinthe où entrèrent tous les états grecs sauf Sparte. Les états envoyaient des représentants munis des pleins pouvoirs à une assemblée qui devait se réunir périodiquement : Philippe était président de la ligue et généralissime des troupes grecques en cas de guerre. La Macédoine était en dehors de la ligue, mais concluait avec elle une alliance défensive et offensive.

Pour la première fois, la Grèce est unifiée par la conquête. Mais les Grecs n'ont pas perdu encore l'orgueil du nom. L'élite tient encore à la conception de la cité. La Grèce ne veut pas d'une unification sous l'égide de demi-barbares. Philippe n'observe pas les garanties qu'il a données à la diète de Corinthe. L'histoire de la Grèce pendant 150 ans fut une rébellion « incessante, quotidienne, invaincue » contre la Macédoine.

Les questions sociales vinrent compliquer le problème politique. Les rois de Macédoine eurent d'abord une certaine tendance à faire prédominer partout l'oligarchie. C'est dans ce sens que fut réformée la constitution athénienne en 322 par Antipater et en 318 par Cassandre. Puis Antigone Gonatas exerça sa dénomination en Grèce par l'intermédiaire de tyrans locaux qu'il installait et qu'il soutenait : le système déplut suffisamment aux Grecs pour qu'ils réalisent une sorte d'union, toute provisoire d'ailleurs — contre son successeur Démétrius.

Antigone Doson se plaça du côté achéen contre l'élé-

ment populaire et réussit à reformer la ligue de Corinthe à l'assemblée d'Aegium en 223, mais les Étoliens, Sparte et Athènes restèrent en dehors. La ligue achéenne à l'apogée de sa prospérité fut compromise par sa collusion avec la Macédoine et par son égoïsme éclatant à l'égard de Cléomène, sans doute le dernier génie de la Grèce. Philippe V provoqua au contraire le divorce entre l'élément aristocratique et la Macédoine comme l'avait fait Gonatas, mais cette fois définitivement. Son confident Démétrius de Pharos le poussait à renverser le système fédératif avec l'aide de la démocratie et à faire la guerre aux Romains. Mais, soit qu'il n'osât pas, soit qu'il ne pût y réussir, il n'eut pas la totalité du peuple pour lui. Les Étoliens gardèrent une rancune « nationale » contre la Macédoine. Les mœurs, les violences, l'ambition de Philippe déplaisaient à l'aristocratie grecque.

Quand la question se posa de savoir, non plus si la Grèce redeviendrait indépendante, mais qui la dominerait, non plus si elle resterait déchirée, mais qui réaliserait son unité, l'« intelligenzia » grecque hésitante, pencha vers Rome. Philippe V fortifia ce sentiment par son avidité, son inconstance, ses fautes. Polybe lui reproche dès son avènement, son indulgence à l'égard de Sparte. Il exagère l'engouement primitif des Grecs pour lui, pour mieux relever sa méchanceté à leur égard, mais s'indigne avec raison contre les destructions de Temples en Étolie, de lieux saints et de tombeaux en Attique, qui le rendirent odieux à toute la Grèce. Athènes décida que les Macédoniens étaient à jamais exclus du sol Attique.

Pendant la deuxième guerre de Macédoine, tandis que le peuple d'Argos livrait la ville aux Macédoniens, les riches à Opunte ouvraient les portes aux troupes romaines. L'aristocratie des Acarnaniens s'unit à Rome par un décret, mais la démocratie reprenant le pouvoir abrogea le décret, se déclara formellement pour Philippe et résista aux Romains. Les troupes thébaines combattirent avec Philippe à Cynoscéphales, mais l'aristocratie laissa Flamininus prendre la ville. Le dernier roi de Macédoine ; Persée, consumma la séparation entre son pays et la bourgeoisie grecque. Quand le désordre économique et l'agitation populaire fu-

rent à son comble, il fit placarder des invitations à venir en Macédoine, aux Grecs que les discordes, les dettes ou les condamnations judiciaires obligeaient à quitter leur pays. La ligue achéenne était, au moment de la troisième guerre de Macédoine, la seule puissance notable de la Grèce. Après avoir tergiversé, elle se déclara pour Rome et vingt ans après, elle envoya un contingent pour réprimer la révolte du macédonien Andriscos.

La cause de la Macédoine a été perdue par sa faute. La Grèce tournée géographiquement plutôt vers l'est que vers le nord, eut plus de liens avec la Perse civilisée qu'avec la Macédoine barbare. Après l'effondrement de l'empire perse, elle se refusa à être considérée simplement comme une partie d'une monarchie hellénistique.

A la longue pourtant et quand la question de choix se posa, les deux ligues où résidait le reste de la puissance grecque sentirent que la Macédoine avait plus de droits que Rome à réaliser l'unité hellénique dont elles rêvaient. « Le temps était loin où Démosthène pouvait injurier cette parente arriérée des cités grecques. Peu à peu, les Macédoniens s'étaient acheminés vers la commune civilisation hellénique » (2) ; bien des états grecs, tels que la Thessalie, la Béotie, étaient donc résignés à admettre comme pis-aller la domination macédonienne. Mais les luttes sociales aveuglaient les meilleurs esprits. Les fautes politiques de Philippe V et la propagande romaine firent le reste. L'élite grecque ne vit pas que la Macédoine, soumise constamment à la pression des Barbares sur sa frontière du nord, était une voisine moins dangereuse que la jeune puissance romaine et inclina du côté du plus fort qui l'asservit plus complètement que ne l'aurait pu faire aucun roi de Macédoine.

II. — *L'intervention romaine*

A la fin du III^e siècle, « la Grèce était redoutable par sa situation, sa force, la multitude de ses villes, le nombre

(2) Ettore Pais. *Histoire romaine*.

de ses soldats, sa police, ses mœurs, ses lois ; elle aimait la guerre, elle en connaissait l'art ; et elle aurait été invincible si elle avait été unie » (3). Montesquieu exagère la force grecque. Elle était réelle pourtant. La cavalerie étolienne restait célèbre. Les Achéens au milieu du II^e siècle pouvaient encore armer de 30 à 40.000 soldats. Rhodes et Pergame avaient des flottes de guerre.

L'esprit militaire n'avait pas complètement disparu. Surtout la situation géographique de la Grèce se prêtait admirablement à une guerre défensive. Alliée avec la Macédoine, elle n'eut rien eu à craindre de Rome. Même sans elle, elle pouvait du moins résister longtemps, peut-être indéfiniment aux armées romaines « ... si elle avait été unie ».

Il n'en était pas de même évidemment de l'Occident grec, et si les Romains parurent se désintéresser de la Grèce balkanique pendant tout le III^e siècle, ils achevèrent à cette même époque l'unité de l'Italie à leur profit et au détriment de l'hellénisme occidental. Sa prospérité avait été éclatante du VII^e au IV^e siècle. Elle fut ensuite compromise par les rivalités des villes fondées par différentes nations grecques qui avaient apporté en Italie leur esprit de discorde et par les luttes contre les peuplades italiotes.

En 343, Rome fut maîtresse de la Campanie et en 326 Naples, colonie chalcedienne, devint son alliée. De l'autre côté de l'Apennin, elle conquiert le pays des Iapyges vers 320 et installa une colonie, Pontia en 313 sur la côte adriatique. Les guerres samnites écartent le danger un moment, mieux que les généraux qui, à la demande de la Grande-Grèce, viennent de la mère-patrie pour la défendre. Puis la progression de Rome reprend. Le Syracusain Agathocle appelé par Tarente, est vaincu à Sentinum.

Tarente met en Pyrrhus, roi d'Épire, son dernier espoir : il rêvait d'un empire ionien et il avait des troupes solides, instruites à la macédonienne et des éléphants. Après beaucoup de victoires il se rembarqua découragé en 275. Les Grecs du Sud n'avaient plus qu'à se soumettre.

(3) Montesquieu. Considérations.

Tarente tomba en 272. « L'or, la pourpre, des statues, des tableaux, en un mot les délices de Tarente, défilèrent à Rome pendant des journées entières ». Les Carthaginois avaient disputé aux Grecs la Sicile pendant des siècles. Ce furent les Romains qui l'obtinent à la fin de la première guerre punique (241). Sans doute, la coupure était nette entre l'Occident Grec et la mère-patrie. Les Grecs pouvaient cependant s'inquiéter. Pyrrhus vaincu fit appel à la Macédoine, à la Syrie, à l'Egypte avant de quitter Tarente. L'abandon de la Grande Grèce, dit-il, c'est la fin de la Grèce d'Occident et bientôt l'asservissement du monde hellénique.

Les Macédoniens prévinrent les Grecs qu'ils auraient à subir le sort des Grecs d'Occident : « Les Siciliens tiennent des assemblées à Syracuse, à Messine ou à Lilybée, mais c'est un prêteur romain qui fixe la convocation. Ils le voient entouré de licteurs rendre du haut de son tribunal des arrêts superbes » (4).

« Jusqu'en 230 il n'y eut entre les Romains et les Grecs que de vagues échanges de courtoisie, espacés et sans conséquence » (5).

DE 230 à 200, les légions traversèrent trois fois l'Adriatique pour combattre les Illyriens à deux reprises, puis les Macédoniens sans plan préconçu semble-t-il. Rome connaissait depuis Pyrrhus l'existence de l'Orient, mais Hannibal retenait ses forces en Italie. Toutefois elle s'y intéresse déjà. En 228 elle met la main sur l'Atintanie, les célèbres défilés de l'Aoos qui font communiquer la plaine d'Apollonia (colonie romaine) avec la Macédoine. Des députations romaines traversent de temps en temps la Grèce, soi-disant pour porter au culte delphique, le tribut d'hommages de l'Italie. Rome réserve et prépare l'avenir. Mais si au cours du III^e siècle la politique romaine s'intéressa peu aux Grecs, la littérature, l'art et les mœurs grecques conquièrent alors l'Italie, grâce à la soumission de la Grande Grèce. Le butin pris à Tarente enrichit les Temples et les maisons romaines.

(4) Cité par Colin. Rome et la Grèce de 200 à 146 avant J.-C.

(5) Carcopino. Essais sur l'impérialisme romain.

Les esclaves grecs instruisent la jeunesse romaine. Un esclave tarentin donne une pièce de théâtre à Rome à l'occasion des Jeux Romains qui célèbrent la fin de la première guerre punique. La littérature romaine est toute empreinte d'hellénisme.

L'Etat lui-même est philhellène. Les Grecs peuvent obtenir le droit de cité. Un médecin s'installa à Rome : on lui acheta une clinique aux frais du Trésor Public. Le Sénat traduisait en grec ses décisions relatives à la Grèce, concession qu'il ne fit jamais à aucun autre peuple.

La légende d'Enée qui relie Rome à l'Orient jouit alors d'une vogue inouïe. « En 243 les Romains accordèrent leur alliance à Seleucos II à condition qu'il exempté de tout impôt les habitants d'Illion ; vers 238 ils interviennent près des Etoliens en faveur des Acarnaniens parce qu'ils affirment s'être abstenus de prendre part à la guerre de Troie. Du moment qu'ils escomptent étendre leur empire sur le monde hellénique, Enée devient pour les Romains un personnage précieux... » (6).

Les deux premières guerres balkaniques de Rome furent limitées. Il fallait châtier les affronts des pirates illyriens. Ce fut fait en 229 et en 219. Philippe V sur les conseils de Démétrius de Pharos s'allia avec Hannibal. La politique prenait alors une envergure qu'elle n'avait pas eue jusque là et qu'Alexandre lui avait donnée : lui rêvait de l'empire du monde. Ses successeurs et les hommes d'état des grandes puissances pensent au moins à l'union des peuples du bassin méditerranéen. Les Achéens suivaient encore Philippe. Les Etoliens marchèrent avec Rome. Ils furent vaincus. Les Romains n'insistèrent pas et se rembarquèrent. Ils y ont gagné au moins de se rendre compte de l'état social et de la faiblesse de la Grèce. Mais les Grecs sont d'accord pour les détester. Ils ont subi sept ans sur leur sol les violences de ces Barbares. Les Etoliens se jugent dupés. Ils huèrent dans une assemblée le Consul Sempronius et proclamèrent à la diète des Panaitoïlika que les Grecs et les Macédoniens, gens de même langue, seraient toujours unis malgré leurs querelles.

(6) Colin, op. cité.

En 202, toutefois ils envoyèrent une ambassade à Rome pour lui demander de rouvrir le conflit avec Philippe. C'était avant Zama. Le peuple romain avait eu peur. Il ne voulait pas de diversions extérieures. Il refusa. Deux ans après une grande peur le saisit d'une coalition orientale tournée contre lui et la guerre fut déclarée à Philippe. En fait les Patres et les généraux vainqueurs d'Hannibal sont enivrés d'action et de gloire. Devenus impérialistes, ils rêvent d'une prépondérance universelle. Il fallait venger la paix blanche de Phoinikē, diminuer la Macédoine et la séparer de la Grèce. Les Romains prirent prétexte des violences récentes commises par Philippe à Thasos, à Chios, en Attique et s'offrirent aux Hellènes comme leurs libérateurs. « Le peuple romain s'improvisa le champion de l'hellénisme. » (7)

La paix refoula la Macédoine chez elle et lui interdit la Grèce. Philippe brûla sa flotte, paya un tribut énorme (50 talents par an pendant 10 ans) mais ne perdit aucun territoire macédonien. C'est l'intérêt de Rome, pensent certains dirigeants, entre autres Scipion l'Africain, de ménager au maximum le sang de ses citoyens et de ne pas agrandir davantage son empire. Elle fera une politique de guerres courtes et d'interventions répétées pour affaiblir ses adversaires, sans annexions. Cela s'appela bientôt « donner la liberté aux peuples opprimés ». Rome eut en Grèce un remarquable propagandiste en la personne du Consul Flamininus.

Pendant la guerre déjà il avait su se concilier les Grecs par sa modération : « Les Romains ne prirent rien sur le pays en traversant l'Épire, malgré qu'ils y trouvassent de tous biens en abondance. Car Titus étant averti que Philippe, en passant par la Thessalie, comme fuyant de peur, avait fait sortir les habitants hors des villes, retirer les personnes aux montagnes et puis mettre le feu dans les maisons en abandonnant à piller à ses soudards, ce que les

(7) Holleaux. Rome, la Grèce et les monarchies hellénistiques au m^e siècle avant J.-C.

habitants y laisseraient de leurs biens... il avait l'œil et admonestait ses gens d'y passer sans y faire ni porter aucun dommage... » (8). La conséquence fut que « Aussitôt qu'ils entrèrent en Thessalie, les villes se rendirent volontairement à eux et les Grecs mêmes habitant outre le pas des Thermopyles désirèrent singulièrement à voir Titus ne demandant autre chose que de se donner à lui... » (8). Après la guerre, les commissaires romains envoyés par le Sénat voulaient que des garnisons romaines restent à Chalcis, Démetrias et Corinthe. « Les Etoliens demandaient aux Grecs s'ils ne se sentaient pas bien tenus à Titus de ce qu'il avait délié les pieds de la Grèce pour l'attacher par le cou... Titus insista pour que les trois villes n'eussent pas de garnison et l'obtint » (8)..

Pendant la célébration des jeux isthmiques, près de Corinthe, Flamininus fit proclamer solennellement la liberté de la Grèce. C'était un vieux jeu. L'incapable dernier vicaire de l'empire d'Alexandre, Polyperchon, avait le premier déchaîné des tonnerres d'applaudissements par la proclamation de la liberté de la Grèce, dans l'espoir que la popularité lui donnerait de la puissance. Depuis, cette belle phrase faisait partie des moyens par lesquels les grandes puissances essayaient de soulever les sujets de leurs adversaires, car naturellement chacun parlait de la liberté des villes qui appartenaient aux autres. L'effet fut foudroyant : « Les Grecs discutaient entre eux combien de longues guerres ils avaient subies pour recouvrer la liberté sans y parvenir, et maintenant l'obtenaient par la promesse d'hommes étrangers qui combattaient pour elle sans qu'il coûtât une seule goutte de sang » (9). Et Flamininus ne s'en tint pas aux paroles. Il envoya un de ses lieutenants en Thrace pour faire sortir des villes et des îles les garnisons macédoniennes. Une nouvelle proclamation de la liberté de la Grèce eut lieu aux jeux néméens, à Argos.

Puis « Titus allant par les villes y établit de très bonnes ordonnances, réforma la justice et remit les habitants

(8) Plutarque. Flamininus.

(9) Plutarque. Flamininus.

et citoyens de chacune en bonne paix, amitié et concorde les uns avec les autres en rappelant ceux qui étaient bannis et fugitifs, et apaisant les vieilles dissensions et querelles qu'ils avaient entre eux » (9).

Flamininus ne manque pas une occasion de rappeler combien il est magnanime. Il commence ainsi une lettre à une ville de la Perrhèbie, nommée Cyreties : « Comme dans toutes les autres circonstances nous avons clairement manifesté les bonnes dispositions dont nous personnellement et le peuple romain, nous sommes d'une façon générale animés envers vous... »

Il se glorifie d'avoir remis la Grèce en liberté plus que de tout autre exploit. En 196, Antiochos III de Syrie passe l'Hellespont, occupe Lysimacheia et menace d'aller plus loin. Flamininus lui fait signifier que les Grecs ne doivent plus être en butte à aucune agression, ni subir la loi de personne. Les Romains doivent évidemment protéger en tous lieux la liberté grecque. Le traité imposé à Philippe porte donc que les Hellènes d'Asie sont libres et fait mention expresse des villes cariennes qu'il doit évacuer sans retard. Flamininus enjoint à Antiochos de ne pas toucher aux cités autonomes.

Il offrit des boucliers d'argent au Temple d'Apollon de Delphes, ils portent tous que les Romains et lui-même sont descendants d'Enée et que « Titus, Romain, ayant aux Grecs ôté le joug pesant, en leur rendant leur liberté périe vous a donné ce singulier présent » (10).

Remarquons d'ailleurs que Rome est généreuse avec précaution. Elle limita les progrès des Etoliens vers l'Acarnie et vers la Thessalie. Elle aida les Achéens à abattre le tyran Nabis, mais sans leur permettre d'annexer le territoire de Sparte. La Thessalie une fois délivrée de la domination macédonienne, fut divisée en 4 cantons autonomes.

Entre les deux classes qui se partagent les cités grecques, Rome a pris parti. En 194, Flamininus s'occupa d'organiser en Thessalie les conseils et les tribunaux d'après

(9) Plutarque. Flamininus.

(10) Plutarque. Flamininus.

les conditions de cens et d'assurer le pouvoir à la classe possédante, la plus intéressée au maintien de la paix.

Les villes grecques récompensèrent Flamininus. A son triomphe défilèrent 114 couronnes d'or données par elles à leur bienfaiteur. Avant de quitter la Grèce, Flamininus rassuré sans doute sur les divisions des Grecs, leur prodigua des conseils salutaires : « Usez de la liberté avec mesure... Veillez à assurer la bonne harmonie dans les cités entre les chefs de partis et entre les partis, comme dans l'assemblée du pays entre les cités. Tant que vous serez d'accord, ni rois, ni tyrans n'auront de force contre vous, mais le désordre et les séditions donnent toute facilité à ceux qui cherchent votre ruine, *car dans les troubles civils, le parti qui a le dessous préfère la domination de l'étranger à celle d'un concitoyen* » (11).

Les Romains se sont donc rembarqués mais pas pour longtemps. Antiochos travaillait à reconstituer l'empire d'Alexandre, c'était un dangereux voisin. Rome pensait l'inquiéter en s'intéressant au sort des villes grecques d'Asie, simple moyen de pression puisque Flamininus déclara aux envoyés d'Antiochos, en leur proposant l'alliance de Rome : « Si le roi promet de ne pas se mêler des affaires d'Europe, les Romains de leur côté ne se mêleront pas des affaires de l'Asie ». C'est d'ailleurs la défaite de Philippe qui a rendu Antiochos audacieux et, comme déclara le Consul Cornelius : « Il est inadmissible que les Romains aient fait la guerre à Philippe au prix des plus grands efforts, pour en laisser recueillir les fruits à Antiochos ». Mais officiellement, il s'agit de défendre l'hellénisme contre Antiochos. Flamininus exalte la générosité de Rome devant les ambassadeurs syriens : « *Lequel vous semble le plus généreux, de vouloir donner l'indépendance à toutes les cités grecques, en quelque lieu qu'elles soient situées, ou de prétendre les asservir et les rendre tributaires ?...* Le peuple romain croit qu'il est de sa bonne foi et de sa constance après avoir pris en main la cause de l'indépendance grecque, de ne pas l'abandonner... les colonies envoyées

⁷
(11) Cité par Colin. Rome et la Grèce de 200 à 146 avant J.-C.

jadis en Eolide et en Ionie n'étaient pas destinées à y être les esclaves des rois, mais à multiplier et à répandre dans le monde la race du peuple le plus ancien de la terre » (12). Rome voulait abattre Antiochos.

La jeune génération romaine, avide, orgueilleuse, ne veut plus de modération. Elle persuade à la diplomatie de réussir à n'importe quel prix, par tous les moyens ; elle encourage les discordes, l'espionnage des Alliés, les guerres civiles dans les cités indépendantes de la Grèce ou les grands états de l'Asie. Elle veut dominer sans effort. Avant le début de la guerre à la Syrie, des commissaires spéciaux arrivent en Grèce pour prévenir les défections et ramener les hésitants dans l'alliance romaine. Les Romains s'installent en Epire avant qu'Antiochos soit passé en Grèce. Après la victoire, le ton change. Les Romains ont la conviction que leur peuple ne peut plus tolérer à côté de lui des nations qui soient pleinement les égales de leur Etat.

Ils pensent qu'à leur bonté d'âme doit répondre une reconnaissance et une obéissance constantes. Les Grecs se réjouissaient de leur indépendance recouvrée. Les Romains s'irritaient de leur peu d'empressement à les soutenir.

Rome accorde encore des privilèges, mais aux villes qui se mettent sous sa tutelle. Les Eoliens avaient mis en branle Antiochos contre Rome. Philippe avait aidé Rome contre Antiochos. Rome pense seulement qu'il en a profité pour récupérer ses anciennes possessions et que les Eoliens ne sont pas dangereux. Flamininus intervint en leur faveur. Il écrivait : « Notre intérêt est bien moins de diminuer la puissance des Eoliens que d'empêcher Philippe de s'agrandir outre mesure ». Les Eoliens devinrent vassaux. On reprit à Philippe la plus grande partie de ce qu'il avait occupé pendant les hostilités. « On accueille avec une partialité manifeste toutes les plaintes qu'on recueille contre lui, on le soumet à des enquêtes humiliantes, on suscite des querelles intestines dans sa famille » (12). Les Achéens avaient également aidé Rome. Grâce à Phili-

(12) Cité par Colin, Rome et la Grèce de 200 à 146 avant J.-C.

poemen leur ligue grandissait et se fortifiait. Rome lui enleva Zacynthe — c'est Flamininus qui en exigea la remise — et installa une garnison permanente à Céphallénie. Elle lui montra de plus en plus d'hostilité. Depuis 185, ses ambassadeurs, même sans mission officielle, prétendaient y parler en maîtres. En 182, à une demande d'aide de la ligue contre Messène, le Sénat répondit en appelant ouvertement le Péloponèse à la révolte : « Lors même que Sparte, Argos et Corinthe se retireraient de la ligue, le Sénat ne s'en soucierait pas ». La faveur de Rome pour les partis oligarchiques en Grèce n'avait pas cessé.

Le parti oligarchique de Messène était hostile à l'alliance achéenne. Flamininus intervint en sa faveur et le Sénat refusa d'aider la ligue contre lui.

Rome encourage naturellement le plus possible le parti romain antinational et les divisions à l'intérieur de la ligue. Elle est maintenant convaincue de ses droits sur les peuples étrangers et ses hauts fonctionnaires commettent impunément les pires abus de pouvoir. Le philhellénisme à la mode au début du siècle s'est changé en un parfait mépris pour ces villes qui ne savent ni obéir, ni se gouverner elles-mêmes. Il faudrait leur imposer le repos et l'ordre sans avoir égard à leur brillant passé.

Les Romains séduits par l'éclat de la civilisation grecque ont vu les Grecs eux-mêmes de trop près. Ils sont plats, vénaux, cruels, menteurs, indolents. Ils ne veulent ni faire la guerre, ni contribuer. « Flamininus, pour détourner les Grecs d'anéantir Nabis, leur peint les sacrifices que nécessitera un long siège, leur demande de préciser ce qu'ils peuvent attendre de leurs villes... » (13) ...et Sparte fut épargnée. Les Grecs substituent trop souvent les paroles aux actes : « Les Athéniens faisaient la guerre avec des mots et des écrits, c'est la seule arme qu'ils sachent manier » (Tite-Live). Les vieux Romains accusent les Grecs de corrompre les mœurs. On prend des mesures contre eux. En 186, se déroule le procès des Bacchanales. En 173, on expulse de Rome deux philosophes épicuriens.

(13) Colin, op. cité.

La Macédoine redevint menaçante avec Persée. Rome lui déclara la guerre. Mais l'inaptitude des généraux et l'indiscipline des soldats amenèrent d'abord des défaites retentissantes. Les Alliés Grecs subirent des vexations et des violences. Le pays fut ruiné par les trafiquants romains. Les villes se plaignirent au Sénat et la majorité des Grecs accueillit avec joie les nouvelles des victoires de Persée. Le Sénat se rendit compte que Rome devenait odieuse et répara les dommages. Une réaction se produisit contre l'esprit mercantile de la nouvelle génération. Paul Emile termina la guerre et imposa une paix « genre ancien ». La Macédoine, devenue « libre », fut partagée en quatre cantons complètement séparés. On ferma les mines d'or pour que les capitalistes italiens n'envahissent pas le pays.

Une vaste inquisition s'étend sur la Grèce. On punit ceux qui ont hésité à prendre parti pour Rome. On déporte un millier d'Achéens. On ruine Rhodes. Et pourtant une nouvelle vague de philhellénisme envahit l'Italie. Enrichis par le tribut macédonien, les Romains demandent aux Grecs des architectes, des peintres, des sculpteurs.

Le théâtre est grec. En 155, un péripatéticien, ou Stoïcien et un Académicien viennent en ambassade à Rome et y donnent des conférences. Leur succès est prodigieux. Mais les Romains se défendent contre l'influence grecque et après avoir déclaré que « les Athéniens nous ont envoyé des députés, non pour nous persuader, mais pour nous contraindre de faire ce qu'ils veulent », les sénateurs renvoyèrent poliment les philosophes.

Après la défaite de Persée, les Grecs vécurent relativement en paix. Les conflits entre cités étaient soumis à l'arbitrage, ordinairement sous le patronage du Sénat romain qui précisait le point de droit et nommait pour arbitre une cité tierce qui décidait du point de fait. C'est un début de « paix romaine ». Mais Rome se sait maintenant prédominante, sans conteste, et elle en abuse.

Le joug romain devient si dur, l'impérialisme se déchaîne si violemment qu'au milieu du II^e siècle, des soulèvements éclatent un peu partout, en Espagne, en Macédoine à deux reprises, Carthage se défend désespérément. Rome a peur de nouveau et frappe sans pitié. La Grèce s'ébranla à son

tour. Les partis romains s'y étaient rendus odieux depuis trente ans. Malheureusement l'origine du soulèvement fut une affaire assez équivoque, ses chefs, des démagogues sans foi et sans conscience, ses troupes principalement des hordes misérables et méprisables. Il ne pouvait pas réussir. Le peuple grec gagné par un esprit de vertige et malgré la patience cette fois remarquable de Rome, commit une imprudence folle et la paya cher. L'armée se dispersa au premier choc et bientôt l'ordre régna en Grèce.

Les conditions naturelles du pays auraient permis, semble-t-il, une « guérilla » qui eut prolongé la lutte et lassé peut-être l'armée romaine. Au contraire, la Grèce ne continua pas la résistance et si elle s'arrêta, ce ne fut pas pour réparer ses forces, puisque les Romains la dominèrent sans difficultés pendant plusieurs siècles.

C'est d'autant plus étrange, comparé à l'opiniâtreté et à l'acharnement avec lesquels la Grèce menait ses guerres civiles, où la défaite entraînait toujours une fièvre de revanche qui ne tombait qu'après une nouvelle guerre.

L'explication m'oblige à considérer non plus l'aspect extérieur de la politique grecque au ^{II}^e siècle, mais son aspect intérieur et plus spécialement l'influence du parti qui invoqua ou tout au moins permit la conquête romaine.

Comme toute classe possédante de n'importe quel pays du monde les riches en Grèce désiraient l'ordre et la paix sociale. Jusqu'au ^{II}^e siècle, ils comptèrent, soit sur eux-mêmes, soit sur la Macédoine, pour contenir l'élément populaire. La ligue achéenne, en abattant avec Cléomène la possibilité d'une réforme agraire étendue, représenta l'ordre en face des démocrates perturbateurs. Mais alors qu'au temps de la domination macédonienne, l'opposition entre oligarchie et démocratie différait de l'opposition entre le parti macédonien et le parti grec national, à partir de Cynoscéphales, l'aristocratie grecque, à des degrés divers, lia sa cause à celle de Rome. Philippe V avait excité sa méfiance par son alliance avec les Étoliens, puis par ses excès. Les Romains encourageaient les partis oligarchiques locaux. L'aristocratie vit donc dans la domination romaine le moyen de mettre fin aux revendications populaires, peut-être sa dernière chance de salut avant un embrasement

général. Ses membres les plus patriotes se plurent du moins à penser que la résistance à Rome était impossible et que rien ne pouvait être pire que leur situation présente. L'attrait pour le régime romain varia aussi selon les rivalités de personnes à l'intérieur de la ligue, selon la courtoisie ou les exigences romaines.

Les plus modérés des romanophiles suivaient Aristhène.

Aristhène, stratège de la ligue achéenne, en 198, a déterminé l'Achaïe, à rompre avec la Macédoine. Il intervint de plus, auprès des Thébains, en 197, pour qu'ils acceptent l'alliance romaine, alors que l'ensemble de la Béo-tie, où le parti démocratique était prépondérant, soutenait la Macédoine. Du reste, il était partisan des Romains uniquement parce que leur situation lui paraissait incomparablement plus forte que celle de Philippe. Les Achéens étaient en principe les alliés de Philippe ; ils l'avaient été pendant la première guerre de Macédoine. Mais Philippe, en 198, avait déjà montré qu'il ne pouvait résister aux Romains, il pourrait donc encore moins venir au secours de ses alliés et il fallait que les Achéens pourvoient eux-mêmes à leur propre salut. Il fut réélu stratège en 196 et en 186. Polybe juge sa politique « sage et sûre ». Il ne haïssait pas le peuple et il avait le sentiment de la dignité de la ligue, mais il espérait obtenir, grâce à la faveur de Rome, des avantages pour les Achéens. Politique de faiblesse et de résignation sans doute : du moins voulait-il épargner à son pays une sanglante agonie et persuader aux Péloponésiens de passer paisiblement à un état de nullité politique probable sous la domination romaine. Il ne voulait pas, comme Philopœmen, ruser avec Rome, défendre pied à pied les droits de la ligue. Il disait aux Achéens : « il n'est pas possible que vous restiez les amis des Romains en leur présentant à la fois le caducée et la lance. Si nous sommes assez forts, marchons contre eux ; sinon, obéissons. Il y a deux buts à toute politique : le beau et l'utile. Ne peut-on atteindre l'un, du moins qu'on saisisse l'autre ! Ou bien montrons que nous sommes assez forts pour ne pas obéir, ou si nous obéissons, que ce soit de bonne grâce et avec empressement. »

Les meilleurs éléments de l'aristocratie grecque (nous mettons à part les membres du tiers-parti) ne dépassaient pas le genre « Aristhène ». Elle comprenait aussi des gens qui sont convaincus que, devant la formidable puissance de Rome, l'affaissement politique de la Grèce, la décadence morale et la ruine économique du peuple, rien n'est plus désirable que de s'abandonner complètement aux Romains qui leur assureraient le calme, la sécurité personnelle et la jouissance paisible de leurs richesses. Tel est Diophane, stratège en 192, au moment de la guerre de Rome contre Antiochos. Flamininus le traita sans ménagement. Il le blâma d'avoir entrepris une guerre contre la Messénie sans l'assentiment préalable de Rome. C'est sous sa magistrature qu'il exigea que les Achéens lui remettent Zacynthe, achetée par eux aux Athamanes en disant : « ce n'est pas pour Diophane et les Achéens que le consul Acilius et ses légions ont combattu aux Thermopyles ». Cela ne l'empêcha pas de devenir, après la défaite des Syriens, le chef d'un parti qui proclamait ouvertement que l'Achaïe devait se jeter dans les bras de Rome, aller au devant de ses demandes.

Aristhène et lui, en tant que chefs de l'oligarchie, étaient opposés à Philipoemen et ses amis que le peuple préférait, et contrecarraient son action. Après un soulèvement de Sparte contre la Ligue, et une très dure répression ordonnée par Philipoemen, Diophane et Aristhène se fondant sur ce que Philippoemen avait outrepassé la mesure, mais surtout par haine de leur adversaire politique, demandèrent à l'ambassadeur romain Cecilius d'intervenir.

Aristhène alors stratège convoque l'assemblée à Argos. Cecilius s'y rendit, se plaignit du traitement infligé à Sparte et Diophane accusa les Achéens devant lui, critiqua la conduite de la ligue, ajouta de nouveaux griefs. Chez lui, comme chez la plupart des aristocrates, le partisan avait tué le patriote. Rome connut ainsi l'existence d'un parti de l'obéissance passive.

De l'aristocratie grecque sortit encore une autre faction, rappelant Lysandre et les oligarques fanatiques de la guerre de Décélie, accessible en partie à la plus vulgaire corruption, qui toujours et par haine du peuple, chercha

à conserver ou à acquérir un pouvoir despotique sur ses concitoyens par tous les moyens et, en premier lieu, par un dévouement à Rome aussi insensé qu'antinational. C'est cette faction qui porte la responsabilité de la ruine de la Grèce, plus que le Sénat romain. Elle fut dignement représentée par Callicratès.

Ses débuts coïncident avec la naissance d'un parti démocratique en Achaïe, après la mort de Philipoemen. L'aristocratie menacée devint plus impérieuse. Callicratès exposa ses idées devant le Sénat achéen pendant une discussion sur Sparte. Sa politique est simple : il faut avant tout se soumettre à la volonté des Romains c'est plus important que les traités qu'ont conclus les Achéens, que les décisions qu'ils ont prises. Il fut envoyé à Rome pour liquider l'affaire spartiate. Il reprocha au Sénat sa modération : Si les Achéens, dit-il, résistent, à ses désirs, c'est la faute des Romains. « Il y a deux partis en Grèce : un, peu disposé à se soumettre à Rome ; un, oligarchique, ami des Romains. Si Rome n'aide pas ses amis, la position du parti oligarchique sera bientôt intenable dans toute la Grèce. Il faut que les Romains emploient tous les moyens pour assurer la victoire de leurs amis, séparer du peuple les chefs de la démocratie. La foule sans guide ne pourra s'opposer à Rome. » (14). Le Sénat recommanda chaudement Callicratès, qui fut nommé stratège en 180, les Achéens craignant une rupture ouverte avec Rome. Il ramena des Spartiates et des oligarques exilés qui formèrent le noyau d'un parti complètement dévoué au Sénat et hostile à la ligue luttant contre toute activité politique indépendante de celle-ci. Le parti modéré, voyant que grandissaient les exigences du Sénat, voulait s'appuyer sur l'Égypte.

Aristhène, Diophane, et Callicratès s'y opposèrent. Ils furent aidés par l'affaiblissement, le besoin de repos des Achéens après les efforts de 192-182 pour empêcher les dissidences à l'intérieur de la ligue. Les riches qui avaient de lourdes charges à supporter, voyaient d'un bon œil l'ac-

(14) Cité par Hertzberg : Histoire de la Grèce sous la domination romaine.

cord de Rome et de Callicratès. Au moment de la tension entre Rome et Persée, Callicratès s'opposa à la restitution par le roi d'esclaves achéens réfugiés en Macédoine, ce qui était une façon de prendre contact, et refusa de recevoir les ambassadeurs macédoniens.

Dans le peuple, l'antipathie pour les Romains croissait. Eumène II, roi de Pergame, était un mécène généreux et un ami des Romains. On lui avait élevé des statues en Achaïe: elles furent renversées. Les inscriptions louangeuses furent enlevées et les fêtes célébrées en son-honneur furent abolies. Mais quand, après la défaite de Persée, Rome se révéla plus forte que jamais, Callicrate et ses amis firent des coupes sombres dans les rangs de leurs adversaires politiques. Le parti modéré en fut la principale victime.

Entre les oligarques et les démagogues de l'Achaïe, existait un tiers-parti modéré, mais représenté d'abord avec éclat par Philipoemen. Il fut stratège 8 fois entre 208 et 182, date de sa mort. Il sut, sans heurter de front les Romains, réorganiser les forces militaires de la ligue et y rassembler toutes les cités du Péloponèse. La ligue achéenne reprit grâce à lui assez de puissance pour que les rois d'Orient, Seleucos, Eumène, Ptolémée lui envoient des ambassades. Il ne mésestimait pas la force romaine, mais il voulait du moins reculer le plus possible le jour où les Grecs auraient à obéir. « Il faisait comme le bon pilote, qui résiste le plus qu'il peut à la rudesse du temps et à la force des ondes. » (15).

Il répondait à Aristhène : « Devons-nous nous unir de toutes nos forces à nos maîtres et subir sans opposition les ordres les plus durs, ou bien nous raidir tant que nous pouvons et retarder notre esclavage ? » Il pensait que, aussi longtemps que les Romains reconnaîtraient aux Achéens en tant qu'alliés les mêmes droits qu'à eux-mêmes et admettraient comme un fait légal l'indépendance grecque, il fallait s'opposer aux empiètements de leurs hommes d'état en s'appuyant sur le droit et en faisant appel au sentiment de la justice chez les Romains. On em-

(15) Plutarque, Philipoemen.

plôierait tous les moyens pacifiques pour réprimer la tendance des diplomates romains à se mettre au-dessus des réglemens de la constitution achéenne qui les gênaient et la preuve répétée d'une force de résistance chez les Achéens inciterait Rome mieux qu'une molle indifférence, à les traiter avec ménagement. Malgré l'oligarchie, Philipoemen imposa de justes réformes démocratiques pour rattacher le peuple à la ligue.

Après sa mort, le parti modéré eut à sa tête Lycortas, plusieurs fois stratège, Apollonidas de Sicyone, Xénon de Patrae, Ariston de Mégalopolis, puis Polybe, le fils de Lycortas. Mais, à défaut d'espoir dans le succès, Philipoemen avait une énergie et une habileté qui manquèrent à ses successeurs. Ils savent réfuter les griefs des Romains mais ils ne luttent plus, ils se plaignent : « ...si notre traité a une valeur, si notre amitié nous place bien sur le même pied, pourquoi, lorsque je n'examine pas, moi, ce que vous autres, Romains, vous avez fait après la prise de Capoue, venez-vous demander compte aux Achéens de leur conduite envers les Spartiates qu'ils ont vaincus par les armes ? C'est pour la forme, direz-vous, que nous avons traité d'égal à égal, en réalité les Achéens n'ont qu'une liberté obtenue par grâce, les Romains ont en mains l'autorité suprême. Je le sens. ». C'est la réponse de Lycortas à un réquisitoire de l'envoyé romain Appius Claudius, en 184. Appuis écouta Lycortas et autorisa les Spartiates à envoyer des ambassadeurs à Rome, alors que Sparte faisait partie de la ligue achéenne et qu'aucune ville de la ligue n'avait le droit de communiquer personnellement avec une puissance étrangère. Certains Grecs voulaient conserver l'héritage de gloire de leurs ancêtres, mais il y avait contradiction entre leurs paroles souvent arrogantes et leurs forces dérisoires. Au moment de l'entrée en guerre de Rome contre Persée, Archon, membre du tiers-parti et stratège, déclara qu'il fallait s'abandonner aux circonstances puis, Lycortas demandant une neutralité absolue, il offrit aux Romains le concours de la ligue. Polybe hésitait. Le parti appréhendait la victoire de Persée, auquel était favorable le parti populaire, plus que celle de Rome. Polybe, chargé d'offrir l'appui de la ligue aux généraux romains, fut joué par

eux et il apparut que les Achéens n'avaient pas voulu aider Rome. Callicrate et les oligarques, tenus éloignés du pouvoir et furieux de l'ascendant qu'avait pris le parti modéré, prirent leur revanche après Pydna. Le parti fut décapité. Polybe s'en alla en Italie avec un millier d'Achéens.

Le parti oligarchique a gagné. Rien ne se fit plus en Achaïe sans la volonté de Rome. Callicratès déclara devant l'assemblée, que les Achéens ne pouvaient faire la guerre ni contracter d'alliance, sans l'agrément des Romains. Le Sénat, en qualité d'arbitre, réglait toutes les affaires entre l'Achaïe et ses voisins. Les modérés furent massacrés ou gagnés, le tiers-parti disparut. Il restait le peuple et des hommes qui, par esprit de faction ou par intérêt, invoquaient la domination étrangère. Callicratès demeura impopulaire. Les enfants des écoles l'appelaient traître et, à sa mort, on renversa ses statues.

Mais Rome, avant d'employer ses armes contre la Grèce, remporta une victoire morale. Elle conquiert l'élite grecque par le truchement d'un de ses représentants les plus qualifiés : Polybe. Elle donna à de vrais patriotes le désir de sa domination.

En effet, Polybe arrive à Rome, venant d'un pays déchiré, ruiné, vide d'hommes ; sans force et sans fierté. Il voit les monuments, les statues, les trophées des vainqueurs. Il remarque que l'autorité du Sénat est entière à Rome. Il lui semble que la pondération des pouvoirs qu'il prône existe ici : les consuls sont maîtres de l'armée et du pouvoir exécutif. Le Sénat dirige les finances, la politique étrangère, la justice ; le peuple a des élections pour donner son avis, des tribuns pour le défendre. Polybe considère que Rome est la seule ville où la politique puisse avoir de la suite, où le danger public réunit les volontés au lieu d'aigrir les divisions, où personne n'appellera l'étranger pour assurer le triomphe de son parti. Les citoyens sont disciplinés, ils servent leur pays et aucun autre. Ils sont attachés aux coutumes, à la religion, aux superstitions de la cité. Ils ne volent pas l'Etat et ils ont en lui une confiance illimitée, car ils savent qu'à chaque entreprise il ira jusqu'au bout et que l'ennemi n'a pas de partisan dans la place. Polybe reconnaît alors que Rome a droit à l'empire

« il entreprit l'histoire et l'éloge de la conquête romaine ». Si Rome a conquis l'empire, c'est qu'elle l'a mérité. L'œuvre de Rome doit servir de modèle aux Grecs. La conclusion est celle-ci : « ...Laissez de côté vos illusions d'indépendance. En échange d'une docilité que l'admiration rendra facile, vous recevrez de Rome la paix, de bonnes lois et l'espoir de voir cesser pour toujours ces luttes qui ont enlevé à vos générations le bonheur et même la vertu » (16).

Polybe revint en Grèce en 150 avec les 300 bannis survivants après 18 ans de captivité. Par sagesse maintenant l'élite grecque désire la domination romaine. Le temps de Philopoemen est loin. La Grèce semble résignée. Mais, peu après le retour des exilés, elle a un nouveau sursaut. Après un conflit avec Rome qu'amène une histoire de « pots de vin » entre stratèges, deux anciens bannis se font donner un pouvoir dictatorial, inaugurent une politique de salut public, mettent sur pied deux armées, déclarent la guerre et prennent l'offensive. Polybe condamne l'insurrection sans indulgence. Il ne veut pas y voir la suprême tentative d'un peuple auquel on parle de liberté depuis 50 ans et qui supporte l'insolence des Romains, la révolte contre le despotisme des partis romains locaux pire que celui des vainqueurs, la préférence donnée à la mort sur l'esclavage par les Grecs comme par les Carthaginois, mais l'aveuglement des chefs, les mesures démagogiques, le déchaînement du parti populaire. Le désastre est rapide et complet, les représailles terribles. Polybe est impitoyable : « La Grèce ne nous fournit pas le plus léger prétexte pour excuser ses fautes ». « Il était d'un bon citoyen de servir la Grèce en cherchant à l'excuser, en voilant ses fautes, en travaillant à adoucir la colère des vainqueurs... si nous n'avions pas été perdus si vite, nous étions perdus tout à fait. » Les sentiments de Polybe sont ceux d'une bonne partie, de la meilleure partie de la nation. Si Rome a gagné si facilement, elle le doit donc moins à sa force qu'à la complicité des vaincus. « Le cœur d'un Grec était tout disposé à se laisser conquérir » (16). Il y avait une alliance « naturelle et étroite »

(16) Fustel de Coulanges. Polybe ou la Grèce conquise par les Romains.

entre Rome et l'aristocratie grecque. Fait explicable : « L'internationalisme, en matière de questions sociales, dérive d'un besoin : il dénonce une impuissance des lois en vigueur à sauvegarder les intérêts d'une classe opprimée. » (17)

L'esprit de faction empêcha de concilier les intérêts des classes. C'est le régime municipal qui engendra l'esprit de faction. La ruine de la Grèce est donc la condamnation du régime municipal.

(17) Guiraud. La Propriété Foncière en Grèce.

CONCLUSION

La Grèce fut calme après Leucopetra. Elle redevint pour quelques temps une annexe de la Macédoine maintenant province romaine, et forma ensuite la province d'Achaïe. Les ligues sont dissoutes ; les habitants des cités n'ont pas le droit d'acquérir ni probablement de se marier dans les cités voisines. Le Gouvernement municipal est réformé dans un sens aristocratique : les magistratures sont réservées aux riches et dans les Assemblée, seul le Président a droit d'initiative. Le dernier désastre et la répression romaine entraînent une folie de suicide. Le peuple grec, qui refusait de se défendre, refuse maintenant de vivre. La Grèce meurt.

L'Etat né pour permettre aux hommes de vivre, ne se maintient qu'en assurant à la majorité d'entre eux un certain bonheur. Notre étude nous a montré une des expériences les plus extraordinaires tentées pour le bonheur de l'homme. Elle a réussi un moment quand la société grecque eut réalisé un équilibre précaire entre les droits de l'Etat et ceux de l'individu. « La démocratie censitaire fit du petit peuple grec un ensemble si riche, si nombreux et si original que la Grèce, après la conquête d'Alexandre, put envoyer partout des administrateurs, des soldats, des colons, des artistes, transformer la civilisation de millions d'hommes, leur prendre ce qu'elle avait de meilleur, et

fondre le tout en la civilisation hellénistique » (1). Mais en même temps que la Grèce perdait ce qu'elle avait de meilleur au profit de ses conquêtes, elle fut ruinée du dedans. « Quand un Etat, qui a échappé à bon nombre de graves dangers, parvient ensuite à une puissance et à une suprématie incontestées, il est fatal, pour peu que sa prospérité soit durable, que la vie y devienne plus somptueuse, et les gens immodérés dans leur ambition ou leurs désirs. Le mal s'aggravant, la décadence sera d'abord amenée par la passion du pouvoir, par la honte qu'on éprouvera à vivre dans l'obscurité puis par le goût du luxe et l'étalage que les riches feront de leur fortune ; le peuple la portera à son comble quand il se croira lésé par la cupidité des uns et que les autres, pour arriver au pouvoir, auront enflé sa présomption par leurs flatteries. Alors, n'écoutant plus que la fureur qui l'anime, il refusera d'obéir, il ne consentira même plus à partager l'autorité avec les magistrats, mais il voudra l'accaparer tout entière. Le gouvernement portera encore le plus beau des noms, celui d'état libre et de démocratie, mais en fait il sera le pire de tous, une démagogie. » (2).

D'autre part, le bonheur de quelques-uns a été fondé sur la misère du plus grand nombre : esclaves, colonies sujettes, villes grecques asservies ; c'est pourquoi sa durée fut éphémère. Pendant cette courte période, l'état assurant la vie matérielle, la civilisation s'épanouit merveilleusement. Avertis pourtant par leurs poètes que la trop grande prospérité attirait la colère des dieux, les Grecs fermèrent les yeux sur l'extérieur. Ils cherchèrent à réaliser la justice dans la cité (souvenons-nous que pour eux l'humanité commençait avec la liberté, l'esclave était donc en dehors de toute justice) sans tenir compte de l'étranger, sans voir qu'en face d'eux, les Macédoniens puis les Romains incarnaient la nation et l'impérialisme. En posant en premier lieu la question morale, ils négligèrent celle de l'organisation sociale. Ils se divisèrent en recherchant la justice et

(1) Laurent, Essai d'histoire sociale.

(2) Polybe, livre VI.

perdirent leur force. La lutte des races leur avait fait perdre au ^{vi}^e siècle l'Ibérie, la Ligurie et la Grèce d'Asie. Au ⁱⁱ^e siècle, la lutte des classes fit perdre à la nation grecque l'existence même. La défaite aboutit soit au renversement soit au renforcement du régime qui a provoqué la guerre. En Grèce, elle aboutit à la ruine du régime municipal, à la substitution d'un peuple esclave aux libres cités grecques.

Vu : *Le Doyen,*
Pour le Doyen, l'Assesseur,
Gilbert GIDEL.

Vu : *Le Président,*
BAUDIN.

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
CARCOPINO.

BIBLIOGRAPHIE

- AYMAR. — Les stratèges de la confédération achéenne de 202 à 172.
- BARBAGALLO. — Le déclin d'une civilisation.
- BELOCH. — Die Bevölkerung der griechisch-römischen Welt.
— Griechische Geschichte.
- HENRI BERR. — En marge de l'histoire universelle.
- BOUCHÉ-LECLERCQ. — Histoire des Lagides.
- BOULANGER. — Le génie grec dans la religion.
- BURCKHARDT. — Griechische Kulturgeschichte.
- CARCPINO. — La loi de Hiéron et les Romains.
— Points de vue sur l'impérialisme romain.
- CAVAIGNAC. — Histoire de l'antiquité.
— Population et capital dans le monde méditerranéen antique.
- COHEN. — La Grèce et l'hellénisation du monde antique.
— Nouvelle histoire grecque.
- COLIN. — Rome et la Grèce, de 200 à 146 av. J.-C.
- CROISSET. — La civilisation grecque.
- CURTIUS. — Histoire grecque.
- DIODORE DE SICILE. — Bibliothèque historique.
- DARESTE. — Nouvelles études sur l'histoire du droit.
- DROYSEN. — Histoire de l'hellénisme.
- DUBOIS. — Les ligues étolienne et achéenne.
- DURUY. — Histoire des Grecs.
— Histoire des Romains.
- FERRERO. — Grandeur et décadence de Rome.
- FRANCOTTE. — L'industrie dans la Grèce antique.
— Les finances des cités grecques.
- FUSTEL DE COULANGES. — Polybe ou la Grèce conquise par les Romains.
— La cité antique.
— Nouvelles recherches sur quelques problèmes d'histoire.
- GLOTZ. — Le travail dans la Grèce ancienne.
— La cité grecque.
— La Grèce au IV^e siècle.

- GÖTZ. — Die Verkehrswege.
GUIRAUD. — Etudes économiques sur l'antiquité.
— La propriété foncière en Grèce.
— La main-d'œuvre industrielle dans l'ancienne Grèce.
HALPHEN-SAGNAC. — La conquête romaine.
HATZFELD. — Histoire grecque.
HOLLEAUX. — Rome, la Grèce et les monarchies hellénistiques au III^e siècle avant J.-C.
HOMO. — Problèmes sociaux de jadis et d'aujourd'hui.
— Flamininus et la politique romaine en Grèce.
JARDÉ. — La formation du peuple grec.
JOUQUET. — L'impérialisme macédonien et d'hellénisation de l'Orient.
KAERST. — Geschichte des hellénistischen Alters.
LAURENT. — Essais sur la politique sociale. I. La Grèce antique.
LUMBROSO. — Recherches sur l'économie politique en Egypte sous les Lagides.
MATHIEU. — Les idées politiques d'Isocrate.
MEYER. — Blüte und Niedergang des Hellenismus in Asien.
— Die wirtschaftliche Entwicklung des Altertums.
— Geschichte des Altertums.
MORET. — Le Nil et la civilisation égyptienne.
NIESE. — Geschichte der griechischen und makedonischen Staaten.
PAÏS. — Histoire romaine.
PETIT DE JULLEVILLE. — Histoire de la Grèce sous la domination romaine.
PICANIOL. — La conquête romaine.
PLUTARQUE. — Les vies des hommes illustres.
POLYBE. — Histoire.
REINACH. — L'hellénisation du monde antique.
RIVAUD. — Les grands courants de la Pensée antique.
ROBIN. — La pensée antique.
ROUSSEL. — La Grèce et l'Orient.
SOUCHON. — Théories économiques dans l'Antiquité.
TOUTAIN. — L'économie antique.
WILAMOVITZ-MOELLENDORF. — Staat und Gesellschaft der Griechen und der Römer.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	5
INTRODUCTION. — Rappel des faits essentiels de l'histoire grecque de 338 à 146 avant Jésus-Christ	7

PREMIÈRE PARTIE

Tableau de la vie économique et sociale dans le monde hellénistique	13
---	----

CHAPITRE PREMIER. — <i>Généralités sur l'économie politique et sociale de l'époque classique et de l'époque hellénistique..</i>	13
---	----

CHAPITRE II. — <i>L'Agriculture</i>	19
---	----

SECTION I. — <i>L'agriculture en Grèce</i>	19
--	----

I. Les ressources naturelles de la Grèce.....	19
---	----

II. Outillage et technique agricole	20
---	----

III. Les modes d'exploitation rurale	22
--	----

IV. Le régime juridique de la propriété foncière.....	24
---	----

V. La répartition de la propriété foncière.....	26
---	----

SECTION II. — <i>L'agriculture dans les nouveaux royaumes</i> ..	28
--	----

I. Les richesses agricoles de l'Orient.....	28
---	----

II. L'organisation de la propriété	31
--	----

CHAPITRE III. — <i>L'Industrie</i>	35
--	----

SECTION I. — <i>L'industrie en Grèce</i>	35
--	----

I. Importance de l'industrie dans la vie grecque.....	35
---	----

II. Organisation du travail	38
---------------------------------------	----

SECTION II. — <i>L'industrie dans les nouveaux royaumes</i>	42
---	----

I. Matières premières et centres de fabrication.....	42
--	----

II. L'organisation du travail dans l'Orient hellénistique	45
---	----

III. La condition des ouvriers	47
--	----

CHAPITRE IV. — <i>Le Commerce</i>	49
SECTION I. — <i>Le commerce en Grèce</i>	49
I. Historique du commerce grec	49
II. Les voies commerciales de terre et de mer.....	51
III. Importations et Exportations	52
IV. La politique commerciale	53
SECTION II. — <i>Le commerce dans les royaumes hellénistiques</i>	55
I. Les voies commerciales	56
II. Les grandes places de commerce.....	59
III. La politique commerciale de l'époque hellénistique..	60
CHAPITRE V. — <i>Les Finances et la Monnaie</i>	63
SECTION I. — <i>Les finances des cités grecques</i>	63
SECTION II. — <i>Les finances des états hellénistiques</i>	69
SECTION III. — <i>La monnaie</i>	76
CHAPITRE VI. — <i>Conclusions sur le monde hellénistique</i>	79

DEUXIÈME PARTIE

Les causes économiques et sociales de la décadence grecque.....	85
CHAPITRE PREMIER. — <i>La Structure Economique de la Société</i>	87
I. L'esclavage et la concurrence du travail servile....	87
II. Les idées sur le travail	90
III. L'improductivité de la richesse	93
CHAPITRE II. — <i>L'Impérialisme et la Guerre</i>	95
CHAPITRE III. — <i>La concurrence des pays neufs</i>	105
CHAPITRE IV. — <i>Le paupérisme</i>	111
CHAPITRE V. — <i>La dépopulation</i>	117
CHAPITRE VI. — <i>L'esprit public</i>	123
I. Décadence de la famille	123
II. Affaiblissement du civisme	124
III. L'esprit particulariste	132
IV. Les philosophies. Le cosmopolitisme. La religion ..	133

CHAPITRE VII. — <i>La lutte des classes</i>	143
CHAPITRE VIII. — <i>Conclusion sur la décadence grecque</i>	151

TROISIÈME PARTIE

Les remèdes	157
CHAPITRE PREMIER. — Remède national : <i>L'effort vers l'unité</i>	157
CHAPITRE II. — <i>L'Appel des partis à l'Etranger</i>	175
I. <i>L'intervention macédonienne</i>	175
II. <i>L'intervention romaine</i>	178
CONCLUSION	199
BIBLIOGRAPHIE	203

